



Paul Coroze, 1889-1961
Sanguine de Jérôme Bessenich

PAUL COROZE

UN CHEMIN vers L'ESPRIT

LA SCIENCE SPIRITUELLE
ANTHROPOSOPHIQUE

3^e édition

Notice sur Rudolf Steiner
par S. Rihouët-Coroze

COLLECTION « LE SEPTIÈME JOUR »

CENTRE TRIADES
4, rue Grande-Chaumière
75006 PARIS

1^{re} édition, 1945, aux Éditions de la Science spirituelle,
Paris.

2^e édition, 1962, aux Éditions Triades, Paris.

COUVERTURE : reproduction autorisée du tableau de Magritte, *La reconnaissance infinie*, figurant dans une collection privée.

© A.D.A.G.P. Paris 1981
Cliché Gallimard

Tous droits réservés
par les Éditions du Centre Triades
ISSN 0249-7417
ISBN 2-85248-069-7

SOMMAIRE

<i>Notice sur Rudolf Steiner (S. Rihouët-Coroze)</i>	7
<i>UNE SCIENCE DU SPIRITUEL</i>	23
Orientation — Existe-t-il des bornes à la connaissance ? — Les routes qui se perdent — La religion — Les méthodes hindoues — La mystique chrétienne — Carac- tères d'un nouveau chemin de connaissance — Appren- dre à « lire l'univers ».	
<i>LES FORCES ÉTHÉRIQUES</i>	49
Le plan de construction — La métamorphose des formes — L'étude du vivant — Concordances entre manifesta- tions du vivant — Une vue de l'esprit : le sensible- suprasensible — Percevoir et penser l'éthérique — Le sentiment esthétique dans l'observation du vivant — Les organes de la perception éthérique — De l'observation naît la vision — Théorie des forces éthériques — Les forces éthériques dans l'Antiquité — La qualité, expres- sion des forces éthériques — La théorie des forces éthériques appliquée en pratique — La pulsation univer- selle.	
<i>VIE, SENSIBILITÉ, CONSCIENCE (Éthérique, Astral, Spirituel)</i>	83
Les forces qui arrêtent la croissance — Divinités qui tuent, divinités qui fécondent — Le perpétuel rajeunis- sement — Naissance de la sensibilité — Apparition de la conscience morale — Les deux groupes : physique- éthérique, astral-moi.	

CONNAISSANCE DE L'ASTRAL	99
Où rencontre-t-on l'astral ? — L'attitude exigée pour la connaissance de l'astral — Complexité de l'astral — Comment observer l'astral : le corps de sensation — La conscience de rêve — La projection de soi — La faculté de construire des symboles — Libre création de symboles — Inversion du cours du temps — Causalité et finalité — Destinée et karma.	
L'ÂME ET LE MOI	141
Le dieu inconnu — Le moi est libre par nature — L'activité intérieure autonome — L'existence du moi — Le petit moi (<i>ego</i>) — L' <i>atma</i> et l' <i>Atman</i> — L'âme et l'esprit — Méfaits et mérites du petit moi — La dualité humaine — Liberté et péché — Peut-on prouver l'esprit ? — L'expérience du spirituel — Comment saisir le moi.	
Conclusion	175

NOTICE SUR RUDOLF STEINER

LES deuils qui frappent l'humanité le plus lourdement sont souvent ceux qu'elle subit sans le savoir.

Si quelques-uns de ceux qui ont vécu dans l'entourage immédiat de Rudolf Steiner ont pressenti de son vivant l'élévation de cet être au-dessus des autres hommes, ce fut un don de leur destinée. Mais la plupart de ses contemporains l'ont ignoré.

Rudolf Steiner meurt à soixante-quatre ans, laissant derrière lui une œuvre de Titan.

Ceux-là peuvent employer un tel mot qui furent témoins de son activité, qui l'ont vu notamment dans les dix dernières années de sa vie réaliser, en dépit des forces destructrices de la guerre, son Université de science spirituelle, créer de toutes pièces ce foyer d'une civilisation nouvelle, redresser le sens social et le sens moral défailants de l'après-guerre, les régénérer pratiquement par des entreprises industrielles, des cliniques, des laboratoires, des écoles, se consacrer enfin, au lendemain de l'incendie du premier « Goethéanum », à l'édification du second monument qui couronne aujourd'hui la colline de Dornach.

Activité titanesque, certes, que nous n'avons évoquée qu'en sa dernière période, et sous sa face extérieure. Mais le

travail spirituel intérieur qui la sous-tendait, moins tangible, évoque une énergie plus rare encore. Cette énergie s'est poursuivie sans une défaillance jusqu'à l'instant où la mort même est venue croiser ces mains toujours prêtes à transmuier en bienfaits salutaires les vérités arrachées au monde spirituel pour les donner aux hommes.

C'est le sort de tous ceux qui viennent en ce monde apporter la lumière que d'être repoussés par les ténèbres. Peu d'hommes auront été de leur vivant aussi méconnus que lui. Méconnu dans la portée séculaire de son œuvre de philosophe, de moraliste, d'artiste, méconnu dans ses tentatives de redressement social, éducatif, religieux, méconnu jusque dans sa personnalité humaine, en laquelle, selon le témoignage si juste d'Albert Steffen, « nous n'avons jamais pu trouver de tache ».

L'hostilité put entraver son œuvre, non l'enrayer. Il n'y avait en lui nulle place pour la faiblesse, le découragement, ou cette forme orgueilleuse du découragement qui s'appelle le renoncement. Car il ne s'agissait pas de lui ; et si dans sa sensibilité il ressentait jusqu'au vif tous les coups qui frappaient son œuvre, il n'en retirait jamais d'amertume personnelle, seulement de l'angoisse pour sa mission.

Cette mission fut la suprême raison de sa vie ; c'est pourquoi nous ne dirons pas qu'il fut l'un des nôtres, même des meilleurs, mais qu'il est venu parmi nous. Sa vie, sa parole, son œuvre entière, furent un message.

**

Les dates qui limitent la vie de Rudolf Steiner sur terre évoquent la crise de l'humanité qui passe de la mentalité du XIX^e siècle à celle du XX^e comme un serpent change de peau, par une série de craquements, de soubresauts et de retournements inquiétants. Il naît en Hongrie en 1861 et meurt en

Suisse, à Dornach, en 1925. Entre ces deux dates, un bouleversement si profond s'est produit dans les esprits que d'une génération à l'autre ce sont deux mentalités opposées qui s'affrontent.

Dans la première période de sa vie, Rudolf Steiner prend conscience du milieu où il grandit ; il en éprouve les germes de mort en même temps que s'affermir en lui la vision des réalités spirituelles qui en seront les antidotes ; dans la seconde, au début du siècle nouveau, commence sa vie active, son intervention ouverte dans les courants spirituels de l'époque, son rôle de guide qu'il poursuit pendant un quart de siècle dans les domaines les plus variés de l'activité humaine.

L'état de l'Europe, au dernier tiers du siècle dernier, se ressent du morne esprit « fin de siècle » qui règne dans les milieux cultivés. Si la pensée occidentale a traversé des époques plus sombres, elle n'a pas connu de nuit spirituelle plus désespérée qu'alors. La réalité spirituelle lui échappe. Les phénomènes lui apparaissent comme une mosaïque de faits dont elle ne saisit pas le lien interne. Leur explication lui manque. Elle se sent dépassée par le mystère de la vie. Le problème de la mort lui paraît également insoluble. Faut-il renoncer à la recherche des causes inconnues, à tout ce qui fait appel à autre chose qu'à un raisonnement logique qui tire automatiquement les conséquences des faits matériels ? Dans le monde qu'il étudie, le savant ne voit plus que la matière : l'observation du corps humain ne révèle plus au médecin le « temple de Dieu », mais « un système d'appareils enfermés dans un sac de peau ». La vie de l'âme semble un apport accessoire d'une inconsistance mystérieuse et dangereuse en face des rigueurs logiques de l'expérience sensible.

L'esprit banni de la nature, l'âme bannie de la conscience, toutes les anciennes notions qui faisaient supporter la vie s'effondrent. L'aspect mécanique du monde ne suggère plus que ce pessimisme résigné où ont sombré les savants et les médecins tirant les conséquences de leur science. Répercuté

dans les millions d'êtres qui ont placé leur idéal total dans la science naissante, ce pessimisme gagne les mœurs, la vie pratique ; il se répercute dans les milieux d'artistes, d'intellectuels, et s'infiltré jusque dans la conscience populaire qu'il désagrège.

La religion cherche à sauvegarder le domaine moral, la réponse aux grandes questions finales devant lesquelles la science se tait. Elle ne peut toutefois que maintenir les croyances en des dogmes. Elle ne conduit plus vers des certitudes que l'âme puisse *voir*, mais vers un ensemble de traditions et de probabilités auxquelles il faut *croire*. Elle-même a perdu la vision des réalités spirituelles sur lesquelles elle repose et qu'elle enseigne encore. L'immortalité de l'âme, la Providence divine sont maintenues comme l'apaisement suprême aux aspirations invincibles de l'homme. « Je ne peux pas vivre sans croire », s'écrie l'âme religieuse. Mais cette impérieuse nécessité de l'âme est incapable de saisir l'objet spirituel de ses vœux : Dieu ! Ce nom n'évoque plus qu'un concept plus ou moins chargé d'une puissance d'émotion et d'évocation purement subjectives.

La science enregistre des faits, mais ne peut saisir derrière eux l'unité spirituelle qui les relie. La religion prêche cette réalité et cette unité de l'esprit, mais elle ne peut plus s'en faire qu'une idée abstraite.

Tel s'est posé le dilemme à la fin du siècle dernier. Deux mondes isolés l'un de l'autre, antagonistes, n'offrant chacun qu'une image fragmentaire de la réalité. Entre eux, le partage des consciences et l'abîme où sombrent tant d'esprits sincères, mais trop faibles pour atteindre par eux-mêmes à la vérité.

A Vienne, où Steiner fait ses études universitaires, tous ces problèmes sont désespérément agités. En Allemagne, où il se rend plus tard, il percevra l'écho des luttes que Nietzsche a livrées pour conquérir la lumière qu'il pressentait. Mais Nietzsche est retombé impuissant, vaincu, dément, pour

avoir tenté de percer les murs qui étouffaient son esprit. Le sillage lumineux de la pensée de Goethe offrira seul à Steiner une transition favorable pour ses propres idées. La pensée olympienne de Goethe, dont on ne comprend pas encore toute la profondeur, mais que le prestige du poète contraint de respecter, sert d'introduction illustre aux premières œuvres de Steiner.

Pour apprécier la nouveauté que ces œuvres apportent dans la morne lassitude des esprits en cette fin du XIX^e siècle, il faut se rendre compte des dispositions spéciales dont Rudolf Steiner était doué et qui le désignaient à l'avance pour occuper la place qu'il allait prendre dans la pensée moderne.

Les traits qui caractérisent ses premières impressions d'enfant sont doubles : il possède un regard clairvoyant qui plonge derrière le voile du monde sensible, et d'autre part les manifestations du monde qui l'entoure éveillent en lui un intérêt attentif.

Le double attrait qu'il ressent se trahit dès sa petite enfance. Son père était chef de gare du réseau sud-autrichien. Il reçut du cadre entourant ses premières années des images auxquelles il attribua par la suite une certaine importance. Dans les petites stations de la vallée, dominées par la haute chaîne des Alpes styriennes, le passage des trains était la seule incursion du monde moderne de la machine ; et il provoquait en lui un grand intérêt. *Et pourtant je sais*, disait-il, *combien la part que prend l'enfant à la beauté et à la majesté de la nature peut être troublée par le mécanisme de ces trains qui s'enfuient au loin.*

La première instruction, assez négligée, le laisse développer librement l'intérêt passionné qu'il prêtait à toutes choses. Il avait neuf ans quand il tomba sur un petit livre de géométrie auquel il doit *d'avoir appris ce qu'est le bonheur*. Dans ce premier contact avec des constructions de l'esprit pur, il trouvait en effet la première confirmation d'un état

intérieur qu'il connaissait déjà ; il trouvait la garantie qu'un monde parfaitement réel de formes intérieures peut vivre en nous sans rien emprunter aux sens.

A mesure qu'il grandit, il se rend compte que la réalité de ce monde échappe aux hommes qui l'entourent ; ou du moins elle ne leur apparaît que comme un reflet, un mirage douteux en comparaison des faits positifs, indiscutables, palpables, contrôlés par les sens. Cette constatation, si en fait elle l'isole au milieu de ses compagnons les plus proches, stimule d'autant son désir de s'instruire, d'acquérir la force qui lui sera nécessaire pour justifier un jour aux yeux de tous la réalité du monde qui vit en lui.

Vers douze ans, il entre dans une école où se forment les jeunes ingénieurs (*Realschule*) et où il reçoit, avec les bases d'une culture générale, une forte discipline scientifique. Il en ressort boursier à dix-sept ans et part alors pour Vienne, où il va fréquenter l'Université. Il y poursuit ses études scientifiques, qu'il mène de front avec l'étude des philosophes dans laquelle il se plonge.

Cette double formation, scientifique et philosophique, répond aux exigences primordiales de sa nature ; car elle fait ressortir à ses yeux l'unité qu'il avait toujours sentie entre les phénomènes, objets de la science, et les « idées » qui résident derrière les phénomènes, objets de la philosophie.

En lui s'opère naturellement la synthèse des idées et des faits ; car sa perception s'étend avec autant de rigueur à un domaine qu'à l'autre. Mais comment prouver cette unité aux hommes qui ne perçoivent que le monde sensible ? Comment leur démontrer que dans la pensée humaine, *c'est un esprit réel qui agit* ? Telle était pour Steiner à dix-sept ans la question essentielle. *L'importance de la pensée, dit-il, était pour moi d'une réalité qui ne supportait aucun doute. L'expérience du monde sensible me paraissait moins sûre. Il est là, mais on ne le saisit pas comme la*

pensée. Il peut receler en lui ou derrière lui un élément d'existence inconnu (1).

On le voit : ce n'est pas sous cette forme d'hallucinations malades que le monde spirituel se révélait dès son enfance à Rudolf Steiner. Sa clairvoyance s'élevait bien au-dessus des phénomènes psychiques et atteignait, dans le plein jour de la conscience, la sphère où les archétypes de notre monde sensible vivent leur existence propre.

Dans ces sphères où son regard plongeait naturellement, il pouvait saisir non seulement le type primordial de la plante ou de l'animal qui s'offrait à sa vue sensible, mais encore derrière tout homme le « génie » individuel. *Je continuais à suivre l'individualité après la mort sur son chemin dans le monde spirituel. J'écrivis une fois à l'un de mes anciens maîtres qui était resté mon ami après la « Realschule » et je lui parlai de ce côté de ma vie intérieure au sujet de la mort d'un de mes camarades. Il me répondit avec une très grande affection, mais sur ce sujet pas un mot* (2).

On l'aimait et il lia un grand nombre de belles et profondes amitiés, mais on n'enveloppait que d'un étonnement silencieux les rares occasions où l'exceptionnelle disposition de sa nature se révélait au dehors. Cette circonstance extérieure l'exhorta encore davantage à acquérir, même sous leur aspect matérialiste, toutes les connaissances que son temps pouvait lui offrir, afin d'en démontrer un jour la profonde communauté avec les connaissances suprasensibles dont on ne reconnaissait pas l'existence. *Mon activité dans le domaine spirituel ne me gênait pas quand il s'agissait d'apprendre les sciences comme on les enseignait alors ; je me consacrais à l'étude tout en conservant au fond de moi l'espoir de réunir un jour cette connaissance des sciences de la nature à celle de l'esprit* (3).

(1) Rudolf Steiner : *Autobiographie*. — Editions Anthroposophiques Romandes, Genève 1979.

(2) *Ibid.*

(3) *Ibid.*

Cet espoir allait être affermi par une des rencontres les plus marquantes de sa vie : son initiation à l'œuvre scientifique de Goethe.

L'intuition qui a mené Goethe à ses découvertes scientifiques lui a découvert une vision nouvelle des choses. Dans la conception scientifique du poète, le monde de la nature et le monde de l'esprit ne sont pas disjoints par un découpage arbitraire de la réalité. La connaissance est un seul et même acte créateur de l'homme dans lequel deux réalités s'unissent : celle de l'esprit et celle de la nature.

On ne trouvait alors dans la philosophie scientifique nulle compréhension pour cet aspect de l'œuvre goethéenne. Kürschner, qui publie la grande édition des œuvres complètes de Goethe, en confie à Rudolf Steiner la partie scientifique. Steiner les publie, avec notes et préfaces ; il en développe plus amplement encore toute la portée dans le premier ouvrage personnel qu'il écrit : *Principes d'une épistémologie de la pensée goethéenne* (4).

Ce petit livre contenait déjà toute la synthèse steinerienne que les ouvrages suivants allaient développer. Il apportait le premier essai d'une méthode pour la conquête des mondes spirituels.

Rudolf Steiner poursuit dès lors sans interruption la tâche dont il vient de poser les prémisses. Il se consacre d'abord à en établir la base philosophique.

**

Le livre qui marque une époque dans l'évolution de sa pensée, c'est *La Philosophie de la Liberté* (5). Steiner le publie en 1894. Pour saisir la portée de cet ouvrage, caractérisé déjà par son sous-titre, « Observations de l'âme conduites selon la

méthode scientifique », il faut se rendre compte que l'auteur y jette les fondements d'une connaissance transcendente dont Kant, et à sa suite toute la philosophie officielle de l'Europe, avait refusé l'accès à la pensée un siècle auparavant.

L'objet de la connaissance, le phénomène, était tiré exclusivement de l'expérience sensible. On croyait que « rien ne peut exister dans l'intelligence qui auparavant n'ait été dans les sens ». La tâche de Steiner fut de montrer, au cours de sa vie, que si nos connaissances sont bornées, ce n'est pas par nécessité absolue de la nature humaine, mais parce que nous traversons le moment de l'évolution où l'homme a perdu la vision spirituelle du passé et n'a pas encore développé les organes clairvoyants qu'il possédera plus tard.

L'homme vit au confluent de deux réalités : sensible et suprasensible. Le monde du toucher matériel, des couleurs, des sons physiques, était pour lui jadis l'illusion ; aujourd'hui la situation s'est renversée et l'esprit lui paraît illusoire. Mais il n'est pas incompatible avec la nature humaine de maintenir en elle à la fois les deux natures de perception, les deux réalités, ou plus exactement les deux faces d'une même réalité. Car ces deux mondes s'abordent en l'homme, s'unissent en lui pour créer enfin la vérité non plus tronquée, mais totale.

S'il fut nécessaire, pour obtenir la vision nette des choses sensibles, que l'homme soit pour un temps frappé d'une cécité spirituelle, le but est désormais atteint. S'attarder dans cette situation serait arrêter le cours évolutif de l'humanité. Confrontons sous le regard de notre conscience les données de l'esprit et celles des sens et nous accomplirons la véritable fonction d'un être placé à l'intersection de ces deux mondes : les connaître et les expliquer l'un par l'autre.

Dès lors Steiner rétablit à sa véritable place l'instrument de la connaissance : la pensée. Elle n'est plus communément utilisée que comme l'*agent d'explication des phénomènes sensibles*. Elle peut devenir l'*instrument de vision pour les réalités concrètes de l'esprit*. Le *spirituel concret*, voilà ce qui

(4) Editions Fischbacher, Paris 1967.

(5) Editions Anthroposophiques Romandes, Genève 1979.

fut jadis l'objet de la vision collective de l'humanité, mais qui peut devenir aujourd'hui l'objet de la pensée individualisée. La pensée peut dépasser l'aspect transitoire et partiel des phénomènes physiques ; derrière cet aspect, elle peut saisir la réalité qui demeure et préside aux changements de formes. La pensée, sous sa forme *passive*, reçoit des sens le contenu de la perception. Elle peut en outre développer une force *active*, parvenir à l'imagination, à l'inspiration, à l'intuition. La collaboration des forces *passive* et *active* de la pensée, dans l'acte de la connaissance, est nécessaire à l'établissement de la vérité.

Quelques années après la parution de *La Philosophie de la Liberté*, Bergson devait revendiquer les droits de ce qu'il appelait également l'*intuition*. Mais, si paradoxal que cela paraisse, autant celle de Rudolf Steiner est d'ordre philosophique, autant celle de Bergson est d'une origine mystique étrangère à la pensée. L'intuition steinerienne n'émane pas d'une zone indéterminée de la conscience ; elle est un accroissement de la force pensante qui, après s'être exercée sur les perceptions, s'élève jusqu'aux idées qui expriment l'ordonnance générale du monde. Elle n'oppose pas deux natures humaines l'une à l'autre.

C'est pourquoi nous trouvons cette intuition à la base de l'*acte libre* par excellence. L'homme s'éveille intérieurement ; il s'élève au-dessus de tout ce qui lui impose le faix d'une nécessité : contraintes naturelles, contraintes sociales. Steiner atteint ici le centre de la personnalité humaine qui, par-delà tout caractère restrictif de race, d'âge ou de sexe, se rattache aux profondeurs divines dont le monde tire lui-même son origine. *En ce centre, dit-il, se rencontrent la connaissance du vrai, l'apparition du beau dans l'art, la naissance du bien dans la volonté morale. Si ce centre agit dans la claire lumière de l'esprit, la volonté devient libre. Liberté née de l'harmonie avec l'esprit du monde qui ne crée pas d'après une nécessité étrangère, mais pour la seule*

réalisation de son être propre. De ce centre naissent les intuitions morales.

Ce centre, l'homme peut en prendre conscience théoriquement. Voilà ce qu'établit l'œuvre philosophique de Steiner.

Mais une question se pose maintenant : quels sont ceux qui peuvent l'atteindre en fait ? N'est-il pas accessible qu'aux philosophes entraînés à un exercice de pensée étranger à la majorité des hommes ?

Non. Ces arcanes dans lesquels la vérité se révèle sous sa triple face d'objet de connaissance, objet de beauté, objet de bien moral, des esprits y ont pénétré à toutes les époques — ceux qui furent appelés les *initiés*. Ceux-là possédaient des organes naturellement éveillés à la perception interne. S'ils ont parfois décrit les révélations dont ils ont joui, aucun n'a pourtant indiqué la méthode universelle et sûre qui eût permis aux autres hommes de posséder à leur tour ces organes de clairvoyance. Plusieurs ont employé, dans leurs investigations, des pratiques inconciliables avec une morale saine et avec la rigueur, la précision, la maîtrise de pensée de l'homme moderne. C'est pourquoi leurs révélations, si véridiques qu'elles aient été, sont demeurées le domaine de l'*occultisme*, de la science secrète. Ils ont fui le plein jour de l'examen logique, du contrôle sensible, parce qu'ils n'avaient pas encore suffisamment jeté les ponts entre la réalité de l'esprit et celle des sens.

Le terme d'occultiste appliqué dans cette acception à Rudolf Steiner est un contresens. Il ne pourrait s'entendre qu'au sens où Steiner, ayant connu les vérités occultes, est celui qui les a révélées, qui en a ouvert l'accès aux hommes. Il tire de la nuit qui la recouvre la sagesse des Mystères gardée « occultement » et l'éternelle splendeur de cette sagesse se révèle à notre époque. Venue de plus loin, elle va aussi plus loin que notre science actuelle et lui trace sa voie. Les limites que s'imposait une connaissance asservie au sensible tombent devant elle. Rudolf Steiner accomplit le geste que Prométhée

expia sur son rocher : il apporte aux hommes le feu de l'esprit, non plus à quelques privilégiés, mais à tous ceux que leur sincérité, leur amour de l'évolution humaine, leur désir de perfectionnement guident jusqu'aux confins de l'esprit.

*
**

L'accomplissement de cette œuvre fut pour Rudolf Steiner une mission — avec tout ce que ce terme comporte de responsabilité et d'abnégation.

Parlant dans son autobiographie de la répugnance traditionnelle qui existait chez la plupart des initiés à révéler au public les enseignements de l'ésotérisme, il explique en termes simples le point de vue qu'il adopta : *Si je devais déployer une activité extérieure en faveur d'une connaissance de l'esprit, il me fallait briser avec cette tradition. Je me voyais placé en face des exigences de la vie intellectuelle du présent. Elles ne supportent plus un enseignement secret comme aux anciens temps. Nous vivons à une époque qui réclame qu'en tout domaine les connaissances soient rendues publiques. Le mystère y est un anachronisme. Tout au plus est-il possible de ne communiquer que par étapes la connaissance de l'esprit et de ne laisser parvenir aux degrés supérieurs de cette science personne qui n'a auparavant connu les degrés inférieurs, comme cela se passe dans tout enseignement scolaire. — Je n'étais d'ailleurs pas engagé au secret vis-à-vis de personne. Car je n'empruntais rien à l'« antique Sagesse » ; toute ma connaissance spirituelle était le résultat de mes propres investigations. En face de ma connaissance, l'« antique Savoir » que je pouvais rencontrer dans la tradition ne me servait qu'à constater la conformité de nos vues et en même temps les progrès qui s'ouvriraient à l'investigation moderne. — J'avais donc, d'un certain point de vue, la*

claire notion de bien faire en commençant publiquement une action en faveur de la connaissance de l'esprit (6).

Mais l'opposition entre ce qu'il devait dire et les idées courantes était si forte que son intervention publique offrait du point de vue extérieur d'autres difficultés. *De tous côtés m'assaillait cette question : comment trouver un chemin pour donner à ma vision intérieure de la vérité des formes d'expression qui puissent être acceptées par l'époque* (7) ?

Avec les premières années du siècle nouveau, il sembla pourtant que le sommeil spirituel fût devenu moins dense qu'au dernier tiers du XIX^e siècle. *Il m'apparut vers 1900 que la scission entre l'esprit et la pensée humaine venait d'atteindre son point culminant. Je voyais une lumière nouvelle luire devant les hommes. Un redressement dans l'évolution s'imposait comme une nécessité* (8).

Steiner entreprend dès lors une activité de cours et de conférences qui le mènera finalement à la fondation de l'*anthroposophie* ou sagesse de l'homme. L'occasion qu'il prend pour commencer, la Société théosophique la lui offre en l'invitant à donner à ses membres une série de conférences sur la mystique à l'aube des temps modernes.

Les œuvres qui datent de cette période sont celles qui décrivent la voie que l'âme peut suivre pour éveiller les organes de perception suprasensible dont le germe existe en chaque homme.

Si *La Philosophie de la Liberté* indiquait la voie par laquelle la pensée parvient à saisir les réalités spirituelles, il fallait que les organes plus subtils du sentiment et de la volonté reçoivent eux aussi une discipline qui les métamorphose. Atrophié par la prédominance des sens, desséché par l'abstraction de la vie moderne, l'exercice de ces organes est confié généralement à la fantaisie, à l'arbitraire. Enveloppés d'une buée d'incons-

(6) Cf. note p. 13.

(7) *Id.*

(8) *Id.*

science, ou bien ils dépérissent et appauvrissent ainsi la vie psychique, ou bien leur prolifération anormale envahit la vie quotidienne et menace de la ruiner. Les perceptions suprasensibles qui leur parviennent échappent au contrôle de la conscience saine ; celle-ci se résorbe alors au profit d'une vie de rêve accompagnée de phénomènes morbides.

C'est donc ce domaine intime de l'âme qu'il faut assainir en premier lieu pour permettre à la pensée de partir avec sécurité à la recherche de la connaissance spirituelle. Les exercices que Rudolf Steiner décrit pour la culture particulière de chacune des activités de l'âme transforment celle-ci graduellement en un instrument d'*auto*-initiation.

Car l'accès des forces actives de la pensée, du sentiment et de la volonté aux sources de l'imagination, de l'inspiration et de l'intuition, se fait sous le contrôle conscient et absolu du *moi*. Seule cette initiation, réalisée dans la pleine maîtrise de soi-même, peut garantir l'objectivité des connaissances que l'on acquiert ainsi. Steiner a le droit de dire que cette méthode d'initiation mène à des résultats aussi rigoureux, aussi soumis au contrôle de ceux qui la suivent que les expériences d'un savant contrôlé par un autre savant.

Au cours des cycles de conférences qu'il a tenus pendant près de vingt-cinq ans, Steiner a transcrit, avec une méthode et une clarté encore inconnues en ces domaines, le monde qui se révèle à celui qui franchit les limites de la connaissance sensible.

Il a retracé la constitution des sphères célestes auxquelles l'homme participe, même s'il n'en a plus conscience aujourd'hui, ce royaume des Fils de Dieu dont les actions confluent dans la créature. Il a révélé la place qu'occupe l'être humain dans l'univers, à la cime des règnes naturels et, en même temps, à la base des hiérarchies divines, point de contact de deux mondes. Il a déchiré le voile qui si longtemps a caché la véritable grandeur cosmique de l'Être qui gouverne l'évolution terrestre : le Christ. Par lui, l'expérience *mystique* du

Christ, développée par la religion, se double d'une expérience *cosmique* ; elle dépasse la portée religieuse de l'événement du Golgotha pour suivre, à travers tout le cercle de notre système solaire, l'impulsion qui parcourt la race humaine et la guide vers ses buts suprêmes. Rudolf Steiner est venu indiquer le moyen qui s'offre aux hommes de cette époque non plus seulement pour retrouver le Christ au fond d'eux-mêmes, mais pour reconnaître sa force agissante dans tous les phénomènes de l'univers.

Une science christianisée, un christianisme devenu universel, voilà ce qu'il propose de réaliser. Il a donné lui-même l'exemple de la régénération que cet idéal apporte lorsqu'il rayonne sur toutes les activités humaines. L'œuvre créée par Rudolf Steiner sur le terrain social, pédagogique, religieux, artistique, scientifique, apporte l'impulsion qui émane du fond le plus intime de l'être, en même temps qu'elle réalise l'unité totale de la vie.

*
**

L'homme a disparu à nos regards. L'œuvre reste. La substance des pensées humaines, qui est une réalité à laquelle à notre insu nous participons tous, a été enrichie par cette œuvre. Les découvertes qu'elle apporte, les solutions qu'elle contient, sont un acquis collectif, même pour ceux qui ne savent pas encore ce qu'ils ont reçu.

Ils l'apprendront le jour où l'inquiétude de leur pensée, le pressentiment né de cette inquiétude, les lancera à leur tour vers la recherche qui tôt ou tard aimante toute âme bien née. Si l'éclair de l'esprit relie soudain pour eux deux phénomènes sans rapport apparent, si leur propre destinée leur devient compréhensible à la place qu'elle occupe au sein d'un univers auquel ils se sentent participer, c'est qu'un précurseur, au

début de ce siècle, aura pour eux défriché la terre vierge, éprouvé le sol, ouvert « le chemin qui s'avance vers l'esprit ».

Les pages qui suivent décrivent ce chemin.

S. RIHOUËT-COROZE.

(1945)

I

UNE SCIENCE DU SPIRITUEL

ORIENTATION

L'UN des derniers écrits de Rudolf Steiner débute par cette phrase : « L'Anthroposophie est un chemin de connaissance qui mène de l'esprit qui est dans l'homme à l'esprit qui est dans l'univers. »

La science spirituelle anthroposophique propose donc, avant tout, un mode d'investigation des mondes suprasensibles, une méthode, une voie de connaissance.

Il y a, certes, un enseignement anthroposophique ; il fait l'objet des nombreux livres, cycles de conférences et cours donnés par Rudolf Steiner. Cet enseignement forme un ensemble cohérent, un système philosophique qui est capable de satisfaire l'intelligence et de séduire l'esprit ; mais ce ne serait qu'une théorie parmi tant d'autres, et surtout un pur dogmatisme pour ceux qui lui reconnaissent la valeur d'une révélation, s'il ne s'y joignait une méthode permettant à chacun d'en vérifier personnellement les données.

Sans cette méthode, un enseignement, si intéressant, si puissant, si grandiose soit-il, n'aurait pas le droit de prendre le nom de science. Il n'y a pas de science sans moyens d'investigation ouvrant, à tout esprit qui veut s'y plier, la voie, le chemin qui conduit à la connaissance enseignée.

Rudolf Steiner a maintes fois répété qu'il ne fallait jamais « croire » ses affirmations. La science spirituelle n'est pas objet de foi. L'enseignement doit être pris comme hypothèse de travail et le devoir de tous ceux qui l'adoptent est de s'efforcer d'en vérifier, au moins pour partie, les données. Le but essentiel de cet ouvrage est d'examiner si, en utilisant nos facultés d'observation, de jugement, de raisonnement, nous pouvons contrôler sérieusement les affirmations de la science spirituelle.

Pour bien délimiter le dessein que nous poursuivons ici, il est un point qu'il faut préciser clairement.

Dans plusieurs de ses livres, Rudolf Steiner a indiqué par quels moyens nous pouvons développer des facultés supranormales, atteindre à la clairvoyance. Ces ouvrages seront fréquemment cités, notamment *L'Initiation*, *La science de l'occulte* (chapitre sur la connaissance des mondes supérieurs), *Le seuil du monde spirituel*.

Mais c'est un sujet qui ne sera pas traité ici. Il n'y a pas lieu de récrire les livres de Rudolf Steiner ; ils l'ont été de main de maître. L'auteur des pages qui suivent ne se reconnaît, par ailleurs, ni autorité ni compétence pour donner à qui que ce soit des directives sur ce sujet. Enfin Rudolf Steiner a déclaré à maintes reprises que les indications qu'il a fournies sont suffisantes pour permettre à tous ceux qui le veulent sérieusement d'acquérir par eux-mêmes le degré de développement spirituel qu'ils peuvent atteindre. Il serait donc aussi vain qu'inutile d'avoir la prétention d'y ajouter quoi que ce soit.

Le présent livre est destiné aux personnes qui veulent aborder l'étude de la science spirituelle. Il est naturel qu'avant de s'engager dans ce travail, elles cherchent à s'orienter, à dégager les lignes principales, essentielles de l'enseignement qui leur est proposé. Elles désirent également éprouver ce qui leur est affirmé, se rendre compte de la valeur des faits qui leur sont décrits. Elles ne peuvent le faire qu'à l'aide des facultés qu'elles possèdent : leur jugement, leur raisonnement, leur

bon sens. Or, les données de la science spirituelle ont été obtenues par clairvoyance.

Peut-on vérifier l'enseignement lorsqu'on ne possède pas ce don, ou faut-il s'en remettre, avec une foi aveugle, à des affirmations incontrôlables ?

Bien qu'obtenues par clairvoyance, nous dit Rudolf Steiner, les données de la science spirituelle peuvent être comprises et même vérifiées partiellement à l'aide des facultés normales imparties à tous. C'est ce que nous tâcherons de démontrer.

Notre plan sera le suivant :

Dans un premier chapitre, nous chercherons à préciser ce qu'est une voie de connaissance puisque, nous venons de le voir, la science spirituelle se présente dès l'abord comme telle.

Puis, *par nos propres moyens*, nous suivrons le chemin indiqué, avec nos facultés ordinaires. Nous verrons jusqu'où elles peuvent nous conduire dans la connaissance des mondes suprasensibles que nous décrit la science spirituelle. Nous noterons les points où les pouvoirs de ces facultés s'arrêtent, les points à partir desquels, pour aller plus loin, il faudrait avoir recours à des facultés supranormales. Nous jalonnerons ainsi le champ d'investigation qui est à notre portée et les domaines qui nous échappent.

Enfin, réunissant les données que nous aurons pu recueillir ou vérifier, nous examinerons si elles nous permettent d'affirmer que l'anthroposophie constitue vraiment une science du spirituel accessible à tous.

EXISTE-T-IL DES BORNES A LA CONNAISSANCE ?

Le but proposé par l'anthroposophie, connaître l'esprit qui vit dans l'univers, n'est certes pas nouveau. Il n'y a pas de

penseur qui ne se le soit plus ou moins proposé, mais les voies suivies pour y parvenir sont bien différentes.

La science, surtout au XIX^e siècle, a cru pouvoir sonder et expliquer tous les mystères de la nature ; les mystiques affirment qu'ils ont pu atteindre jusqu'au principe même de l'univers, jusqu'à Dieu ; les philosophes ont recherché la raison de toutes choses ; l'Antiquité a connu des initiés dont l'influence sur la civilisation et la culture de leur époque est aujourd'hui admise par les historiens. Mais voici que la science, qui prétendait devenir la seule source de connaissances, suffire à les remplacer toutes, se reconnaît des limites, déclare que d'immenses domaines lui paraissent devoir échapper irrémédiablement à ses investigations. Les grands mystiques se font de plus en plus rares. Les philosophes n'abordent la métaphysique qu'avec crainte. Les oracles antiques se sont tus et le secret des mystères n'a pas été transmis.

Faut-il se résigner à ne jamais savoir ? Il y a des âmes qui ressentent le besoin de connaissance d'une façon aussi impérieuse que la faim ou la soif. Il leur faudra donc chercher une voie nouvelle.

Mais est-il bien vrai, d'abord, que les voies anciennes ne puissent plus nous servir ? Faut-il admettre que tous ceux qui, assoiffés de connaissance, sont partis à l'aventure, ou par des sentiers battus, à la recherche de l'infini, du divin, ou des mystères de la nature, ont tous fait fausse route et que parmi tant de voies il n'y en n'ait qu'une seule vraie, qu'une seule bonne, qui serait... la dernière en date précisément... ou celle qu'indique l'anthroposophie ?

Il ne serait pas juste de l'affirmer. Ce serait contraire à l'enseignement d'une véritable science du spirituel, qui doit savoir montrer d'où provient cette multiplicité de recherches. Beaucoup de ces disciplines anciennes ont permis à l'humanité d'acquérir des connaissances au moins partielles sur

l'univers. Certaines révélations ont été si grandioses qu'elles ont illuminé, nourri spirituellement tout un peuple, toute une civilisation, pendant des siècles. Ces grandes traditions spirituelles de l'Inde, de la Perse, de l'Égypte, de la Grèce, de l'Église chrétienne, sont-elles devenues stériles ou est-ce nous qui sommes devenus si infirmes que nous ne puissions plus les suivre ? Les fils sont-ils si dégénérés qu'ils se trouvent arrêtés là où les pères ont passé ?

LES ROUTES QUI SE PERDENT

Pour résoudre ce problème, il faut bien voir qu'il y a, en quelque sorte, une topographie du monde spirituel comme il en est une du monde physique. Dans l'un comme dans l'autre il y a des voies directes et commodes, d'autres qui ne mènent au but qu'après de longs détours ; il existe aussi des chemins impraticables et des impasses.

Au travers des provinces de notre pays, on retrouve parfois le tracé de voies romaines ou des chemins de pèlerins du Moyen Âge. La grand'route moderne suit par moments les anciens tracés, puis s'en écarte. Les chemins que parcouraient nos ancêtres ne sont plus que des sentes coupées de fondrières ; on les perd... ou bien les hommes ayant quitté les anciennes cités pour bâtir des villes nouvelles, la grande artère antique n'aboutit plus qu'à des ruines. C'est en vain que le voyageur voudrait suivre l'ancien itinéraire ; ce n'est affaire que d'archéologue.

Il en est de même pour le monde spirituel. Il y eut jadis des voies royales par où l'homme avait accès au monde divin ; elles sont aujourd'hui presque toujours obstruées, fermées, abolies. Il serait vain de s'obstiner à les suivre ; on s'y perd bientôt, on s'arrête déçu, découragé ; on déclare que l'entreprise est impossible, au-dessus des forces humaines... ou que c'est pure folie. On n'a pas compris que la nature et les

facultés spirituelles de l'homme changent et que pour lui les cieux ne s'ouvrent pas toujours de la même façon, ni au même endroit. La révélation a pu parfois être atteinte par exaltation du sentiment, tension de la volonté ou réflexion calme de la pensée. Le derviche cherche l'illumination dans l'ivresse frénétique de sa danse, comme le bouddhiste dans la béatitude de sa méditation, le yogi dans le rythme de son souffle et le moine dans le recueillement et la contemplation. Les différentes formes que prend leur « quête » du divin sont conformes au tempérament, au génie propre à chaque peuple ou à l'esprit d'époques différentes. Si nous ne nous sentons pas la possibilité ou la force de les suivre, c'est que nos facultés ou nos besoins spirituels sont autres. Un Occidental moderne, formé aux disciplines de notre culture intellectuelle et scientifique, ne peut se satisfaire des expériences intérieures qui illuminent le derviche ni peut-être même des joies célestes de beaucoup de mystiques orientaux ou chrétiens. Les méthodes de développement intérieur ou d'entraînement que suivent les uns ou les autres nous seraient d'ailleurs ou physiquement impossibles à suivre, ou sans profit sérieux pour notre vie intérieure. Il nous faut prendre le courage de frayer des chemins nouveaux.

Pour relever plus exactement le tracé de cette voie nouvelle, il peut être utile d'examiner de façon plus détaillée quelles étaient les voies anciennes et pourquoi elles sont devenues impraticables. On voit mieux ainsi les obstacles à éviter.

Pour y parvenir, attachons-nous uniquement au point qui nous intéresse ici : les moyens employés pour atteindre la perception ou la connaissance du spirituel, en laissant de côté les conceptions intellectuelles abstraites, la métaphysique ou la théologie auxquelles ces formes de développement intérieur se rattachent d'une façon plus ou moins étroite et parfois arbitraire. Car à une même religion ou métaphysique peuvent se rattacher des méthodes de développement intérieur extrêmement différentes. Ainsi, par exemple, on voit se réclamer

de l'Islam des derviches, des fakirs, des mystiques et des philosophes rationalistes. Ce qui nous importe, c'est la façon dont les uns et les autres s'efforcent d'atteindre au monde divin et les expériences intérieures ou les connaissances qu'ils peuvent en tirer.

On s'aperçoit alors que les expressions de voies ou de chemins que nous avons fréquemment employées ne sont pas des métaphores, mais correspondent à une réalité ; qu'avant de parvenir à une expérience et plus encore à une connaissance du spirituel, il faut passer d'abord par un entraînement progressif, par une succession enchaînée d'exercices et d'expériences, et enfin que, suivant la direction donnée à cet entraînement, on parviendra à atteindre certaines réalités d'ordre suprasensible et non pas d'autres.

De là naît la diversité des expériences décrites. Le point de départ et le point d'arrivée ont souvent plus d'importance que le chemin parcouru car, dans le spirituel comme dans le physique, ces deux points déterminent la voie à suivre.

Nous examinerons successivement les expériences qu'on peut atteindre par la pratique des religions dogmatiques, les méthodes de développement spirituel des Hindous et celles des mystiques chrétiens. Ce sont là des disciplines qui sont actuellement encore suivies en Europe occidentale.

LA RELIGION

Un homme prie avec ferveur. Il peut avoir soudain le sentiment que l'élan de sa prière ne se perd pas dans le vide, qu'elle atteint un être qui la reçoit. En retour, cet être spirituel déverse dans l'âme de l'homme pieux une force morale accrue, plus de courage, plus d'assurance, et une douceur joyeuse tout au fond de lui-même. C'est là une expérience qui peut être fréquente pour certains êtres mais

qui, pour le plus grand nombre, est rare ; il se peut qu'elle ne se produise qu'une fois dans toute une existence.

Supposons qu'un homme ayant passé par cette expérience aille trouver un prêtre d'une quelconque religion dogmatique et lui demande ce qu'il devrait faire pour développer ou renouveler une telle expérience. Le prêtre lui répondra à peu près ceci : « L'expérience par laquelle vous êtes passé est un effet de la grâce divine ; c'est un don gratuit que Dieu vous a fait. Lui seul peut le renouveler. Par vos propres et seuls efforts vous ne pourriez accéder de nouveau à cette expérience. Priez et attendez. Pour participer à la grâce divine, il n'est qu'un seul moyen : pratiquez la religion. Les sacrements et les rites ont été institués pour servir de canal au travers duquel se déverse la grâce que vous recherchez. Ils ne vous procureront peut-être pas l'expérience que vous avez connue ou d'autres analogues, mais au travers d'eux Dieu agit en vous, même à votre insu (sans que cela parvienne à votre conscience). Je ne puis vous donner d'autre conseil. Quant à une connaissance directe et personnelle des réalités du monde spirituel, elle ne peut ni même ne doit être recherchée. La révélation a été donnée une fois pour toutes. On peut construire sur cette révélation une théologie ou une philosophie, mais l'homme est impuissant à la vérifier. Il commettrait un péché d'orgueil s'il s'avisait d'en chercher une source nouvelle par ses propres moyens. »

Ainsi les religions dogmatiques n'offrent pas de moyen permettant à l'homme d'atteindre personnellement et directement à la perception et à la connaissance du spirituel. Mieux, elles condamnent cette recherche, sauf cependant exception pour la mystique catholique admise dans des limites très étroites et notamment à condition qu'elle recherche uniquement la perception de Dieu, l'*unio mystica*, mais jamais la connaissance.

Or, c'est là précisément qu'est le point critique pour beaucoup d'âmes modernes. Elles ont soif de la connaissance.

Elles ne peuvent accéder à la foi ou s'en contenter. Sans doute, il en est d'autres à qui des expériences comme celle décrite plus haut paraissent suffisantes pour emplir leur vie morale. Elles s'y complaisent et en retirent assez de satisfaction pour ne pas éprouver le besoin de chercher encore. Il n'appartient certes pas à une science du spirituel de les blâmer ou même de les critiquer. Si ces âmes trouvent ainsi la paix, qu'elles conservent leur paix ! Il y a lieu simplement de constater qu'un nombre toujours plus grand d'êtres cherche autre chose et notamment une connaissance fondée sur des expériences personnelles ou vérifiables. Si cette recherche est plus fréquente qu'autrefois, cela prouve seulement que les besoins spirituels de l'humanité ont varié. Si la foi est plus débile, cela tient à ce que la force spirituelle qui peut se déverser au travers des rites ou des sacrements atteint moins profondément les âmes. Il y a des êtres qui sont plus sensibles que d'autres à cette double modification dans les rapports de l'homme et des mondes suprasensibles. C'est à eux seuls que s'adresse la science spirituelle anthroposophique.

LES MÉTHODES HINDOUES

A l'inverse de ce que nous venons de voir au sujet des religions dogmatiques européennes, nous trouvons en Inde un grand nombre d'écoles où la voie de développement intérieur est considérée comme le but essentiel de toute vie religieuse, tandis que les rites, le contenu intellectuel de l'enseignement, la métaphysique ou la théologie n'en forment que l'accessoire. Ces écoles sont nombreuses et très diverses et nous n'avons aucunement l'intention de les étudier toutes. Mais elles possèdent des points communs qui sont précisément les plus importants pour notre étude. Quel que soit le moyen d'entraînement proposé, qu'il

s'agisse de gymnastique respiratoire ou de méditations, le point de départ et le point d'arrivée de la voie sont identiques.

Les Hindous affirment unanimement que le monde que nous percevons par nos sens est une « māïa », une illusion mauvaise. L'homme sage doit se libérer de cette illusion. Il commence par se détourner du monde extérieur qui ne peut apporter que l'erreur et la souffrance. « Naître, c'est souffrir », a dit le Bouddha, « vivre c'est souffrir, mourir c'est souffrir ». La compassion devant cette souffrance doit nous conduire à nous libérer et à aider les autres à se libérer du monde physique, à renoncer à tout ce qu'il peut nous offrir (1).

Puis, seconde étape, il faut détruire dans notre vie intérieure tout ce qui provient directement ou indirectement de cette illusion mauvaise : les désirs qui naissent toujours de ce qu'on est tenté de posséder quelque chose de physique, les sentiments qui surgissent en nous du contact avec le monde matériel, les idées même qui sont le résultat du travail de l'intellect sur les données des sens.

Enfin, troisième étape, il faut nous libérer du sentiment de notre personnalité. Ce sentiment, en effet, qui nous oppose à tout ce qui n'est pas nous, provient du monde physique ; car c'est par opposition à ce monde que naît ce sentiment. Dès qu'on prononce ce simple et petit mot « moi », on s'oppose par là-même et immédiatement à tout ce qui n'est pas « moi », au monde, à l'univers. La personnalité entraîne la « séparativité », nous retranche du monde spirituel où tout est un. Quand nous sommes parvenus à nous libérer de l'illusion de la personnalité, nous échappons à « la roue des naissances et des morts », nous ne sommes plus obligés de nous incarner dans le monde physique et nous nous abîmons, nous nous

(1) Nous employons ici la terminologie des bouddhistes. Plus loin (chapitre V), nous emprunterons la terminologie du védantisme. Il importe peu pour le dessein que nous poursuivons ici. Quelles que soient les différences entre ces deux écoles, les notions que nous exposons se rejoignent.

dissolvons dans le spirituel infini, comme le fleuve se perd dans la mer. Nous atteignons au « nirvâna ». Cette dernière étape est entièrement passive. Il faut, après avoir détruit en soi tout ce qui formait notre vie intérieure, faire le vide en nous, laisser ce vide être empli par la spiritualité impersonnelle, universelle, sans forme, sans nom, en qui tout s'absorbe, s'évanouit.

Il est certain qu'une telle attitude intérieure est tout à fait étrangère à la mentalité d'un Européen moderne. Il nous est d'abord extrêmement difficile d'avoir le sentiment intérieur sincère et profond que le monde extérieur est une pure illusion, une construction arbitraire de nos sens. Toute la culture européenne depuis plusieurs siècles est tournée vers la connaissance et l'utilisation de ce monde matériel où la science et la technique ont obtenu des résultats incontestables. Avoir le sentiment qu'il n'y a là que pure fantasmagorie nous est fort pénible.

Pour suivre la voie hindoue, il ne suffit pas, en effet, de se répéter que rien n'existe ni même de reprendre tous les raisonnements subtils sur lesquels on essaie de fonder cette affirmation. Des philosophes occidentaux s'y sont efforcés. Le criticisme kantien y mène tout droit et Schopenhauer a tenté d'établir que « le monde n'est qu'une représentation ». Ce ne sont que simples spéculations de l'intelligence qui n'atteignent pas profondément notre vie intérieure ; ce sont jeux d'ombre et de lumière qui miroitent à la surface de notre conscience. Pour un Européen, cette notion que le monde n'est qu'illusion ne saurait devenir sincèrement une expérience vécue.

Supposons cette première difficulté résolue, il en resterait une seconde plus insurmontable encore : la destruction du sentiment du moi, de la personnalité. Ici, ce sont vingt siècles de christianisme qui nous séparent de la mentalité hindoue. Tout le christianisme est fondé sur la notion de la valeur

infinie de la personnalité humaine. Or, toute la culture européenne est imprégnée de christianisme. Le sentiment de notre personnalité est descendu jusqu'à la racine même de notre être. Nous acceptons de n'être qu'« *une goutte* d'eau dans la mer », mais à condition que cette goutte trouve sa valeur et sa fin en elle-même, qu'elle se distingue du tout, et ne soit pas « *de l'eau* dans la mer », quelque chose qu'on ne puisse plus distinguer du tout, qui y soit confondu, absorbé. Nous voulons bien être infimes, mais quelque chose en nous veut rester conscient de lui-même dans sa petitesse et encore et toujours dire « moi ». L'impérieux besoin de pouvoir dire « moi, je », en face de toutes choses, en face de l'infini même, s'impose d'une façon absolue à tout Européen occidental.

Là est la barrière entre l'Europe occidentale et l'Asie, entre la chrétienté et le paganisme. Se fondre dans un tout, infini peut-être et divin mais indéfini, nous paraît l'équivalent d'une disparition irrémédiable dans le néant. Un instinct, plus profond encore que l'instinct de la conservation et qui parfois se confond avec lui, nous en écarte. Il nous est à peu près impossible de le surmonter. Si une trop grande fatigue nerveuse peut nous amener parfois à imaginer cette sorte de suicide spirituel plus profond encore que le suicide du corps physique, tout en nous se rebelle et s'insurge. Il y a quelque chose en nous qui ne veut pas mourir : le moi.

Ainsi, la culture qu'a reçue l'Européen occidental a profondément imprimé en lui deux notions étrangères aux peuples orientaux :

- d'une part la notion de l'existence objective du monde physique, de l'importance du travail exécuté pour modifier ou améliorer le monde physique ;
- d'autre part, le sentiment du moi, de la valeur absolue de la personnalité.

Ces deux notions, qui doivent être abolies pour que l'Européen suive les méthodes hindoues, forment des obsta-

cles quasiment insurmontables dès qu'il veut entrer avec fruit dans cette voie.

LA MYSTIQUE CHRÉTIENNE

Le terme « mystique » a pris de nos jours un sens extrêmement large et vague. Il sert à désigner n'importe quelle religiosité sentimentale ou émotive. Nous n'entendons parler ici que de la voie mystique décrite, avec des variantes individuelles bien entendu, dans les œuvres de grands mystiques tels que saint Bonaventure, saint Jean de la Croix, sainte Thérèse, saint Ignace de Loyola, ou même ajustée à l'usage des gens du monde par saint François de Sales (2).

Si on examine cette voie d'après les descriptions qui en ont été faites et les exercices proposés, on s'aperçoit que le point de départ du développement intérieur est ici tout autre que chez les Hindous, malgré certaines analogies qu'offrent le renoncement de la vie monastique, l'ascèse mystique.

Pour le mystique chrétien, le monde physique n'est pas une illusion mauvaise comme pour l'Hindou, puisque ce monde est l'œuvre, la création de Dieu. Mais il peut être corrompu par l'homme, ou plutôt l'homme peut se corrompre au contact de ce monde qui suscite des désirs, des passions, des besoins de possession détournant l'âme de la vie spirituelle. C'est uniquement pour préserver cette vie spirituelle, pour pouvoir librement se concentrer sur elle que le *celicole* se détourne de la vie du monde. C'est une vocation exceptionnelle qui exige ce sacrifice et non un anathème jeté sur le monde sensible qui provoque le renoncement du religieux.

(2) Il y a bien entendu d'autres grands mystiques. On pourrait citer notamment Tauler, maître Eckhart, Ruysbroek l'Admirable, etc. Mais à l'exception de Ruysbroek qui a obtenu le grade de bienheureux, les autres n'ont pas été canonisés. La voie suivie et les résultats obtenus sont d'ailleurs un peu différents et c'est la raison pour laquelle ils sont restés en marge de l'orthodoxie.

L'homme n'est pas plus que le monde irrémédiablement mauvais. Les forces de l'âme : pensée, sentiment, volonté, doivent seulement être purifiées car elles ont été corrompues par le péché originel.

Le premier degré de la vie mystique y veille par la purification ou vie purgative. La pensée et la volonté sont les plus atteintes car elles sont contaminées par l'orgueil, le désir du pouvoir ou de la possession, le désir de la richesse et le désir de la chair ou concupiscence. De là les trois vœux monastiques de pauvreté, chasteté et obéissance ou absence de volonté propre.

Au second degré de la vie mystique, une fois la purification des forces de l'âme obtenue, on accède à la vie contemplative. Elle est développée par des exercices de méditation ou d'oraison. La forme donnée à ces méditations montre très clairement la voie suivie. Il ne s'agit plus comme chez les Hindous de faire entièrement le vide dans la vie intérieure. Mais au détriment de la volonté et même de la pensée, le sentiment va être tout spécialement cultivé.

Prenons comme exemple une méditation proposée par saint Bonaventure. Il écrit pour des femmes, des Clarisses (3) : « Représentez-vous la maison de la Sainte Vierge. C'est l'humble demeure d'une femme de charpentier, mais admirablement bien tenue. La Sainte Vierge a beaucoup à faire pour tenir aussi soigneusement son ménage et élever le petit enfant Jésus. Elle est obligée de s'absenter et vous confie le soin de veiller sur l'enfant Jésus. Vous restez seule dans cet intérieur si calme, si beau dans sa simplicité et où flotte une sorte de lueur surnaturelle. Jésus dort sur vos genoux. Pour quelques instants il vous est donné, il est entièrement à vous et cela vous inonde d'une joie immense. Vous songez que

(3) Les méditations attribuées à saint Bonaventure ne paraissent pas être de lui, mais elles seraient l'œuvre d'un disciple très proche de saint François d'Assise et auraient été écrites peu de temps après sa mort pour des religieuses de l'ordre de sainte Claire, première disciple femme de saint François.

dans cette chair, si belle, si douce, mais si fragile, habite Dieu lui-même. Le maître du ciel et de la terre est là, dans ce corps si frêle, abandonné entre vos bras. Lui, le Tout-Puissant, a besoin de vous, il réclame vos soins les plus humbles.

« Mais, s'il a consenti à cet abaissement, à ce retournement de vos situations respectives, c'est à cause de vous, c'est pour vous. Cet enfantelet si doux, si beau, s'est voué au sacrifice ; cette chair si suave, ce corps si mignon est destiné à la torture, à l'horreur de la croix, et cela à cause de vous, de vos péchés, de votre indignité. Cette torture, ce supplice, c'est vous qui l'y conduisez. A la joie qui tout à l'heure vous inondait se mêle le sentiment d'horreur profonde pour votre propre bassesse, d'infinie reconnaissance pour le sacrifice du Rédempteur. »

Mais ceci n'est que la moitié de la méditation. Cette série de représentations n'avait d'autre but que de susciter un état d'émotivité intense. Dans l'exemple choisi, cet état était d'abord joyeux, puis il s'est chargé de honte et de repentir ; enfin il s'est épanoui en reconnaissance envers le Rédempteur. Mais voici qu'il faut faire disparaître le décor imaginé tout en maintenant l'état d'émotivité ; se concentrer sur le sentiment qu'on a fait naître par les représentations, tout en supprimant celles-ci. Il faut vivre profondément ce sentiment à l'état pur, dépouillé de toute image. Il faut le laisser résonner en soi le plus longtemps possible, le prolonger, du sensible d'où il est parti, jusqu'au suprasensible, le détacher du physique pour l'attacher au spirituel ; ainsi l'âme emportée par ce sentiment peut s'élever hors du tombeau du corps pour s'unir au divin.

Cette union avec Dieu, où l'âme, sans cependant perdre complètement le sentiment de sa personnalité, se sent unie au spirituel, emportée dans le sein de Dieu, conduit à la troisième étape de la vie mystique, la vie unitive. De ce sentiment d'union à Dieu, lorsqu'il est vécu profondément, naît l'état d'extase où la personnalité se sent adombrée par un être divin.

« Ce n'est plus moi, mais Christ en moi », a dit saint Paul. C'est un état ineffable, donc indescriptible, et que ne peuvent comprendre que ceux qui l'ont vécu.

On peut tirer un enseignement fort important de ces diverses étapes de la vie mystique.

Tout d'abord le point de départ de la méditation est un décor dont les éléments sont empruntés au monde sensible. C'est « la composition du lieu », selon le terme technique créé par saint Ignace de Loyola. Même dans la vie intérieure le monde n'est donc pas absolument repoussé par le mystique ; au contraire il s'en sert pour son développement spirituel. C'est là une première différence avec le point de départ des méthodes hindoues. Pour mieux retenir l'attention et faire naître le sentiment, le méditant doit se représenter la scène qu'il imagine dans ses moindres détails.

L'évocation de scènes touchantes ou émotionnantes dans des décors vivants a pu être facilement popularisée. Mais si on s'y arrêta, elle rattacherait finalement l'âme au monde physique et non pas au monde spirituel. L'essentiel, pour parvenir à la vie contemplative, est évidemment la concentration sur le sentiment né de cette scène, qu'on en a détaché et qui subsiste sans support physique. C'est la partie la plus difficile de l'exercice, celle qui offre également le plus de dangers lorsqu'on n'a pas une personnalité forte et bien équilibrée ou qu'on n'est pas encadré et soutenu par la règle d'un ordre conventuel et la surveillance constante d'un directeur de conscience. Le moment le plus critique vient en effet lorsqu'on est parvenu à détacher la vie du sentiment de tout ce qui est sensible sans cependant avoir atteint à une expérience profonde du divin. On se trouve alors, selon le mot de saint Jean de la Croix, « plongé dans la nuit obscure ». On est détaché de la terre sans être encore lié à Dieu. Le sol s'est dérobé sous les pas et il faut se soutenir par ses propres forces pour franchir l'abîme. Des qualités tout à fait exceptionnelles de force d'âme sont nécessaires pour plonger dans cette nuit obscure.

Si ces qualités sont insuffisamment développées, plusieurs éventualités peuvent se produire. S'agit-il d'une âme faible douée d'un tempérament passif ? Elle perdra tout intérêt pour quoi que ce soit. La terre n'a plus d'attrait pour elle et le ciel est trop haut. Pleine d'ennui, triste et douce, elle mijotera dans le bain-marie d'une dévotion atténuée. Les confesseurs ont donné un nom à cet état : le *taedium claustris*. Si, par contre, un tempérament puissant est lié à une âme faible (ce qui est un cas fort fréquent), elle risque de tomber dans le dérèglement. L'histoire des tentatives de vie mystique sans discipline sévère en offre des exemples nombreux (4). C'est ici que se montre le plus clairement la nécessité de l'ascèse mystique et de pratiques comme le jeûne, les mortifications, parfois la flagellation qui, si on ne les voit pas de ce point de vue, peuvent paraître extravagants, barbares ou puérils. Ces pratiques ont pour but, en affaiblissant le corps, de faciliter l'arrachement de l'âme hors du physique, tandis que la claustration, la discipline de la règle monastique, l'obéissance passive aux supérieurs, les confessions fréquentes, tendent à éviter tout dérèglement.

L'ascèse est donc une nécessité de la vie mystique qui, sans elle, risque de dégénérer et d'entraîner un abaissement du niveau moral au lieu d'une exaltation de tout l'être. C'est ce qu'ont bien vu tous les fondateurs et réformateurs d'ordres contemplatifs.

La voie mystique ne peut par conséquent être ouverte qu'à un très petit nombre d'individus ; elle exige des dons et une vocation. Il faut y consacrer entièrement toute sa vie. Il serait déraisonnable de vouloir la suivre en « restant dans le monde ».

Mais en admettant qu'on veuille, et qu'on puisse en accepter les conditions rigoureuses, quel va en être le résultat ? Le passage de la vie contemplative à la vie unitive est un

(4) Cf. en particulier BARRÈS : *La Colline Inspirée*. C'est moins un roman que la biographie romancée d'un illuminé qui a vécu au milieu du XIX^e siècle.

fait rare, même chez ceux qui y consacrent toutes leurs forces. En cas de succès, c'est peut-être une expérience profonde, intime, du spirituel, mais pas une connaissance. L'état d'extase ne peut être ni décrit, ni expliqué. C'est une sublimation du sentiment qui peut mettre l'âme en contact, pendant quelques instants, avec des réalités d'ordre suprasensible. Mais la méthode suivie ne permet ni d'observer, ni de penser ces réalités. Non seulement l'extase n'apporte pas de « savoir », mais il flotte autour d'elle quelque chose de trouble, d'incertain. D'où vient telle expérience intérieure ? Ce ne sont pas seulement les sceptiques qui posent cette question. Les confesseurs et les théologiens, eux aussi, s'inquiètent. La voie mystique peut conduire à bien des illusions ; il y a des pièges cachés dans la « nuit obscure » où l'on s'efforce de plonger. Malgré leur expérience psychologique, les prêtres les mieux avertis hésitent et se troublent devant certains récits. Ce doute, cette crainte de l'illusion et de l'erreur, sont la conséquence inéluctable d'expériences intérieures auxquelles ne s'est pas jointe en même temps une solide connaissance méthodique et raisonnée des réalités spirituelles qu'on croit percevoir. Tant qu'on n'est pas capable de reconnaître avec certitude en face de quoi on se trouve dans le monde spirituel, on ne peut jamais être certain que ce qu'on perçoit ou ressent n'est pas le résultat d'une illusion ou d'une erreur, d'une fantasmagorie qu'on se joue à soi-même ou, comme diraient les théologiens, un piège du démon.

L'incertitude sur la valeur des expériences mystiques est certainement plus grande de nos jours qu'il y a quelques siècles. La présence du spirituel, du divin, était jadis plus facilement ressentie ou pressentie. La voie mystique était par là même moins difficile à suivre et mieux comprise. Nous retrouvons ici une de ces modifications profondes de la vie intérieure que nous avons déjà indiquées.

La mentalité moderne s'éloigne de la voie mystique sur d'autres points encore. La vie recluse, tournée exclusivement

vers le développement intérieur, présente un caractère « asocial » contraire aux tendances de beaucoup d'esprits. L'Eglise elle-même n'attache-t-elle pas une importance toujours plus grande aux « œuvres » ? Enfin, l'Occidental moderne est profondément convaincu de l'importance du travail dans le monde physique. Les spiritualistes eux-mêmes ont le désir, plus ou moins avoué, que le développement intérieur ait directement ou indirectement un résultat efficace dans le monde sensible. Ils ont quelque difficulté à adhérer pleinement aux arguments qu'on donne pour justifier la vie mystique. Les groupes où on la cultive, répond-on, forment des sortes de forteresses spirituelles dans le monde. Ils seraient des sortes de digues ou de paratonnerres qui protégeraient l'humanité contre l'irruption des forces mauvaises...

Quelle que soit la part de vérité que comportent ces arguments, et même si on reconnaît cette part de vérité, le sentiment général aimerait qu'à cette action purement spirituelle s'en joigne une autre, sur le plan physique, qui vienne au moins démontrer l'efficacité de la première.

*
**

L'analyse que nous venons de faire de quelques-unes des formes que peut prendre la culture de la vie intérieure permet de mieux comprendre en quoi consiste une méthode de développement spirituel et l'importance considérable que peut avoir le choix d'une de ces voies.

Chacune d'elles exige que soient remplies certaines conditions rigoureuses.

Chacune repose sur le développement d'une faculté déterminée.

Chacune fait naître des expériences d'un ordre ou d'une nature qui sont la conséquence inéluctable de la voie suivie.

Inversement, telle expérience à laquelle on désirerait parvenir ne peut être obtenue que si on a pris le chemin qui y mène.

On est *libre* de choisir la route qu'on préfère, mais une fois qu'on y est engagé, on est *déterminé* par l'itinéraire choisi ; on ne peut le quitter sans risquer de se perdre dans les chemins de traverse. Il vaudrait mieux revenir en arrière, mais ce n'est jamais facile et c'est quelquefois impossible.

L'étude de quelques-unes de ces méthodes montre également comment il se fait que telle d'entre elles, qui fut jadis facilement suivie ou qui l'est encore chez certains peuples, puisse ne plus être adaptée à notre mentalité, aux facultés que notre culture, notre milieu, les nécessités de la vie favorisent. Ces voies deviennent pour nous de moins en moins praticables. Le temps est donc venu, si l'on ne veut pas renoncer à la connaissance, de chercher une route nouvelle.

C'est de cette recherche qu'est née la science spirituelle anthroposophique.

CARACTÈRES D'UN NOUVEAU CHEMIN DE CONNAISSANCE

Cette science du spirituel repose tout d'abord sur une connaissance approfondie de l'homme, des facultés humaines normales et de leur potentiel de développement. Une perception directe, immédiate, des réalités suprasensibles nous est en effet actuellement impossible, faute d'organes appropriés.

Pour y parvenir, il faut donc non seulement renforcer les facultés que nous possédons déjà, mais en outre apprendre comment on en acquiert de nouvelles qui, peu à peu, développeront en nous des organes de perception.

Cette connaissance de l'homme et des ressources, des possibilités dont le germe existe en lui justifie le terme d'*anthroposophie* (sagesse de l'homme), donné par Rudolf Steiner à sa science du spirituel.

« L'esprit qui est dans l'homme » doit nous conduire vers « l'esprit qui est dans l'univers », vers l'esprit qui vit dans les mondes suprasensibles, mais aussi qui se manifeste au travers de la matière dans la nature. Ainsi se dessine aussitôt le double objet auquel tend à la fois la science spirituelle :

- d'une part, c'est une voie de développement intérieur ayant pour but l'acquisition de facultés nouvelles ;
- d'autre part, c'est une méthode d'investigation des mondes extérieurs à l'homme, des mondes suprasensibles et aussi du monde de nature physique.

Ces deux aspects de la science spirituelle anthroposophique ne forment pas deux voies différentes auxquelles pourraient s'appliquer des « spécialistes » qui suivraient exclusivement l'une d'entre elles. Il serait faux et contraire à la méthode anthroposophique de s'enfermer entièrement en soi, de s'y claquemurer pour se complaire en des « états d'âme » rares et soigneusement cultivés en serre chaude. Il faut être capable de sortir de soi pour aller vers « l'esprit qui est dans l'univers ». Il faut s'intéresser, prendre même part activement à la vie de l'humanité et du monde.

Les états d'âme compliqués, tarabiscotés, les extases infinies ou les rêveries sentimentales, les intuitions vagues, l'exaltation religieuse, sont des dispositions intérieures nettement contraires à une science du spirituel. La méthode qu'enseigne cette science exige d'abord un esprit vigoureux, net et précis, amoureux du réel et capable de le distinguer de l'illusion, de la fantasmagorie ou des beaux rêves. Les facultés que la pratique de l'anthroposophie nous oblige à développer ou acquérir sont d'ailleurs précieuses dans toutes les circonstances de la vie.

Par contre l'investigation du monde extérieur, même du monde physique, ne peut pas aller fort loin sans le secours de facultés nouvelles qui n'existent encore en nous qu'à l'état embryonnaire. Or ces facultés ne peuvent être développées

que par une culture intérieure appropriée et une discipline portant sur l'ensemble des facultés que nous possédons déjà : la pensée, le sentiment, la volonté.

Il ne faudrait surtout pas croire que le sentiment et la volonté soient entièrement inutiles pour parvenir à la connaissance. Le sentiment esthétique et le sentiment moral, le courage et la persévérance sont au contraire indispensables. Ils doivent seulement être sans cesse dirigés et contrôlés par la pensée.

C'est la pensée, en effet, qui doit jouer le rôle essentiel dans le développement spirituel anthroposophique. Elle doit tenir cette place primordiale parce que, de toutes nos facultés, c'est celle qui est la plus lumineusement consciente. Or c'est par la conscience que se manifeste en nous le moi, le spirituel. La pensée seule, la pensée pure, où ne se mêlent ni sentiments, ni désirs, est entièrement dans le champ de la conscience. C'est donc par la pensée que nous devons nous approcher de l'esprit.

Voici l'une des plus caractéristiques parmi les pages consacrées par Rudolf Steiner à ce sujet :

La pensée est comme une île au milieu des flots d'impressions, de sentiments, dont l'écoulement constitue la vie de l'âme. On domine ses impressions ou ses sentiments lorsqu'on les a compris, c'est-à-dire quand on a conçu une idée qui les éclaire. Même dans le tumulte des passions et des émotions, un certain calme peut survenir si la nacelle de l'âme a su gagner l'île de la pensée.

L'âme possède une confiance naturelle dans la pensée. Elle sent qu'elle perdrait toute sécurité dans la vie si cette confiance lui était ôtée.

... Quand on cultive ce sentiment de confiance dans la pensée, on s'aperçoit que la pensée n'existe pas seulement dans l'âme comme une force qu'on développe, mais qu'elle peut aussi, en pleine indépendance, se muer en un être cosmique. C'est cet être cosmique qu'il faut devenir si on veut vivre dans l'élément spirituel auquel participent à la fois l'homme et l'univers.

Pouvoir s'adonner à une vie de pensée est profondément apaisant, parce que l'âme sent qu'elle peut se détacher

d'elle-même. Or, l'âme a besoin de ce sentiment autant que du sentiment opposé, à savoir qu'elle peut se concentrer complètement en elle-même. L'un et l'autre de ces sentiments représentent les oscillations nécessaires de sa vie normale : la vie de la pensée détache l'âme d'elle-même ; la vie affective la concentre sur elle-même.

Ainsi, la pensée offre à l'âme la consolation dont elle a besoin lorsqu'elle se sent abandonnée au sein de l'univers. Car il est tout à fait légitime qu'on se dise : que suis-je donc, dans le grand cours des événements qui s'écoule d'un infini à l'autre, avec mes sentiments, mes désirs, mes volitions qui n'ont d'importance que pour moi-même ? Mais le fait d'avoir bien saisi la vie de la pensée permet d'opposer à ce sentiment une expérience intérieure qui peut s'exprimer ainsi : la pensée qui est liée au cours des événements cosmiques te reçoit avec ton âme ; tu es uni à ces événements par ta pensée. On peut alors se sentir reçu et justifié par le cosmos... (5).

Ainsi se dessine, dès le premier abord, la voie de connaissance que propose la science spirituelle. Elle est fondée sur la possibilité d'un développement harmonieux de l'ensemble des facultés humaines, mais où l'accent essentiel, la place centrale est réservée à la pensée. Le point de départ sera l'observation la plus précise des réalités extérieures et de la vie de l'âme. Il faudra ensuite exercer la pensée et renforcer la conscience. Ainsi se développeront peu à peu des facultés nouvelles permettant de percevoir et de comprendre le monde spirituel qui régit à la fois l'homme et l'univers.

Si on rapproche cette brève esquisse de ce qui a été dit au sujet d'autres méthodes, on arrivera mieux à caractériser les points essentiels et originaux de la science spirituelle.

Le monde physique n'est pas, d'après l'enseignement anthroposophique, une illusion mauvaise comme l'affirment les Hindous. Ce n'est pas non plus une création faite une fois pour toutes et d'où l'activité divine s'est retirée, comme l'enseignent les Eglises chrétiennes. L'univers est à chaque

(5) Rudolf STEINER : *Le seuil du monde spirituel*, aphorisme I. — Editions Anthroposophiques Romandes, Genève 1976.

instant la manifestation d'êtres suprasensibles qui viennent mêler leur activité aux forces du monde matériel. L'anthroposophie ne reconnaît pas l'opposition absolue qu'on établit d'ordinaire entre la matière et Dieu, entre le corps et l'esprit. Elle nous montre entre ces deux points extrêmes une série d'intermédiaires permettant de passer de l'un à l'autre. L'importance donnée au monde matériel, en tant qu'il est manifestation, *symbole des mondes suprasensibles*, sera donc le premier trait caractéristique de la science spirituelle.

L'observation la plus rigoureuse des choses et des faits du monde sensible peut, dans ces conditions, servir de point de départ pour notre voie qui s'oppose ainsi immédiatement aux méthodes hindoues.

Elle diffère également de la méditation mystique. Le mystique ne s'appuie pas sur une observation directe des réalités sensibles, mais sur un décor imaginé, et imaginé dans le seul but de déclencher l'émotion ou le sentiment. La science spirituelle exige que toute observation soit faite avec la rigueur et l'objectivité nécessaires pour qu'elle puisse mener à une *connaissance*. Sur ce point, la science spirituelle se rapproche des sciences de la nature.

En examinant de plus près comment agissent ces forces suprasensibles qui se manifestent dans la nature, nous sommes amenés à voir quelle est la suite qui va être donnée à notre méthode de connaissance.

Les activités suprasensibles qui viennent se mêler aux forces mécaniques, physiques ou chimiques propres au monde matériel, sont elles-mêmes d'ordre et de nature très différents. Elles sont la manifestation de mondes superposés qui s'interpénètrent. Chacun de ces mondes possède ses lois propres et ne peut donc être connu que par des méthodes appropriées à chacun de ces ordres d'activité. Ces méthodes diffèrent nécessairement aussi de celles applicables au monde physique.

Mais les activités qui s'exercent dans l'univers agissent également dans l'homme. De même que la pesanteur, la

chaleur, toutes les lois physiques et chimiques ont une action sur notre corps physique, de même toutes les activités suprasensibles ont leur prolongement en nous. L'homme les résume toutes en lui-même, il constitue un petit univers, un « microcosme ».

Percevoir ces forces suprasensibles en nous, les reconnaître dans la nature, telle est la double tâche d'une science du spirituel.

APPRENDRE À « LIRE L'UNIVERS »

Nous venons de voir que, d'après l'enseignement de la science spirituelle, l'univers n'est pas homogène ; il est constitué par une hiérarchie de mondes qui s'étagent depuis le pôle purement physique, celui de la matière minérale, inorganique, jusqu'à Dieu. Chacun de ces mondes se manifeste d'une part dans la nature, d'autre part dans l'homme. Nous pouvons donc retrouver la trace, la signature de chacun d'eux soit en nous-même, soit dans l'univers tel que nous l'atteignons par nos sens. Tout ce qui est sensible est symbole, image d'une réalité suprasensible. Mais il faut savoir lire ces images. Il faut donc tout d'abord apprendre cette lecture.

Mais s'il est nécessaire de distinguer ces mondes différents, il ne faut jamais perdre de vue qu'ils ne sont pas isolés les uns des autres. Ils sont liés au contraire par une étroite interdépendance. Un immense souffle de vie circule perpétuellement de Dieu vers la matière, et de la matière vers Dieu. Si l'univers n'est pas homogène, il constitue cependant une unité. C'est un vaste, un immense organisme vivant ; chaque monde ou chaque être, si minime soit-il, constitue un organe du grand être universel, contribue à sa vie et y participe.

La sagesse antique avait déjà perçu cette vie de l'univers et avait su l'exprimer dans la formule célèbre de la Table d'Emeraude : « Tout ce qui est en bas est semblable à ce qui

est en haut et inversement tout ce qui est en haut est semblable à ce qui est en bas pour le mystère de la chose unique. »

Percer le mystère de cette unité aux aspects multiples, reconnaître ses reflets dans leur complexe diversité, c'est atteindre l'esprit qui vit dans l'univers.

Suspendu au centre de ce cosmos, entre le haut et le bas, l'homme participe à tous les mondes. Il perçoit l'appel qui vient des hauteurs, la réponse qui monte des profondeurs. Tout se reflète en lui. En acquérir la conscience, c'est atteindre l'esprit qui vit dans l'homme.

Sur le chemin que nous allons suivre, nous irons à la découverte de ces mondes hiérarchisés, en partant de celui qui est le plus proche du monde physique, celui que la science spirituelle dénomme l'éthérique : le monde de la vie.

II

LES FORCES ÉTHÉRIQUES

LE PLAN DE CONSTRUCTION

SUR le chemin qui mène vers l'esprit qui est dans l'univers, l'étude du mystère de la vie peut être prise comme première étape.

Parmi tous les phénomènes que nos sens peuvent atteindre et observer, la vie est en effet celui qui manifeste de la façon la plus évidente l'existence de « quelque chose » qui n'est pas seulement matériel, qui suit d'autres lois que celles de la physique et de la chimie. Il n'y a plus, à l'heure actuelle, de physiologistes qui s'attendent, comme certains savants du XIX^e siècle, à voir un jour « apparaître la vie au fond de la cornue d'un chimiste ».

Lorsqu'on observe le développement d'un être vivant, on est amené à pressentir l'existence, selon un mot célèbre de Claude Bernard, d'un « plan de construction » qui permet seul d'expliquer comment les éléments que l'être en croissance emprunte au milieu extérieur viennent s'insérer à des points précis, et acquièrent une structure permettant l'édification du corps avec tous ses organes nettement différenciés.

Malgré la complexité des fonctions nécessaires à la vie, ces organes s'unissent dans une interdépendance étroite qui

assure l'unité de l'être vivant. Il se crée ainsi une individualité séparée du milieu physique où elle se développe. L'être vivant s'oppose à son milieu en obéissant à ses lois propres, mais il est capable néanmoins de s'adapter dans une certaine mesure aux conditions extérieures et de se modifier si ces conditions changent.

Ce plan de construction se maintient tant que dure la vie. Il est capable, dans une limite plus ou moins large, selon les espèces, de réédifier une partie du corps si celui-ci vient à être mutilé par accident au cours de la vie.

LA MÉTAMORPHOSE DES FORMES

Cependant les formes des êtres vivants s'opposent à celles des minéraux en ce que, tant que dure la vie, elles sont continuellement en voie de modification, de transformation, et, dans certains cas, de véritable métamorphose. Il suffit de songer aux cas les plus typiques, la métamorphose de la chenille en chrysalide puis en papillon, celle du têtard en grenouille. Dans le règne végétal, la fleur et le fruit ne sont en dernière analyse que la métamorphose d'un bouquet de feuilles. Chez les animaux supérieurs et chez l'homme, ces sortes de métamorphoses complètes n'existent qu'au cours de la vie embryonnaire. Les formes extérieures se modifient cependant de façon sensible de l'enfance à l'âge adulte, puis à la vieillesse. Elles s'accompagnent de modifications plus profondes de la vie physiologique qui se manifestent par la rapidité des réactions au milieu extérieur. La cicatrisation entre autres est plus rapide chez l'enfant que chez le vieillard. Mais, d'autre part, l'action destructrice qui menace sans cesse l'être vivant, et se manifeste sous forme de maladies, suscite une résistance qui augmente de la première enfance à l'âge adulte et qui diminue ensuite avec la vieillesse. L'enfant, surtout pendant ses premières années, est beaucoup plus fragile que l'adulte.

Les forces d'édification qui réalisent et maintiennent le plan de construction de l'organisme, ne se présentent donc pas à l'observation comme affluant d'un seul coup à la naissance et s'affaiblissant peu à peu au cours de la vie. Elles augmentent au contraire pendant la première partie de la vie, puis après être restées stables, au cours de l'âge adulte, elles diminuent ensuite jusqu'à la mort.

Le plan de construction ainsi que les forces qui le réalisent et le maintiennent ne sont donc pas donnés une fois pour toutes *ne varietur*. Ils se développent dans le temps, au cours de la vie de chaque être, en suivant une courbe parallèle chez tous les êtres de la même espèce. Tant que dure la vie, ils maintiennent l'unité de l'individu. La mort fait disparaître cette unité. Le corps « retourne à la poussière ».

L'ÉTUDE DU VIVANT

Ce sont là des faits que tout le monde peut observer. Les interprétations qu'on en donne sont, par contre, fort différentes. Beaucoup de physiologistes se contentent de les constater et se refusent à en chercher l'explication. Ils reconnaissent que les méthodes qu'ils emploient dans leurs recherches ne peuvent la leur donner. Quelques-uns vont jusqu'à déclarer que le problème du vivant dépasse les « limites de la science » et appartient à la métaphysique.

Les méthodes de la science spirituelle lui permettent par contre de l'aborder. Son étude constitue même une des étapes essentielles du développement que l'anthroposophie propose ; elle constitue un premier degré permettant de passer de la connaissance du monde sensible à celle des mondes suprasensibles. *C'est le premier pas à faire pour aller du physique au spirituel.*

Comment atteindre ce plan de construction des organismes vivants ? Où saisir le mystère de la nature vivante ? Par quel moyen pourrait-on forcer à apparaître ces forces d'édification qui échappent entièrement à nos sens et aux instruments qui les renforcent ou les suppléent ?...

Tout d'abord en observant les métamorphoses des êtres vivants.

Nous avons remarqué que tous les êtres vivants se transforment ou se modifient plus ou moins rapidement au cours de leur croissance. Ces modifications sont dues à l'activité de forces agissant selon les lignes directrices du plan de construction. En les observant nous pouvons donc apercevoir, *au travers des formes visibles*, l'action du *plan de construction qui échappe aux sens*. En suivant le développement d'une plante depuis la graine jusqu'à son plein épanouissement et à la formation du fruit, nous acquérons une connaissance nouvelle de la plante : nous apprenons à voir son « geste de croissance ».

Faisons cette observation et nous constaterons bientôt que chaque espèce de plante possède un « geste de croissance » qui lui est propre. Le glaïeul, par exemple, surgit réellement comme un faisceau de glaives qui se dressent hors du sol. Le liseron, tout au contraire, s'étire en spirale, tournant sur lui-même, jusqu'à ce qu'il trouve un point d'appui où s'agripper ; ce point atteint, il se soulève, puis il reprend son tâtonnement serpentin jusqu'à ce qu'il accroche une autre prise plus haut.

Chaque fleur a également son geste d'épanouissement. Le bouton de nénuphar vient poser au ras de l'eau sa capsule de bure. Puis il rabat les sépales bruns, rigides et comme vernis du calice ; les pétales blancs ou roses se dressent et s'écartent un peu pour découvrir au fond du cœur la couronne d'or des étamines. Quand la fleur se flétrit, tout se referme en un geste pudique inverse de l'épanouissement. Les sépales se redressent, se rapprochent, pendant que les pétales s'affaissent sur le cœur. La fleur se cache pour mourir.

Les pétales de la rose écartent et repoussent le corset de sépales verts qui les tenait enlacés ; ils s'étalent, puis, relâchés et comme épuisés, ils se laissent tomber avant toute flétrissure, découvrant le calice qui reste là tout nu, sa cupule rubiconde dressée vers le soleil.

Les pétales de l'iris sont soigneusement enroulés sur eux-mêmes dans le bouton. Ils se déroulent, s'arquent et se renversent en arrière pour échafauder l'architecture compliquée de leur plein épanouissement. Puis en flétrissant ils s'enroulent de nouveau sur le calice, l'enserrent et se nouent sur lui si étroitement qu'il faut faire effort pour les délier.

Des films cinématographiques « en accéléré » ont saisi ces transformations, ces gestes de croissance et d'épanouissement des plantes. De tels films sont utiles pour nous montrer l'intérêt que peuvent présenter de telles observations. Ils ont cependant un grave inconvénient. Ils sont pris dans le but unique de rendre ce geste plus caractéristique, plus frappant, et pour cela ils en modifient la vitesse et même le rythme. Or, la vitesse et le rythme sont des éléments essentiels de ce geste qui manifeste le déroulement du plan de construction des êtres vivants. Ce plan se développe dans le temps à une vitesse et avec un rythme qui sont propres à chaque espèce. Si dans l'image qu'on en donne on modifie cette vitesse et ce rythme, on altère le caractère du geste. Il en est ainsi dans tous les domaines. Par exemple si on filme une scène de violence (un individu en gifle un autre) et qu'on la tourne « au ralenti », la gifle prendra l'allure d'une caresse sur la joue et la mimique du giflé paraîtra grotesque. La croissance d'une plante tournée « en accéléré » produira des déformations analogues, des sortes de caricatures. Une étude sur la croissance des plantes requiert une étude patiente autrement plus subtile que n'en fournit le cinéma accéléré.

Ces observations sur la croissance des plantes, et notamment sur leur vitesse, sont de celles qui sont familières à tout bon jardinier. Il remarque immédiatement une anomalie dans

le développement de ses sujets. Il l'exprime en déclarant que telle plante est « en retard », ou au contraire qu'elle pousse trop vite, tout en tige et en feuillage, qu'il faudra la « rabattre », si l'opération est possible, pour en obtenir les fleurs ou les fruits qu'on en attend.

Les botanistes au contraire ne s'arrêtent pas à ce genre d'observations. Ils étudient sans doute la structure de la graine, puis celle de la tige et des feuilles ; ils s'arrêtent tout particulièrement à la fleur et au fruit. Mais ils examinent chacun de ces états à part et n'étudient pas le passage de l'un à l'autre ; ils ne voient pas l'intérêt qu'il y a à suivre le mouvement de transformation qui, d'un état de forme, conduit à l'autre. Certes, il serait des plus injuste de critiquer le travail des botanistes. Il est au contraire admirable de précision et de probité. Il a permis d'acquérir des connaissances d'une valeur inestimable sur le règne végétal. Mais leur méthode ne permet pas, et ils le reconnaissent eux-mêmes, d'atteindre ce qui constitue la vie.

On saisit, sur ce point, comment la méthode de la science spirituelle peut compléter celle des botanistes. Au lieu de s'arrêter à l'observation de certains états de forme choisis comme particulièrement caractéristiques : la graine, la fleur, le fruit, la cellule, c'est le mouvement de transformation de la plante entière qui attire l'attention. C'est lui qui renseigne sur le plan de construction du végétal. La vie ne peut jamais s'arrêter ni se fixer. Si les formes s'immobilisent, c'est la mort. Les arrêter, ne serait-ce qu'un moment, c'est les tuer. *L'étude de la vie est nécessairement l'étude d'un mouvement.*

CONCORDANCES ENTRE MANIFESTATIONS DU VIVANT

Beaucoup d'autres observations permettent d'approcher du plan de construction des végétaux. En voici une, par

exemple, qui complète et précise celle que nous venons d'indiquer.

Les feuilles d'une plante ne s'insèrent pas à n'importe quel point de la tige. Lorsque, partant du point d'insertion d'une feuille, on réunit par une ligne ce point à celui où s'insère la feuille immédiatement supérieure, puis la suivante, et ainsi de suite, on s'aperçoit que la ligne ainsi tracée constitue une spirale ou plus exactement une hélice. Nous pouvons observer en second lieu que, suivant chaque espèce, l'hélice ainsi décrite fait une ou plusieurs fois le tour de la tige avant de rencontrer une insertion de feuilles qui se trouve exactement au-dessus de la première. C'est une observation que les botanistes ont aussi faite et qui leur sert parfois comme caractère secondaire pour déterminer les familles de plantes. Elle nous apprend que le plan de construction des végétaux se développe dans l'espace en une hélice plus ou moins compliquée.

Un esprit dépourvu des préjugés du spécialiste rapprochera cette observation d'une autre. Le mouvement apparent des planètes, autrement dit les lignes qu'elles paraissent tracer dans le ciel lorsque nous les observons de la terre, forment une figure assez proche de l'hélice, la lemniscate, ou boucle de lacet. Or, chaque planète, avant de repasser exactement au même point, forme toujours une ou plusieurs boucles, comme l'hélice des points d'insertion de feuilles tourne une ou plusieurs fois autour de la tige.

Une telle observation nous rappelle maintenant une antique tradition, bien antérieure à la botanique moderne, qui classait les plantes d'après les affinités qu'on prétendait relever entre telle ou telle espèce végétale et telle ou telle planète. On distinguait ainsi des plantes saturniennes comme la plupart des conifères, des plantes lunaires comme les diverses espèces de cucurbitacées, des plantes vénusiennes comme le bouleau, etc. Des observations comme celles que nous venons d'indiquer, et d'autres qui les confirment,

montrent que de telles assimilations n'étaient pas entièrement arbitraires, qu'il existe bien un rapport entre le mouvement des astres et la croissance des végétaux. L'un et l'autre obéissant à des lois, non pas identiques sans doute, mais apparentées, et qui se révèlent à l'esprit dès que celui-ci s'affranchit des compartimentages qui découpent la réalité.

UNE VUE DE L'ESPRIT : LE SENSIBLE-SUPRASENSIBLE

Chacun peut pressentir que des recherches sur le phénomène de la vie, conduites par une méthode aussi universelle, sont riches de possibilités. Elles ont permis, dès maintenant, d'obtenir maints résultats pratiques. Mais surtout, elles nous aident à passer des constatations purement sensibles à la perception de réalités suprasensibles. Selon un mot de Goethe, qui a donné la première ébauche de cette méthode, elles constituent des expériences « sensibles-suprasensibles » ; c'est-à-dire où le suprasensible est mêlé au sensible, où on commence à atteindre, au travers des sensations et par leur truchement, des réalités qui échappent, par leur essence même, à nos sens, car l'observation sensible n'est que la moitié de l'expérience. La pensée qui élabore cette observation, qui la traduit sous forme de concepts, qui la rapproche d'autres observations ou l'oppose à elles, qui la soupèse, la fait entrer ou l'écarte d'un groupe d'autres concepts, cette activité de la pensée constitue l'autre partie de l'expérience. On ne saurait donc se contenter d'observer, à moins de se résigner à enregistrer purement et simplement, sans même les classer, une série de faits curieux ou intéressants. *Il faut savoir penser l'observation* ; et c'est encore une chose qu'on doit apprendre.

Pour savoir penser les perceptions suprasensibles, il faut déployer une activité différente de celle qu'on emploie pour penser les faits du monde physique. Non pas, certes, abandonner les qualités acquises par la pensée au contact des réalités sensibles. Il faut conserver soigneusement sa mémoire, son bon sens et son jugement, et même les renforcer. Mais il faut en outre les compléter par une activité différente.

On doit bien remarquer en outre qu'accumuler les observations intéressantes est affaire de spécialistes. Cela peut permettre d'acquérir des connaissances précieuses soit dans le domaine de la science, soit dans celui de la technique, de la pratique. Nous aurons l'occasion plus loin d'en indiquer quelques-uns. Mais tous ceux qui veulent aborder le développement spirituel doivent acquérir l'activité intérieure nécessaire pour penser correctement les faits par lesquels se manifeste la vie. C'est là une nécessité qui paraît souvent rebutante, parfois pénible, presque humiliante. Par suite d'une tendance spontanée de la nature humaine, caractérisée dans une maxime célèbre, « on se plaint volontiers de sa mémoire, jamais de son jugement ». Il semble désagréable d'admettre qu'on ne sache pas penser et qu'il faille l'apprendre. En face des réalités suprasensibles, on en reconnaît pourtant bientôt la nécessité.

Pour y parvenir, Rudolf Steiner nous a donné des exemples d'exercices à pratiquer.

Que l'on pose devant soi une petite graine de plante. Il s'agit, en face de cet objet minime, de faire naître intensément en soi les pensées qui s'y rapportent, et par ces pensées d'éveiller certains sentiments. Tout d'abord, rendez-vous compte très clairement de ce que vos yeux perçoivent en réalité. Faites-vous une bonne description de la forme, de la couleur et de tous les autres caractères de la graine. Puis réfléchissez à ceci : si l'on mettait cette graine en terre, il en naîtrait une plante très complexe. Représentez-vous bien cette plante. Évoquez-la en imagination. Et dites-vous alors : ce que j'évoque actuellement en imagination, les forces de la

terre et de la lumière vont en réalité le faire surgir un jour du sein de cette graine. Si j'avais devant moi une imitation artificielle de la graine, la reproduisant à s'y méprendre au point que mes yeux ne pourraient la distinguer de la vraie, il n'existerait en fait aucune force dans la terre ni dans la lumière pour en faire jaillir une plante. Que l'on réalise très clairement cette pensée, qu'on la vive en soi, et l'on va être capable de concevoir ce qui suit en y joignant le *sentiment approprié*. On va se dire : dans cette graine repose déjà, bien que d'une manière cachée, toute la plante *en puissance*, tout l'organisme qui en sortira plus tard. Cette force ne réside pas dans la graine imitée. Cependant, *à mes yeux*, toutes deux sont identiques. Dans la graine réelle existe donc quelque chose d'*invisible* qui ne se trouve pas dans l'objet fabriqué. C'est sur cet invisible qu'il faut diriger maintenant pensées et sentiments.

Représentez-vous bien ceci : c'est cet invisible qui, plus tard, se transformera en la plante visible que je pourrai contempler dans sa forme et dans sa couleur. Et attachez-vous à cette pensée : *l'invisible deviendra visible*. Si je n'étais pas capable de penser, ce qui ne sera visible que plus tard ne pourrait pas dès maintenant se faire connaître à moi.

Il faut bien préciser un point : ce que l'on pense doit être intensément *ressenti*. Dans le *calme*, sans se laisser distraire par aucune pensée, on *vit* en soi ce qui vient d'être décrit ; et on se donne tout le temps nécessaire pour y rattacher les pensées et le sentiment, afin qu'il creusent dans l'âme une empreinte profonde. Si l'on réussit comme il convient, on parviendra après un certain temps, peut-être seulement après des essais très nombreux, à prendre conscience d'une force. Et cette force ouvrira une nouvelle vision des choses (1).

Les forces invisibles qui dorment dans la graine et qui édifieront l'organisme de la plante aussitôt qu'elles rencontreront les circonstances favorables, ont été dénommées par Rudolf Steiner : forces vitales ou forces formatrices ; ou plus communément : *forces éthériques* (2). Quant au plan de construction d'après lequel ces forces travaillent à édifier l'orga-

(1) Rudolf STEINER : *Comment acquérir des connaissances sur les mondes supérieurs ou l'Initiation*, chap. « Contrôle des pensées et du sentiment ». — Editions du Centre Triades, Paris 1976.

(2) Pour éviter toute confusion, précisons qu'il n'y a aucun rapport entre ces forces éthériques et l'éther des physiciens.

nisme de telle plante particulière, on l'appelle « corps éthérique » de cette plante. Tout être vivant, plante, animal ou homme possède un corps éthérique ; ses fonctions vitales ou végétales sont assurées par des forces éthériques.

PERCEVOIR ET PENSER L'ÉTHÉRIQUE

Pour parvenir à la connaissance de ce corps et de ces forces, nous venons de voir qu'on peut suivre le chemin suivant :

D'une part *observer* le mouvement de croissance et décroissance des êtres vivants. Il y a lieu de s'attacher plus particulièrement aux plantes, parce que les forces éthériques s'y expriment à l'état pur. Chez les animaux et chez l'homme, d'autres éléments viennent s'y mêler qui compliquent l'observation. Nous aurons l'occasion de le voir plus loin.

Mais, en même temps, il est nécessaire d'apprendre à *penser* ces forces éthériques, et pour cela de pratiquer des exercices de méditation comme celui que nous indique Rudolf Steiner. Ces exercices ont pour effet de développer d'abord une habitude ou une forme de pensée que Rudolf Steiner désigne sous le nom de pensée vivante, puis de créer des organes de perception, un nouveau pouvoir de vision qui peut permettre de percevoir directement les forces éthériques. La voie indiquée comporte donc trois étapes : l'observation, le développement de la pensée, la création d'organes de perception. L'observation et le développement de la pensée doivent être, nous l'avons vu, conduits simultanément. De ce double travail peuvent naître les organes de perception. Le développement de la pensée est donc le point central, le nœud même de ce travail spirituel ; il y a lieu de s'y arrêter tout particulièrement.

La méditation sur la graine proposée par Rudolf Steiner est très simple. Elle peut même paraître trop simple à certains

esprits. On n'y trouve pas de révélations frappantes ou extraordinaires, ni de pensées mystérieuses et qui semblent d'une profondeur insondable. Cette suite de réflexions aurait pu même venir à l'esprit de beaucoup de personnes en regardant une graine. Comment donc ces notions pourraient-elles avoir un tel effet qu'elles soient capables de forger un mode nouveau de pensée et même de créer des organes de perception suprasensible ?

Il faut bien voir que dans une méditation de ce genre, ce qui importe, ce n'est pas son contenu intellectuel, ce qu'on chercherait par exemple dans un livre d'enseignement, mais l'exercice lui-même, le développement de l'activité pensante. Et l'exercice doit être maintes et maintes fois recommencé.

Quand on reçoit un enseignement et qu'il a été bien compris, tant que nous en conservons le souvenir exact, il est inutile d'y revenir. Lorsque nous avons saisi comment se démontre un théorème de géométrie, que nous pouvons reproduire le raisonnement qui le fonde, il serait absurde de le reprendre sans cesse. Lorsqu'un exercice a été bien exécuté, on ne le recommence pas. Si on a trouvé la solution d'un problème d'algèbre, on ne le refait pas cinquante fois.

Il n'en est pas de même de la méditation sur la graine ; elle a un tout autre but, elle ne tend pas à nous faire acquérir un savoir intellectuel ou à exercer notre logique. Il s'agit d'*habituer notre pensée à suivre le cheminement des forces qui s'expriment dans le monde sensible par la vie, d'accorder notre pensée à ces forces.*

Pour bien comprendre l'effort nécessaire, voyons en détail plusieurs des points essentiels de la méditation. Souvenons-nous d'abord qu'il faut se représenter le développement de la plante qui sortira de la graine. C'est donc un mouvement qu'il faut d'abord se représenter. Or, il est extrêmement difficile de se représenter un mouvement, plus encore de le penser, donc, d'établir ses rapports avec d'autres mouvements, puisque penser consiste à établir des rapports entre des concepts.

Pour voir la difficulté, il suffit d'essayer de se représenter plusieurs mobiles en action simultanée, même animés d'un mouvement mécanique, donc constant ; par exemple plusieurs automobiles parties de points différents, ayant chacune sa vitesse propre et se dirigeant par plusieurs itinéraires vers un même lieu. Se rencontreront-elles, quand et où ? Oh ! cela se calcule facilement. Mais comment ? En établissant les points où elles seront au bout d'une heure, puis de deux, puis de trois. Donc en arrêtant dans la pensée le mouvement à des fractions de temps régulières. Autrement dit en procédant comme les botanistes qui étudient successivement la graine, puis la fleur, puis le fruit. Mais nous avons vu que ce n'est pas la méthode possible pour atteindre la vie, qu'il faut penser le mouvement parce que toute vie est mouvement.

La difficulté est d'autant plus grande que le mouvement de la vie n'est pas un mouvement constant. Il se développe par rythmes comprenant une accélération, un ralentissement, un temps d'arrêt, puis de nouveau accélération, etc. C'est le rythme de la circulation du sang, aussi bien que celui de la montée de la sève dans une tige ou de la croissance d'une plante. Il n'y a de mouvements constants, uniformément accélérés ou uniformément ralentis, qu'en mécanique et dans le monde physique. La vie par contre se développe toujours selon un rythme qui comprend un temps d'arrêt, une accélération et un ralentissement. Chaque fois qu'on rencontre ce rythme, on se trouve en présence d'un phénomène de vie, car la vie seule est capable, après un arrêt, de reprendre le mouvement et de l'accélérer, puis de l'arrêter de nouveau. Ce n'est d'ailleurs pas seulement dans le domaine des forces éthériques qu'on le rencontre. On peut dire, en règle générale, que toute expression des mondes suprasensibles dans le monde physique se manifeste par ce rythme. Ceci aide à comprendre des formules célèbres ; par exemple, que tout ce qui existe est vie en Dieu, ou selon la formule du prophète Elie, que « l'Eternel ton Dieu est vivant ». Ou encore que

l'univers est constitué par l'aspir et le respir de Brahman. Ce rythme a été considéré comme divin parce que l'Esprit se manifeste dans la matière par cette pulsation, cet aspir et ce respir qu'on rencontre dans toute fonction vitale.

Il est donc d'une importance capitale d'acquérir l'entraînement nécessaire pour se représenter puis penser ce rythme de la vie. Notre esprit a besoin pour cela d'exercices réguliers. Il faut que le cheminement de notre pensée s'accorde au mouvement et à cette qualité de mouvement. En opposition au monde éthérique, sans cesse en mouvement, et en mouvement rythmique, le monde physique se caractérise par l'inertie. En présence d'un corps physique, notre pensée peut cheminer tout à son aise : il est là et ne change pas. Pour étudier le granit, il n'est pas nécessaire de chercher comment il s'est constitué, de suivre par la pensée son mode de formation. Nous pouvons l'examiner au microscope, en faire l'analyse chimique, rechercher comment il réagit à la chaleur, établir sa résistance à l'écrasement, etc. Essayez donc d'agir de même avec la vie ! Elle vous glisse entre les doigts. Vous croyez la saisir, elle n'est plus là. L'arrêter, c'est faire mourir l'être vivant. Il faut une plus grande activité de l'esprit pour atteindre la vie que pour atteindre la matière inerte. Cette activité nécessaire ne peut s'acquérir que par l'exercice.

LE SENTIMENT ESTHÉTIQUE DANS L'OBSERVATION DU VIVANT

Il y a dans les indications de Rudolf Steiner un second point important à relever. « La pensée doit être accompagnée du 'sentiment approprié' », nous dit-il. Qu'est-ce que ce sentiment ? Le terme de sentiment a pris plusieurs sens souvent imprécis. Il désigne tout d'abord un état d'affectivité lorsqu'on veut exprimer les sentiments qu'on a pour telle personne. Il indique également un état d'émotivité ; l'enthousiasme, la tristesse sont des sentiments. Il ne s'agit évidemment pas dans l'exercice proposé de se battre les flancs à chaque pensée pour s'écrier : « Dieu que la nature est belle ! », ou : « Qu'il est merveilleux de songer que d'une si petite graine puisse sortir une si grande plante ! » On approchera du « sentiment approprié » en pensant à certaines expressions comme : « avoir le sentiment des proportions... le sentiment du vrai... le sentiment moral ». Dans tous les cas il s'agit d'une sorte de perception, beaucoup plus que d'un état d'émotivité. Dans toutes les expressions citées on peut, sans en modifier la signification, remplacer le mot « sentiment » par le mot « sens » et dire : « le sens des proportions, le sens du vrai, le sens moral ». Dans tous ces cas l'activité ainsi désignée s'apparente à la perception, au jugement et surtout à ce qu'on appelle intuition au sens ordinaire et commun du mot.

On retrouve cette même activité intérieure dans le « sentiment » ou le « sens » de l'harmonie, des rapports de couleurs, de formes ou de sons. Un grand artiste, un littérateur a ce sentiment, ce sens de l'unité de la composition de son œuvre. Il perçoit que tel détail, intéressant ou pittoresque en soi, détruirait l'équilibre de l'œuvre entière, en briserait l'unité, que tel élément est au contraire indispensable à son balancement. Il dira : « ceci est impossible » ou « cela est nécessaire ». Pourquoi impossible ? Et pourquoi nécessaire, puisque l'artiste est pourtant libre ? Quelle est la logique qui s'impose à lui ?

Une loi interne ; une loi organique propre à l'œuvre elle-même, telle qu'elle est conçue. L'artiste était libre au moment où il commençait à concevoir son œuvre. Mais dès qu'il en a tracé certaines lignes essentielles, il est déterminé par ce germe qui lui interdit certains développements et lui en impose d'autres.

Dans les êtres vivants comme dans les œuvres d'art, il y a des lois cachées qui en protègent « l'unité organique »,

imposent des nécessités, créent des impossibilités. Elles sont fort proches les unes des autres, les lois qui président à l'élaboration des œuvres d'art et celles qui construisent les organismes vivants. La beauté des formes d'un animal ou d'une plante tient essentiellement à ce qu'elles expriment ces lois cachées de la nature. La découverte de certains rapports, de certaines harmonies, peut créer de la joie, de l'enthousiasme, un respect quasi religieux. Nous retrouvons maintenant l'état d'émotivité, le sentiment, au sens le plus courant du mot. Mais ce n'est plus la vague sentimentalité à laquelle on s'efforcerait artificiellement, en essayant de « mettre du sentiment » dans la suite de pensées qui sert de charpente à la méditation. Tel est bien, sous ses différents aspects, le « sentiment approprié » que réclame Rudolf Steiner.

L'activité intérieure qui pressent ou perçoit les lois régissant la vie dans la nature, lois surnaturelles, quasi divines, doit être stimulée, exercée, développée. Elle constitue une sorte de sens caché nettement apparenté au sens ou au sentiment esthétique. Il en est bien ainsi puisque les lois d'harmonie et de composition qui régissent le plan de construction des êtres vivants, leur corps éthérique, s'épanouissent, dans le monde physique, en formes que notre sens caché reconnaît comme belles. La beauté des choses est un reflet de la splendeur divine. Le sens de l'harmonie et de l'unité organique est donc en rapport étroit, d'une part avec le sens esthétique, d'autre part avec ces organes de perception des réalités suprasensibles dont le développement est le but suprême indiqué par Rudolf Steiner. Ces différents sens ou sentiments ne se confondent pas, mais ils s'accordent. Stimuler l'un d'eux, c'est faire vibrer les autres, comme le son d'une note fait vibrer ses harmoniques.

LES ORGANES DE LA PERCEPTION ÉTHÉRIQUE

Le développement d'organes de perception des réalités suprasensibles fait l'objet essentiel de l'ouvrage de Rudolf Steiner intitulé *L'Initiation* (3). Il n'y a pas lieu d'y revenir ici. On s'efforcera seulement de répondre à une objection possible. Comment des exercices de pensée, même réchauffés du « sentiment approprié », pourraient-ils créer des organes de perception ?

Il faut remarquer tout d'abord qu'il s'agit d'organes éthériques et non d'organes physiques. Or, le corps éthérique est infiniment plus plastique que le corps physique. Il serait sans doute impossible de créer par ces moyens un organe nouveau dans le corps physique. Il n'en est pas de même du corps éthérique.

En second lieu, il ne s'agit pas d'une création absolue *ex nihilo*, ce qui toucherait au miracle. Ces organes de perception existent chez chacun à l'état de germe. Il ne s'agit donc que de les développer. L'organe de perception du plan de construction des êtres vivants, du corps éthérique, est même spontanément actif chez quelques personnes. Il y a maint village où quelque fille de ferme sait distinguer les œufs fécondés, qu'il faut mettre sous la poule qui couve, de ceux qui ne le sont pas. Elle sait aussi trier les graines qui germeront de celles qui sont mortes ou ne donneront que des plants chétifs. Ce sont des facultés dont on ne parle guère, car celui qui en bénéficie préfère en garder les profits pour lui, et celle qui les possède craint de passer pour sorcière. Beaucoup d'espèces d'oiseaux possèdent ce même don, car fréquemment la mère qui couve jette hors du nid, longtemps avant l'éclosion, les œufs non fécondés. Ce don est l'indice que,

(3) *Comment acquérir des connaissances sur les mondes supérieurs, ou l'Initiation.* — Editions du Centre Triades, Paris 1976.

chez ceux qui le possèdent, l'organe de perception du corps éthérique est devenu spontanément actif. Chez les êtres humains, et à notre époque, des troubles physiologiques sont souvent la rançon de ce développement anormal. Un entraînement méthodique peut produire ce même développement, mais, si la méthode a été judicieusement choisie, il ne produira pas de troubles.

DE L'OBSERVATION NAÎT LA VISION

Rudolf Steiner a insisté à plusieurs reprises sur un point qui peut paraître à première vue insignifiant. Il faut placer devant soi une graine et non pas imaginer une graine. Pourquoi ? Il y a sans doute plusieurs raisons, mais la principale tient à la nécessité de se représenter exactement le développement de la plante qui doit sortir de la graine qu'on a devant soi, et non pas d'une plante quelconque. D'une graine imaginée on peut faire sortir une plante imaginaire par un développement de pure fantaisie. Or, c'est une plante réelle, et c'est sa croissance, telle qu'elle se développe dans la nature, qu'il faut savoir suivre et se représenter, et non pas une fantasmagorie. Le plan de construction, le corps éthérique de chaque espèce de plante possède des particularités ou des qualités qui lui sont propres. Il faut s'habituer peu à peu à les percevoir. Ces qualités ou particularités sont en rapport avec certaines forces éthériques auxquelles chaque espèce est plus particulièrement sensible.

Prenons un exemple. Il n'est pas indifférent de suivre ou d'imaginer le développement d'un grain de blé ou celui d'un haricot. Le haricot est une plante dicotylédone. Les deux cotylédons de la graine, aussitôt après la germination, vont être entraînés hors du sol par la tige. Ils s'écartent et subissent une métamorphose. Ils verdissent en effet, ce qui montre que la fonction chlorophyllienne s'y exerce. De graine ils se sont transformés en feuilles.

Au contraire, le grain de blé qui est monocotylédone reste en terre, vidé de sa substance par la germination. La tige se dresse rigide, d'un seul élan, en un long tube perpendiculaire au sol. Les feuilles, comme emportées par cet élan, épousent étroitement la tige, elles l'enserrent, formant d'abord un tube elles-mêmes. Elles ne la quittent une à une qu'à regret pour faire flotter au vent leur longue lanière molle.

Tout autre est la tige du haricot. Elle forme des nœuds et de chacun d'eux partent dans trois directions différentes trois éléments : une paire de longs pétioles au bout desquels s'épanouissent les trois lobes de la feuille, et la tige qui continue son développement. Entre chaque nœud la tige est droite ; mais à chacun d'eux elle change légèrement de direction. Chaque élément de la tige, entre deux nœuds, n'est jamais dans le prolongement exact du précédent. Elle pousse en zigzags plus ou moins accentués. Elle traînerait à terre si elle ne rencontrait quelque point d'appui qu'elle ne serre jamais de près, mais contourne à distance en développant l'hélice de son serpent zigzagant. Aux feuilles il faut toute la force du jour pour qu'elles parviennent à s'étaler jusqu'à l'horizontale. Dès que le soleil décline, elles se laissent retomber, détendues, flasques. Si les fleurs se tendent vers le jour, les gousses en croissants allongés pendent vers la terre. S'élever paraît être pour toute la plante un effort si grand qu'elle n'aspire qu'à se laisser retomber au sol.

Dans le blé, par contre, tout, jusqu'à l'épi, s'élance d'un seul jet vers le soleil.

Les forces de construction qui édifient ces deux plantes sont de toute évidence différentes de nature et opposées en direction.

Des constatations de cet ordre peuvent mener tous ceux qui les font jusqu'au seuil du monde suprasensible que la science spirituelle désigne sous le nom de « monde éthéri-

que ». En effet, constater ces différences, ressentir ces oppositions, c'est déjà percevoir, au travers de l'apparence sensible, la complexité de ce monde éthérique et certaines lois qui le régissent.

Parmi tous les savants qui à l'époque contemporaine se penchent sur le problème de la vie, le scrutent avec une admirable conscience, il en est beaucoup qui ont été ainsi amenés par leurs observations jusqu'à ce seuil du monde éthérique. Ils n'ont pas pu ou pas su le franchir. Il leur manquait une hypothèse de travail et une méthode. La science spirituelle nous offre l'une et l'autre.

THÉORIE DES FORCES ÉTHÉRIQUES

L'enseignement de la science spirituelle distingue quatre sortes de forces éthériques : les éthers de chaleur, de lumière, l'éther chimique et l'éther de vie. Les deux premiers, les éthers de chaleur et de lumière, sont des *forces rayonnantes* comme le sont chaleur et lumière physiques. Comme les gaz, ils cherchent à se détendre dans toutes les directions. Par rapport à la terre ils sont centrifuges.

Tout à l'opposé l'éther de vie est une *force de cohésion* à tendance centripète. L'éther chimique intermédiaire entre les éthers de chaleur et de lumière d'une part, et l'éther de vie d'autre part, est une force fluctuante qui, dans la nature, s'élève avec le jour, rentre dans le sol avec la nuit, mais dont la tendance générale est nettement centripète.

Il est dès lors facile de voir que, dans les lignes fusantes du blé, se manifestent les forces centrifuges et rayonnantes de l'éther de lumière ; dans les lignes brisées et retombantes du haricot, dans ses élans suivis d'hésitations, ses repentirs et sa lassitude, s'exprime la nature fluctuante et centripète de l'éther chimique.

Il faudrait évidemment être doué d'un génie d'invention exceptionnel pour être capable de découvrir, en partant d'observations de ce genre, la théorie des forces éthériques, les caractéristiques de chacune d'elles, les lois auxquelles elles obéissent. On ne saurait objecter que les observations décrites sont si banales que si on pouvait réellement en tirer tant de choses, il y a longtemps que ce serait fait. Newton a découvert la gravitation universelle en regardant tomber une pomme. On avait vu tomber bien des pommes depuis que l'humanité existe ; il a fallu attendre le génie de Newton pour qu'on en puisse tirer la loi universelle qui régit les corps célestes. Un autre Newton aurait pu, uniquement par génie humain et sans clairvoyance, découvrir l'éthérique en observant la croissance des plantes. Il lui aurait fallu seulement posséder ou acquérir l'activité de pensée suffisante. C'est cette même activité que nous devons chercher à développer aujourd'hui pour parvenir à la connaissance des forces éthériques. Mais notre tâche est bien facilitée et nous n'avons plus besoin de génie — seulement d'exercices appropriés. Pourquoi cela ? Ces forces ont été perçues par Rudolf Steiner. Mais ce n'est pas tout, car d'autres clairvoyants les avaient entrevues avant lui. Il a été capable de les penser et d'exprimer sa pensée sous une forme accessible à des intelligences modernes.

Or, lorsqu'une notion a été pensée et exprimée, l'activité nécessaire pour retrouver cette pensée au travers de l'expression qui en a été donnée est bien moindre que pour arriver à penser un fait observé. Il ne faut plus, pour comprendre la gravitation universelle, déployer le génie qu'il a fallu pour la découvrir.

En ce qui concerne les forces éthériques, il faut employer une plus grande activité que pour assimiler une notion comme la gravitation universelle. On est quitte envers cette dernière lorsqu'on en a compris le résultat exprimé en une formule célèbre. Il est inutile de repartir de l'observation d'une pomme qui tombe et de refaire tous les calculs qui ont permis

à Newton d'établir sa formule. Il n'en est pas de même des forces éthériques et, en général, de tout l'enseignement de la science spirituelle. L'important ici, ce n'est pas d'assimiler les résultats obtenus et de les résumer, de les condenser en formules plus ou moins heureuses ou précises. L'essentiel est de développer en soi l'*activité intérieure* nécessaire pour créer d'abord des façons de penser nouvelles, puis, si possible, des organes de perception. Il est donc utile de refaire les observations sur lesquelles peut se fonder la connaissance de l'éthérique et de s'efforcer de les penser méthodiquement. De telles observations ont donc une grande importance pour tous ceux qui suivent le chemin qu'indique la science spirituelle.

Elles permettent tout d'abord de comprendre pourquoi Rudolf Steiner demande qu'on prenne pour point de départ de la méditation une graine réelle et non pas une graine imaginaire. L'esprit doit apprendre, par l'exercice, à suivre dans le visible l'action de forces suprasensibles de natures diverses. Il ne faut pas imaginer une graine ou une plante abstraite, mais se rendre apte à saisir la *nécessité*, la loi du développement de chaque espèce de plante. C'est là, dans cette nécessité, qui impose à chaque espèce de plante son geste de croissance propre, que s'inscrit dans le monde physique la réalité suprasensible. C'est cette réalité qu'il faut saisir derrière tous les détails complexes des manifestations visibles. C'est en serrant au plus près ces manifestations qu'on peut l'entrevoir et découvrir la signature de l'esprit.

Pour être fructueuses, ces observations supposent presque toujours, et sauf le cas du génie, la connaissance préalable de l'enseignement de la science spirituelle. Mais elles peuvent conduire à en vérifier le bien fondé. Pour avoir plus de poids, cette vérification pourra être complétée par d'autres observations. Elles pourront être de deux ordres.

Tout d'abord elles permettent de mieux comprendre par exemple les différences entre la culture du blé et du haricot. Ces différences ont été établies par pur empirisme. La théorie

des forces éthériques permettra de les comprendre, et au besoin d'y apporter certaines modifications.

En second lieu, la vérification pourra se faire par rapprochement avec d'autres faits.

LES FORCES ÉTHÉRIQUES DANS L'ANTIQUITÉ

Les Anciens avaient déjà senti les oppositions qui s'inscrivent dans les lignes de croissance de ces végétaux. Dans toutes les religions antiques le blé a été représenté comme l'image même des forces solaires, qui agissent dans la nature par l'éther de lumière, tandis que les légumineuses étaient considérées comme un des types les plus caractéristiques des forces lunaires que l'éther chimique fait pénétrer dans le monde sensible.

La connaissance des forces éthériques était beaucoup plus répandue dans l'Antiquité qu'on ne le croit. Chez les Grecs elle s'est exprimée dans la théorie des quatre éléments. Ces éléments des Anciens n'avaient aucun rapport avec ce que nous entendons en chimie par éléments ou corps simples. Les physiciens grecs disent, par exemple, que les quatre éléments sont partout intimement mélangés ; que la résistance opposée par l'eau, et qui permet d'y nager ou aux navires de flotter à sa surface, est due à ce que l'élément « terre » est mélangé à l'eau ; que c'est également à la présence de cet élément qu'est due la résistance de l'air que nous sentons en opérant un mouvement rapide. Les éléments étaient donc pour les Grecs une qualité de la matière et non la substance elle-même. Ces éléments correspondent dans certains de leurs aspects aux quatre éthers de la science spirituelle : le *feu* à l'éther de chaleur, l'*air* à l'éther de lumière, l'*eau* à l'éther chimique, la *terre* à l'éther de vie.

Les Chinois n'ont retenu que l'opposition entre les éthers de chaleur et lumière d'une part, les éthers chimique et de vie d'autre part, qu'ils considèrent comme éléments mâle et femelle et qu'ils dénomment Yin et Yang. Ils enseignent que l'union du Yin et du Yang a donné naissance aux dix mille créatures, donc à tout ce qui vit.

L'occultisme médiéval avait conservé la notion des forces éthériques. Il caractérisait volontiers chacune d'elles par une saveur. Jacob Bœhme, qui employait les termes de l'alchimie, distingue encore le *doux* ou le sucré correspondant à l'éther de chaleur, l'*acide* correspondant à l'éther de lumière, l'*amer* à l'éther chimique et l'*astringent* à l'éther de vie. La saveur constituait pour lui un des éléments permettant de reconnaître « la signature des choses », autrement dit l'empreinte dans le monde sensible des forces suprasensibles de construction.

LA QUALITÉ, EXPRESSION DES FORCES ÉTHÉRIQUES

La saveur est une caractéristique permettant de déceler la prépondérance d'une des forces éthériques. Il est bien évident qu'un fruit, à mesure qu'il mûrit, passe successivement de l'amer ou de l'astringent à l'acide et enfin, lorsque la chaleur l'a suffisamment pénétré, au sucré. Les quatre forces éthériques agissent successivement au cours de la formation du fruit.

Mais dans ce cas, elles agissent par le « médium » des forces physiques de la lumière et de la chaleur. Si l'été n'est pas chaud, les fruits ne sont pas sucrés. Tout autre est le cas lorsque nous remarquons que la culture a, en général, pour résultat de rendre les fruits plus charnus et plus sucrés. Ces qualités acquises par la culture, maintenues et renforcées par la sélection, nous montrent que le travail humain a été capable de modifier le plan de construction, le corps éthérique de la

plante. Si la culture rend un fruit plus sucré, c'est donc qu'elle permet à la plante de mieux capter les forces de l'éther de chaleur, de les lier plus étroitement à son activité fructifiante.

La culture ne modifie pas le climat ; elle agit seulement sur le sol. Comment en travaillant le sol peut-on rendre le fruit capable de mieux saisir l'éther de chaleur ? Ces réflexions nous permettent d'induire que les éthers rayonnants, s'ils agissent dans une certaine mesure directement sur le fruit au travers des forces physiques de lumière et de chaleur, ont une action beaucoup plus profonde sur la plante lorsqu'ils lui sont transmis par le détour du sol où ils sont captés par les racines.

Ce qui est dit ici des fruits est valable également pour toutes les modifications acquises par la culture. Les améliorations de plantes annuelles se transmettent généralement par la graine. Mais elles disparaissent rapidement et la plante dégénère si elle cesse d'être cultivée ; la plante retourne à l'état sauvage ; souvent elle devient de plus en plus chétive, puis disparaît au bout de quelques années. Les modifications du corps éthérique de la plante sont donc bien fonction de la culture.

Il est intéressant de remarquer en outre que les améliorations obtenues dans la partie comestible ou ornementale de la plante cultivée ont généralement pour contrepartie la disparition d'autres caractères de la plante sauvage. Ainsi lorsqu'une espèce de chardon a été transformée en artichaut, il a perdu en grande partie le caractère épineux de la plante sauvage. De même les rejets de citronnier portent de longues épines, ce qui laisse supposer qu'à l'origine le citronnier était un arbrisseau épineux. Les forces qui faisaient pousser les épines paraissent avoir été métamorphosées en une activité accrue de floraison et de fructification. La culture, conduite de façon judicieuse, a donc pour conséquence de produire des mutations dans l'activité éthé-

rique de la plante. Ces mutations sont le résultat d'un certain état du sol permettant aux forces éthériques libres, agissant dans la nature, d'être captées par les racines, assimilées par la plante et dirigées vers certaines parties de l'organisme végétal.

Ces dernières observations nous permettent d'entrevoir que l'étude des forces éthériques peut conduire à une conception tout à fait nouvelle de la physiologie végétale. Elle a également des applications importantes dans la méthode bio-dynamique en agriculture.

Nous n'avons pu donner, bien entendu, que quelques exemples très simples des observations qu'on peut faire en ce domaine. Elles ne sauraient servir à elles seules à justifier entièrement une conception aussi vaste et complexe que la théorie des forces éthériques. Mais elles peuvent, et c'est le but que nous poursuivons, permettre de bien caractériser la voie de connaissance que nous cherchons à suivre.

LA THÉORIE DES FORCES ÉTHÉRIQUES APPLIQUÉE EN PRATIQUE

Nous ne pouvons évidemment qu'indiquer rapidement, énumérer plutôt, les applications pratiques tirées de l'enseignement relatif aux forces éthériques. Ce serait sortir du plan de ce livre que de les exposer plus longuement. Elles le mériteraient sans doute. Mais, pour le dessein que nous poursuivons, ces applications ne nous intéressent qu'à un seul point de vue : elles confirment l'exactitude de l'enseignement donné. En effet, lorsqu'une notion, quelle qu'elle soit, peut être l'objet d'applications pratiques, et que les faits ainsi provoqués sont conformes à la théorie proposée, on admet qu'il y a preuve acquise en faveur de cette théorie. Il en est ainsi en ce qui concerne les forces éthériques.

Au cours de notre exposé, nous avons plusieurs fois fait allusion à l'intérêt que peut présenter la connaissance des

forces vitales pour l'agriculture. C'est toute une méthode agricole que Rudolf Steiner a pu créer. Elle est connue sous le nom de « méthode bio-dynamique » (4). Dès 1939, soixante-dix mille hectares environ étaient cultivés d'après cette méthode en Suisse, en Hollande, en Allemagne, en Pologne, en Angleterre, aux Etats-Unis...

Connaître les forces éthériques ou forces vitales est aussi d'une importance capitale pour les médecins. Rudolf Steiner a donné des indications importantes en médecine. De nombreux travaux ont été repris d'après ces directives, notamment pour la détection du cancer à ses débuts et pour sa thérapeutique.

Des expériences de laboratoire ont pu être faites également pour étudier certains effets des forces éthériques. Parmi les plus importantes, il y a lieu de citer celles ayant pour but de rendre visible le pouvoir qu'ont les sons de créer des formes. On retrouve, en effet, dans presque tous les pays, des légendes qui illustrent le pouvoir magique de la musique ou de la parole. En jouant d'un instrument, par incantation, ou en prononçant certains mots, des magiciens ou des dieux peuvent créer ou détruire. D'après les traditions sacrées de l'Inde ou de l'Egypte, les dieux primordiaux créent l'univers par la parole, par le verbe. L'Evangile selon saint Jean nous le confirme. Cette tradition est trop universelle pour ne pas reposer sur un fait réel.

Rudolf Steiner avait indiqué que l'éther chimique, au sein duquel se produisent tous les phénomènes sonores, est l'agent le plus actif d'édification des formes. L'expérimentation a montré que les vibrations acoustiques créent des formes dans les flammes. Ces formes se modifient beaucoup trop vite pour être perçues directement par l'œil. Mais, par un dispositif optique qui a été inventé à cet effet, on peut les observer. On

(4) Cf. E. PFEIFFER : *La fécondité de la terre et Visage de la terre*, ainsi que H. KABISCH : *Guide pratique de la méthode bio-dynamique en agriculture*. Editions du Centre Triades, Paris.

s'aperçoit alors que chaque note de la gamme, chaque voyelle ou chaque consonne, produit au sein d'une flamme une forme qui lui est propre. Ces formes ont une structure plus ou moins riche, des contours plus ou moins précis ou arrêtés suivant la qualité du timbre, ou la musicalité du son émis. On peut donc apprécier, grâce à ce dispositif, la qualité d'un instrument, d'une voix ou d'un exécutant. Tout ceci est certes fort loin des miracles légendaires, mais prouve néanmoins que les forces éthériques du son peuvent être créatrices de formes, ainsi que l'avait déclaré Rudolf Steiner.

Des expériences également fort importantes ont pu être faites en utilisant le phénomène de la cristallisation. La construction régulière, géométrique, des cristaux est édifiée par les forces éthériques. Un cristal n'est cependant pas un être vivant. Il n'a pas de corps vital. Aussi les forces éthériques agissent-elles selon des modes fort différents selon qu'elles édifient un cristal ou qu'elles assurent le développement d'un être vivant. Lorsqu'on observe au microscope comment se construit un cristal, on voit se former deçà delà dans l'eau-mère des particules cristallines qui tout à coup se déplacent et viennent s'agréger les unes aux autres. Elles s'accrochent selon les lignes géométriques qui forment le plan du cristal. Tout se passe comme si un être invisible se livrait à un jeu de construction, saisissant chaque particule pour la placer à un point exactement déterminé. Les forces d'édification, qui sont des forces éthériques, agissent donc de l'extérieur vers l'intérieur du cristal. Elles ne sont pas dans le cristal, mais autour de lui.

Dans les êtres vivants, c'est l'inverse qui se produit. Tous les animaux et l'homme même se développent à partir d'une seule, d'une unique cellule, un ovule fécondé. Cette cellule grossit, et, sitôt qu'elle a atteint une certaine taille, se divise en deux. Ces deux cellules grossissent et se subdivisent à leur tour ; puis de quatre elles deviennent huit et ainsi de suite. L'animal se développe de l'intérieur vers l'extérieur. Les

forces de construction sont, en effet, incarnées dans l'animal, constituées et individualisées en corps éthérique. Elles agissent donc bien de l'intérieur de l'organisme.

On ne saurait modifier les forces éthériques incarnées dans l'animal ; on détruirait l'organisme qu'elles édifient. On peut atteindre plus facilement celles qui flottent autour du cristal en formation. Or, elles passent par un moment critique, un instant de demi-liberté ; c'est le moment où une substance dissoute dans l'eau-mère, donc sans forme, va tout à coup commencer à prendre forme. Quelque chose d'invisible va apparaître : le plan de construction du cristal, qui n'était qu'en puissance tant que la substance était dissoute, devient manifesté. C'est à ce passage de l'état sans forme à l'état de forme, qu'on peut essayer de saisir les forces éthériques. Il serait sans doute difficile de modifier le plan de construction des cristaux ; chaque substance cristallise, en effet, d'après un système de lignes rigoureusement fixé. Mais il se produit quelque chose d'autre pendant ce moment critique : il est rare qu'un seul cristal apparaisse dans l'eau-mère ; il y en a presque toujours plusieurs, souvent de nombreux. Ils paraissent groupés un peu au hasard, sans plan défini. Ainsi, lorsqu'on fait cristalliser un peu de sulfate de cuivre, le fond du cristalliseur se tapisse de très petits cristaux allongés, en aiguille, disséminés en désordre. C'est sur cet agencement de cristaux qu'on s'est efforcé d'agir en obligeant les forces éthériques à les répartir d'après un plan. On y parvient en mélangeant à la solution de sulfate de cuivre quelques gouttes d'une autre substance chargée elle aussi de forces éthériques. Les cristaux vont alors se grouper et dessiner des formes qui diffèrent selon la substance introduite dans la solution.

Mélange-t-on ainsi au sulfate de cuivre, dans des conditions que nous n'avons pas à décrire ici, une goutte de suc d'une plante ou de sang d'un animal ou d'un homme, on verra apparaître toute une série de formes. Chacun des cristaux

reste bien fidèle au système de cristallisation du sulfate de cuivre ; c'est leur répartition qui est modifiée. Au lieu d'être disséminés en désordre, ils sont maintenant groupés selon des lignes définies. Chaque espèce de plante, chaque race animale, chaque homme donnera ainsi une sorte d'image propre à l'espèce, à la race, à l'individu. Toutes les plantes d'une même espèce, tous les animaux d'une même race donneront une image à peu près semblable. Pour les hommes, les formes sont beaucoup plus différentes d'un individu à l'autre, bien qu'elle aient toutes une sorte de parenté humaine. Chez l'homme, l'influence de la race cède le pas à celle de la personnalité.

Le corps éthérique est aussi corps vital. Si la vitalité est diminuée parce que l'être, que ce soit plante, animal ou homme, est malade, le fait apparaît nettement dans la cristallisation. Au lieu de formes équilibrées, continues, précises, des irrégularités, des brisures, des trous viennent hacher les lignes. Le fait apparaît clairement dès qu'on a vu quelques cristallisations. Mais toutes les maladies n'attaquent pas les forces vitales de la même façon. Les images du sang diffèrent donc d'après la nature de l'affection dont le malade est atteint. La cristallisation permet de porter un diagnostic. Mais pour le lire correctement il faut une grande habitude ; c'est affaire de spécialiste (5).

Ces expériences et bien d'autres encore nous permettent de suivre clairement l'action des forces éthériques et de voir que cette action est conforme aux indications données par Rudolf Steiner. La preuve de leur existence peut donc être considérée comme faite, et cela selon les exigences des méthodes scientifiques.

(5) Ces expériences ont été poursuivies depuis plus de vingt ans dans les laboratoires du Goethéanum (Suisse) qu'a fondés le Dr E. Pfeiffer, et reprises par plusieurs médecins d'Europe et d'Amérique. — C'est également dans les laboratoires du Goethéanum qu'on a été réalisées par M. Schiller les expériences sur la sensibilité de la flamme au son, dont nous parlons plus haut.

*
**

LA PULSATION UNIVERSELLE

Les indications qui viennent d'être données sont loin d'épuiser tout l'enseignement de la science spirituelle sur les forces éthériques. Nous nous sommes attachés uniquement à l'un de leurs aspects, celui des forces vitales. Nous avons fait allusion à plusieurs reprises à des forces éthériques « libres ». Il faut entendre par là celles qui ne sont pas organisées et individualisées en un corps éthérique. Ces forces libres forment un monde aussi vaste et aussi complexe que le règne minéral. Etant donné le dessein essentiel que nous poursuivons, l'étude de ce monde sort de notre sujet. On ne saurait cependant se dispenser de donner quelques brèves indications à cet égard.

Nous avons déjà vu que la matière minérale est immuable, que son caractère essentiel est l'inertie, tandis que l'éthérique se manifeste par des transformations, des métamorphoses continues, un mouvement incessant. Ce mouvement n'est d'ailleurs pas une agitation désordonnée, mais un rythme régulier, un battement, une pulsation. Dans notre organisme, le flux sanguin, l'inspiration et l'expiration pulmonaires nous donnent un exemple précis de l'activité des forces vitales.

Dans l'univers, les forces éthériques présentent le même caractère. Chaque fois que nous constatons dans la nature l'existence d'un phénomène qui se reproduit rythmiquement, nous pouvons en inférer qu'une activité éthérique vient mouvoir la matière. Il en est ainsi, quel que soit l'ordre de grandeur des phénomènes, des plus vastes aux plus infimes. La circulation des astres, la succession des saisons, l'alternance du jour et de la nuit nous montrent les forces éthériques à l'œuvre, tout aussi bien que la poussée des plantes se développant à une date précise, toujours la même pour tous

les sujets de la même espèce. C'est sous cette influence que les embryons animaux et humains passent par une suite d'états de forme qui se succèdent à des périodes précises, et que tous les enfants sourient, marchent, parlent, perdent leurs dents de lait à peu près au même âge. Si les dents de sagesse apparaissent d'une façon plus irrégulière, et assez souvent ne poussent même pas, c'est qu'en l'état actuel de notre civilisation le corps éthérique est déjà bien abîmé lorsqu'on a vingt ans !

Ainsi, au travers du monde éthérique, l'aspir et le respir cosmiques viennent agiter la matière en lui communiquant l'élan rythmique des grandes pulsations universelles. Si cet univers est un être vivant, on peut dire que son cœur bat dans le monde éthérique.

*
**

Nous avons suivi, dans les pages qui précèdent, la voie par laquelle tout esprit qui s'y applique sans idées préconçues, peut parvenir à certaines notions sur les forces éthériques. Nous sommes partis d'observations que chacun peut faire, mais qui nous permettent de pressentir au travers du monde visible l'action des forces suprasensibles. Nous avons vu que pour parvenir à la connaissance de ces forces il est nécessaire de développer, en même temps que l'observation, une activité intérieure plus intense que ne l'exige la pensée habituelle. Il faut, en effet, d'une part diriger l'observation vers certains aspects, généralement négligés, des phénomènes ; d'autre part entraîner notre pensée à saisir des forces de vie toujours mouvantes dont les lois et le comportement sont différents de ceux qui régissent les phénomènes du monde physique. Cette activité intérieure peut être qualifiée de pensée vivante, parce qu'elle est adaptée aux phénomènes de la vie. Elle constitue un premier pas dans le développement intérieur que propose la science spirituelle. Le travail destiné à l'acquisition de cette

faculté doit donc être accompli par tous ceux qui suivent cette voie.

On pourrait, par les moyens qui viennent d'être décrits, parvenir à une certaine connaissance des forces éthériques ; mais on ne parviendrait pas encore à les percevoir. Il faudrait pour cela éveiller les organes d'un sens nouveau. Ce serait une des formes de la clairvoyance. Ainsi que nous l'avons indiqué, cette question sort du cadre de cet ouvrage. Indiquons seulement que, pour y parvenir normalement, il serait nécessaire d'exercer encore d'autres facultés. C'est l'être humain tout entier qui doit être développé. Les forces de l'âme et celles de l'esprit doivent être renforcées parallèlement à celles du corps éthérique et de la pensée. Ceci exige d'autres connaissances et d'autres méthodes. Nous aurons l'occasion de les indiquer au cours des chapitres suivants.

III

VIE - SENSIBILITÉ - CONSCIENCE

ÉTHÉRIQUE — ASTRAL — SPIRITUEL

IL est temps de franchir une seconde étape sur le chemin que nous suivons. Mais nous donnerons tout d'abord quelques indications sur l'enseignement de la science spirituelle.

Après le monde éthérique, c'est le monde astral que nous devons maintenant étudier. Or, ce monde présente un caractère extrêmement complexe dans ses manifestations.

Partir de faits caractéristiques d'un des aspects de l'astral, et, pour chacun d'eux, en chercher l'explication, donnerait au lecteur l'impression d'être conduit à l'aventure au travers d'observations arbitrairement choisies. Pour la clarté de l'exposé, partons de notions générales déjà classées et ordonnées, et indiquons aussitôt les faits qui viennent confirmer nos affirmations. C'est donc uniquement par un artifice d'exposé, et non par infidélité à la règle que nous avons adoptée, que nous donnerons la doctrine d'abord, ensuite les faits qui viennent l'appuyer.

*
**

LES FORCES QUI ARRÊTENT LA CROISSANCE

Les observations que nous avons faites sur la croissance

des plantes, les méditations qui les ont complétées et développées, nous ont ouvert le domaine de la vie : le monde éthérique.

Mais dans son livre *L'Initiation*, Rudolf Steiner, après nous avoir proposé la méditation sur la graine et le développement des végétaux, nous en propose une autre sur leur flétrissement et leur mort. La première méditation nous a conduits de la graine au plein épanouissement. Dans la seconde, Rudolf Steiner nous demande de nous représenter la plante à ce point de suprême développement, puis de suivre par la pensée les étapes de son déclin jusqu'à sa disparition. Pourquoi cette dualité, cette sorte d'opposition entre les deux méditations, alors que le cycle de la vie végétale va, semble-t-il, depuis la graine jusqu'à la mort ?

Parce qu'en continuant nos observations sur la vie végétale au-delà du moment où la plante cesse de croître, où son corps éthérique a entièrement développé son plan de construction, nous sommes amenés jusqu'au seuil d'un nouveau domaine, entièrement différent du monde éthérique, et que la science spirituelle désigne sous le nom de monde astral. L'éthérique permet de comprendre comment le végétal vit et se développe. Il n'explique pas sa mort. La connaissance de l'astral sera la deuxième étape sur le chemin qui nous mène vers l'esprit.

La plante ne possède, outre son corps physique, qu'un corps éthérique. Les animaux et l'homme possèdent également un corps éthérique qui assure en eux la vie végétative. Mais ils possèdent en outre la faculté de se mouvoir et la sensibilité, avec toutes leurs conséquences, notamment l'attraction ou la répulsion, le désir ou la crainte, etc. L'ensemble de ces facultés, étrangères à la vie végétale, mais qui apparaissent chez les animaux, sont la manifestation des forces que la science spirituelle appelle forces astrales.

La plante ne possède pas ces facultés. Mais cela ne signifie pas que le monde astral lui reste entièrement étranger ; le fait

qu'elle dépérit et meurt est la preuve de son action. Un être qui serait soumis uniquement aux forces éthériques et échapperait entièrement aux forces astrales continuerait inlassablement de croître, de développer sans cesse des formes toujours identiques, se surajoutant indéfiniment les unes aux autres. Il serait le foyer d'une vie pullulante, monstrueuse, sans dépérissement, sans mort. *Ce sont les forces astrales qui limitent le développement*, arrêtent la croissance, entraînent la mort.

Tel est l'enseignement de la science spirituelle.

Examinons ce premier aspect des forces astrales, en prenant pour point de départ l'observation du dépérissement des plantes. Voyons si nos observations vont confirmer les indications qui viennent d'être données.

La plupart des plantes, toutes celles que les botanistes dénomment phanérogames, fleurissent, et la fleur se transforme en fruit. La floraison et la fructification entraînent dans la plante des modifications importantes, de véritables métamorphoses. Pour en comprendre toute l'importance, il ne faut pas s'arrêter aux changements de structure et de forme qui apparaissent immédiatement, dès le premier regard. Si frappants qu'ils puissent paraître, ils n'apportent pas de modifications essentielles à la vie végétale. Dans leur structure anatomique, la fleur et le fruit ne sont pas autre chose que la métamorphose d'un bouquet de feuilles. Les forces éthériques permettraient de l'expliquer. Mais avec la floraison se manifestent encore d'autres caractères qui étaient jusqu'alors étrangers à la vie végétale. Certains de ces caractères sont très évidents. Beaucoup de fleurs sont douées d'une certaine capacité de mouvement ; elles s'ouvrent pendant le jour et se ferment pendant la nuit. Elles sont dotées de sexualité : beaucoup de plantes portent des fleurs mâles et des fleurs femelles, parfois réparties sur des sujets différents. Toutes ont des organes mâles et femelles. Elles ont une couleur, souvent une odeur qui n'existent pas dans la plante. D'autres caractères se révèlent moins immédiatement à l'observation. Dans la

fleur et le fruit apparaissent des substances aromatiques, des glucoses, de l'amidon, etc., que la plante ne contenait pas ou qu'elle ne possédait qu'en moindres proportions. Enfin certains botanistes, notamment l'Hindou Bose, ont découvert qu'au moment où la fleur est fécondée il se produit une véritable élévation de température chez la plante.

Ces caractères, différents de ceux que présente normalement la vie végétale, ont amené quelques botanistes à considérer la floraison comme une sorte de maladie de la plante. C'est une maladie souvent mortelle, puisque beaucoup de plantes annuelles se flétrissent et meurent aussitôt après la fructification ; presque toutes cessent de croître dès ce moment.

Si nous rapprochons tous ces caractères nouveaux qui apparaissent avec la floraison, et qui, jusqu'alors, étaient étrangers à la vie végétale, nous sommes amenés à reconnaître qu'ils apportent à la fleur quelques facultés qui ne sont complètement développées que dans le règne animal. Il en est ainsi du mouvement, de la sexualité, de la chaleur. Les substances qui apparaissent dans la plante au moment de la floraison et surtout dans le fruit sont celles qui sont les plus nourrissantes pour les animaux et pour l'homme. On fait les foin au moment où les herbes fleurissent ; beaucoup d'animaux et l'homme même tirent leurs aliments surtout de fleurs, de graines et de fruits. Il semble donc qu'au moment où les forces de croissance des plantes se métamorphosent en floraison et fructification, des éléments nouveaux s'introduisent dans la vie végétale et l'apparentent à la vie animale. Le règne végétal tend pendant un moment à se hausser vers le règne qui lui est supérieur ; il en reçoit certains caractères. En retour, et par une sorte d'offrande, le végétal apporte aux règnes supérieurs des éléments élaborés au moyen des forces astrales qu'il a reçues. Les règnes supérieurs vont de leur côté entretenir leur vie, donc leur corps éthérique, grâce aux substances que l'astralité a fait apparaître chez les plantes. Il se

produit ainsi une sorte de don réciproque entre les règnes, un échange entre l'astral et l'éthérique.

La reproduction par fleurs et graines est d'autant plus extraordinaire que beaucoup de plantes possèdent d'autres moyens pour se reproduire, des rejets, racines traçantes, tubercules, cayeux d'oignons, etc. Enfin presque toutes les plantes peuvent être propagées par boutures. Ces modes de reproduction sont propres au règne végétal, tandis que la graine est souvent très analogue aux œufs de certains animaux inférieurs. La fleur et la graine correspondent donc à une astralisation de la plante. Les autres modes de propagation, purement végétaux, manifestent la tendance de l'éthérique à la prolifération, au pullulement. Goethe avait déjà remarqué cette opposition entre les deux modes de reproduction des végétaux. Il considérait le mode de reproduction par fleurs et graines comme anormal et surajouté. Il l'appelait le péché originel de la plante, parce qu'il entraîne souvent sa mort, toujours l'arrêt de sa croissance, et qu'il semble indûment emprunté à la sexualité animale (1).

Les forces astrales qui font irruption dans la plante au moment où elle fleurit ne la pénètrent que pendant un moment, tandis qu'elles se développent pleinement chez l'animal et chez l'homme. La tendance des forces astrales à détruire ou tout au moins à limiter, à contenir les forces éthériques, se manifeste de façon frappante chez les végétaux. Il était donc important de la relever chez eux tout d'abord.

En observant une plante en fleur, nous nous trouvons devant un cas limite : le passage, la transition entre le monde éthérique et le monde astral (2). De tels cas limites sont toujours importants à observer. Nous pouvons en tirer deux enseignements. Ils nous permettent tout d'abord de mieux

(1) J. W. Goethe : *La métamorphose des plantes*. — Editions du Centre Triades, Paris 1975.

(2) Il y a également un moment d'astralisation chez les plantes cryptogames. Il est particulièrement net dans certaines phases du processus de reproduction de quelques algues.

préciser les caractères distinctifs des deux ordres de phénomènes, ceux qui dépendent de l'éthérique et ceux qui se rattachent à l'astral. En étudiant la plante, nous pouvons en tirer un autre bénéfice. S'il est nécessaire, en effet, d'apprendre à distinguer très nettement l'éthérique de l'astral, il est non moins important de bien voir que ces deux mondes ne sont pas séparés par des cloisons étanches, mais qu'ils se mêlent étroitement, s'amalgamant dans ce que nous appelons la vie de la nature.

En nous, et autour de nous, ce que nous dénommons vie organique est formé en réalité par l'activité des forces éthériques et des forces astrales agissant réciproquement l'une sur l'autre. Ces rapports apparaissent sous un jour contradictoire. Ils sont à la fois coopération et lutte : lutte continue entre des forces d'édification, les forces éthériques, et des forces de destruction, les forces astrales.

DIVINITÉS QUI TUENT, DIVINITÉS QUI FÉCONDENT

Les peuples anciens avaient fort bien vu ce fait. Beaucoup de mythologies anciennes l'ont symbolisé par des divinités destructrices qui sont en même temps des dieux de la fécondité, ou que les mythes associent à des dieux fécondants.

Le type le plus connu de ces divinités est le Shiva hindou qu'on représente dansant sur le cadavre d'un lion, dieu de la destruction, archer divin qui apporte la mort et en même temps dieu de la procréation qu'on adore sous le symbole du phallus. Son caractère est encore renforcé chez sa parèdre, son double féminin, sa Sakti, Kali-Dourga, qui s'enorgueillit de porter sur les épaules en guise de bijoux un collier de crânes. En son honneur, certaines sectes accomplissaient des sacrifices humains ou des suicides rituels,

tandis qu'à d'autres moments la même déesse présidait à des prostitutions sacrées ou à des hiérogamies.

Chez les Grecs, Hadès, le dieu des morts, est uni à Proserpine, la déesse de la végétation. Dans presque toutes les mythologies on trouve des dieux du monde souterrain, des dieux chthoniens qui sont en même temps dieux des morts et dieux de la fécondité surtout végétale. Artémis porte en elle-même ce double caractère. Elle fait mourir, c'est elle qui arrache l'âme du corps des mourants, tandis que par ailleurs elle préside aux accouchements ; c'est elle qui délivre les femmes enceintes. L'Artémis d'Asie Mineure est aussi déesse de l'allaitement. A Éphèse et à Milet, on la représentait portant sur la poitrine trois ou quatre rangées de seins.

Le double mode de représentation symbolique des rapports de l'éthérique et de l'astral, tantôt par un couple de divinités antagonistes (selon le type Hadès-Proserpine), tantôt par un seul personnage divin, qui détruit d'une main ce qu'il édifie de l'autre (comme Artémis ou Dourga), n'est pas purement arbitraire. Il correspond à une réalité dont l'observation de la plante, rapprochée de celle de l'animal, nous donne la clef.

Dans le règne végétal, les forces astrales agissent de l'extérieur sur le corps éthérique de la plante qui est seul lié au corps physique. Il y a donc antagonisme entre deux éléments étrangers l'un à l'autre, qui luttent l'un de l'intérieur, l'autre de l'extérieur de l'organisme. Cette lutte constitue cependant, et en même temps, une coopération, puisque la plante telle qu'elle existe, telle que nous la voyons, en est le résultat. Lorsque les créateurs de mythes observaient les rapports de l'éthérique et de l'astral *dans la vie végétale*, ils la symbolisaient donc, à juste raison, par *deux êtres distincts* opposés de nature, mais unis cependant par quelque lien subtil. Ainsi naquit dans l'imagination des Anciens des couples du type Hadès-Proserpine.

Chez l'animal, par contre, le corps astral est incarné, lié aux corps éthérique et physique. Dans chaque organisme, l'éthérique et l'astral s'opposent et s'étreignent en un combat incessant, où l'astral ronge et dévore l'éthérique, tandis que l'éthérique tend à étouffer l'astral. Tout se passe donc comme si chaque être possédait en lui-même un double caractère, détruisant sans cesse ce qu'il édifie sans relâche. Ainsi, les rapports de l'éthérique et de l'astral observés *dans la vie animale ou humaine* apparaîtront à l'imagination sous la forme *d'un être de nature contradictoire*, qui enfante et détruit à la fois. Nous avons vu qu'Artémis fait mourir et fait naître, qu'elle est en même temps protectrice et chasseresse des animaux sauvages. Si Proserpine est une déesse de la végétation, Artémis est tout particulièrement associée à la vie animale.

L'image grandiose et un peu inquiétante de ces dieux complexes n'est pas seulement une explication ou le symbole mythique d'un fait que la physiologie moderne constate et étudie. Ce n'est pas seulement un mythe naturaliste. La destruction et la reconstruction continuelles du corps physique des êtres vivants, et tout particulièrement de notre propre corps, peut constituer une expérience religieuse très importante. Et c'est bien ainsi que l'ont considéré les Grecs et les Hindous.

Au cours des mystères d'Eleusis, on représentait le mythe de Proserpine. Les mystes devaient « contempler en silence », nous disent les textes, ce drame ou cette suite de tableaux vivants. En d'autres termes, ils méditaient sur les images qu'évoquaient les rites du mystère. Elles provoquaient en eux une expérience intérieure si profonde qu'au dire de ceux qui l'ont vécue, et dont les impressions nous ont été transmises, tout homme qui avait pris part aux mystères en sortait transformé ; la vie avait changé d'aspect pour lui.

C'est en l'honneur d'Artémis, déesse de la mort et de la naissance, que se déroulaient les mystères d'Éphèse.

Quant au culte de Shiva et de Kali-Dourga, il a suscité, à côté de sectes aux rites étranges, sanglants ou obscènes, des écoles mystiques d'une haute valeur.

LE PERPÉTUEL RAJEUNISSEMENT

Cette même expérience de la destruction et de la reconstruction du corps peut être encore aujourd'hui, sous des formes naturellement fort différentes, un élément important du développement spirituel. Les légendes grecques, les constructions un peu monstrueuses ou amORAles du plus sombre génie hindou ne peuvent plus nous servir. Mais, en approfondissant la notion qui servait de base à ces cultes, nous nous approchons d'un fait capital dans la vie de la nature, d'une de ses lois les plus générales. C'est la loi du rajeunissement, du renouvellement perpétuel de l'univers. Si les formes ne se détruisaient pas perpétuellement, elles ne sauraient se modifier, se métamorphoser. La vie s'éteindrait dans une sclérose universelle. Les formes détruites ne sont pas reconstruites d'une façon absolument identique. Chaque fois, une légère modification se produit. Les formes peuvent ainsi se modifier, s'adapter, se perfectionner. Aucun progrès, aucune évolution ne serait possible sans ce renouvellement perpétuel qu'on pourrait juger à première vue n'être qu'un inutile travail de Pénélope.

Notre vie spirituelle la plus profonde peut, elle aussi, être atteinte par cette expérience de la reconstruction du corps. Elle peut nous conduire, en effet, à une connaissance du moi. Nous l'examinerons sous cet aspect au cours de notre étude sur l'esprit qui vit dans l'homme.

NAISSANCE DE LA SENSIBILITÉ

En examinant la façon dont s'affrontent l'éthérique et

l'astral, nous sommes amenés à faire encore une autre observation.

Lorsque l'opposition entre ces deux forces se produit sous forme d'antagonisme entre un corps éthérique et un corps astral, tous deux incarnés dans le même individu, il naît la sensibilité. C'est elle qui caractérise l'animal vis-à-vis de la plante.

Au contraire, lorsque les forces astrales agissent de l'extérieur, sans être organisées et individualisées en un corps astral, il n'y a pas de sensibilité. Le cas de certaines plantes qui réagissent à l'attouchement, comme les gobe-mouches ou les sensitives, est exceptionnel. Leur réaction ne manifeste pas, en réalité, une véritable sensibilité. Avec les plantes carnivores comme le gobe-mouches, nous nous trouvons d'ailleurs, semble-t-il, à l'extrême limite entre les deux règnes végétal et animal.

**

Si nous confrontons nos observations et l'enseignement de la science spirituelle, nous sommes amenés à constater que tous les êtres vivants, plantes, animaux et hommes, possèdent, outre leur corps physique, un corps de vie ou corps éthérique. Au cours de leur cycle de développement, les plantes sont effleurées par un élément qui n'est pas normalement incarné chez les êtres du règne végétal : le corps astral. Il modifie le caractère de la plante, mais entraîne son dépérissement et sa mort.

Les animaux et les hommes possèdent des facultés qui manquent à la plante ; une sensibilité qui leur rend possible de ressentir la joie et la douleur ; des désirs dont la satisfaction fait naître le plaisir ; le mouvement qui leur permet de rechercher l'objet du désir et d'éviter la douleur. Le corps astral se manifeste par ces qualités comme le corps éthérique se manifeste par la vie.

Avec le corps éthérique nous voyons apparaître la vie, avec le corps astral la sensibilité et la conscience psychologique.

APPARITION DE LA CONSCIENCE MORALE

Chez l'homme un élément spirituel, le *moi*, s'ajoute au corps astral. Le moi et le corps astral sont liés entre eux comme l'éthérique l'est au physique. Le moi permet qu'à la conscience psychologique s'ajoutent la réflexion et la conscience morale. Par son moi, l'homme est capable d'inventer, de créer quelque chose d'original ou d'adapter ce qu'il sait à des circonstances nouvelles. L'animal n'invente pas. Il est par contre doué d'un instinct qui parfois égale ou même dépasse l'intelligence humaine, mais qui n'entre en action que pour des fins strictement déterminées : la satisfaction des besoins immédiats et la reproduction ou la conservation de l'espèce. Les gestes dictés par l'instinct sont indéfiniment répétés par l'espèce, sans aucun perfectionnement ni aucune originalité provenant des individus. Chaque espèce d'oiseau construit un nid différent, souvent conçu de façon fort ingénieuse, mais tous les oiseaux de la même espèce construisent des nids identiques. Des ruches fossiles vieilles de plusieurs centaines de milliers d'années sont identiques aux ruches d'abeilles modernes. Des castors enfermés dans un jardin zoologique construisent des huttes sur pilotis et les protègent par des digues, même dans le terrain le plus sec ; ils sont incapables d'adapter leur instinct aux circonstances. L'instinct agit au travers de l'animal qui exécute automatiquement ce qui lui est ainsi dicté ; mais l'animal est incapable de réfléchir cette impulsion, de la retenir ou de la modifier. L'instinct peut être contenu ou transformé chez l'animal par une volonté extérieure, par le dressage, jamais par une impulsion venant de l'animal même.

L'homme est capable non seulement d'invention dans le domaine matériel, mais aussi d'invention morale ; il peut créer de nouveaux modes de penser et de sentir. Il est capable de se contraindre, de s'entraîner, de s'éduquer ou de se développer par sa propre volonté et pour des buts qu'il se pose à lui-même.

Si le corps éthérique fait naître la vie, le corps astral, la sensibilité et la conscience psychologique, le moi nous permet d'acquérir la conscience morale et la faculté d'invention.

*LES DEUX GROUPES :
PHYSIQUE-ÉTHÉRIQUE,
ASTRAL-MOI*

Examinons quelques-uns des rapports qui existent entre ces différents éléments : corps éthérique, corps astral et moi.

Les animaux et l'homme dorment. Pendant le sommeil, la sensibilité, les désirs et le mouvement disparaissent presque complètement. Par contre les processus purement vitaux persistent. Pendant le sommeil, le corps éthérique est donc toujours lié au corps physique, tandis que le corps astral en est libéré. L'action du moi disparaît également.

Ainsi, tandis que le corps éthérique reste étroitement lié au physique tant que dure la vie, le corps astral et le moi sont beaucoup moins stables. Les liens entre ces deux groupes varient sans cesse et se relâchent jusqu'à cesser complètement dans le sommeil profond, sous l'influence d'anesthésiques, pendant un évanouissement ou en état d'hypnose.

Nous venons de voir, à propos du flétrissement des plantes, que tandis que le corps éthérique construit sans cesse, tend à développer indéfiniment les êtres vivants, le corps astral au contraire détruit ce que l'éthérique a édifié. C'est pourquoi, lorsque le corps astral est resté pendant un certain

temps en liaison trop étroite avec les corps physique et éthérique, la fatigue apparaît. Elle se manifeste physiologiquement par la formation dans le sang et les humeurs de toxines qui sont des produits de désagrégation de l'organisme, la marque du travail de destruction du corps physique. Les sensations trop vives, le travail musculaire ou intellectuel, qui sont des manifestations de l'activité du corps astral, augmentent cette fatigue.

Pendant le sommeil, la disparition du corps astral, qui ramène l'homme et les animaux à l'état de plantes, permet au corps éthérique de reprendre toute son activité. Il répare les destructions produites par le corps astral. La fatigue disparaît.

Ainsi nous voyons, dans cette organisation complexe des animaux et de l'homme, se former deux pôles : d'une part le corps physique et le corps éthérique ; d'autre part le corps astral, auquel, chez l'homme, est étroitement uni le moi. Au cours de toute la vie, le couple corps physique - corps éthérique reste indissolublement uni, sauf dans des cas exceptionnels et pendant un temps très court, lorsqu'un homme est en état de mort apparente. Par contre le couple corps astral-moi, lui aussi étroitement uni, se sépare à intervalles rythmiques du précédent.

Pour qu'apparaissent la sensibilité et la conscience, il faut que les deux couples soient unis. Elles disparaissent si cette union se relâche ou cesse.

**

D'autres observations vont nous montrer plus clairement encore la polarité entre ces deux couples.

Dans le corps physique, le corps éthérique agit plus particulièrement au moyen des systèmes lymphatique et glandulaire ; il se manifeste nettement dans l'activité des

glandes à sécrétion interne qui jouent un rôle prépondérant dans la croissance. Il est l'agent de la circulation des liquides dans tout le corps. Le corps astral par contre s'exprime par les systèmes sensoriel et nerveux. Il agit aussi d'une façon prépondérante dans la digestion, car pour parvenir à assimiler les substances ingérées, il faut qu'elles soient d'abord détruites. Le degré d'importance et de complexité du système nerveux, qui varie avec chaque espèce animale, montre l'importance que joue le corps astral dans chacune d'elles. Plus le système nerveux est développé, plus le degré de conscience psychologique de l'animal s'élève. L'activité du corps astral s'exprime ainsi sous son double aspect : physiologique dans le système nerveux et psychologique dans la conscience. L'importance du corps éthérique varie inversement ; moins le corps astral est développé, plus son antagoniste, le corps éthérique, a de force. En conséquence la régénération du corps physique se fait d'autant plus facilement et rapidement que le corps astral est plus faible et, partant, que le système nerveux est moins développé. Si l'on coupe en deux un ver de terre ou une hydre d'eau douce, chaque tronçon reforme un animal complet. L'écrevisse ou le lézard n'en seraient pas capables ; mais si l'on coupe la patte d'une écrevisse ou la queue d'un lézard, elles repoussent. Les animaux supérieurs à système nerveux très développé et l'homme sont incapables de régénérer tout un membre ; ils ne peuvent que cicatriser leurs plaies et ressouder les os brisés. Le pouvoir de régénération de l'organisme est en proportion inverse du développement du système nerveux, et par conséquent du degré de conscience psychologique atteint par l'espèce à laquelle appartient l'être blessé.

La conscience psychologique naît, en effet, de cet antagonisme entre le corps astral et les corps physique et éthérique. Plus l'activité du corps astral grandit et limite les corps physique et éthérique, plus la conscience s'affirme. Cet accroissement de conscience a nécessairement pour contre-

partie une diminution de la vitalité. Si le corps éthérique prédomine d'une façon excessive chez un être humain, les facultés de l'émotivité, du sentiment, de la volonté et de la pensée sont atrophiées chez lui ; on dit qu'il est « grand, gros, fort... et bête ».

La prédominance de l'astral chez un être humain a pour conséquence le développement de l'émotivité, de la sensibilité, des désirs, des passions. Cet excès d'astralité nuit à l'éthérique, donc à la vitalité. Par une image très juste, on dit que cet homme « est rongé de passions ».

L'action très forte du moi, lorsqu'elle se produit par un affinement des sentiments et de la pensée, ce qui est normalement le cas, rend aussi souvent les êtres plus fragiles. Les sentiments et la pensée naissent sous l'action du moi, mais au sein du corps astral. Ce sont des facultés astrales spiritualisées. L'action directe du moi n'aurait pas cet effet destructeur qui est une caractéristique de l'astral. Dans l'état actuel du développement humain, tout renforcement de la conscience a pour contrepartie un affaiblissement de la vitalité.

Ainsi, d'après l'enseignement de la science spirituelle, lorsqu'à des éléments empruntés au monde physique se joint un corps éthérique (c'est le cas dans une graine, dans un ovule dès la conception), un organisme peut se former, la vie apparaît. Si un corps astral vient s'ajouter au corps éthérique, la sensibilité, le mouvement, la conscience psychologique apparaissent. Si un moi vient couronner les trois corps, la conscience morale, la réflexion, la faculté d'invention vont naître.

Après avoir étudié l'éthérique, notre seconde étape sur le chemin que nous suivons doit nous amener à aborder l'astral. Nous rechercherons tout d'abord quelle méthode nous pouvons employer pour pénétrer dans ce nouveau domaine par les seules forces de nos facultés normales.

IV

CONNAISSANCE DE L'ASTRAL

OU RENCONTRE-T-ON L'ASTRAL ?

LE monde éthérique ou monde de forces formatrices détermine, nous l'avons vu, les formes de tout ce qui existe dans le monde sensible. On peut acquérir certaines connaissances sur le monde éthérique en observant correctement la façon dont se créent et s'engendrent les formes. Tout particulièrement dans le règne végétal où le physique et l'éthérique sont seuls et directement en contact, l'observation de la croissance nous permet d'acquérir une représentation, sinon complète, du moins approximative du corps éthérique de la plante. Nous pouvons donc observer en partie l'éthérique au travers du physique.

Il serait beaucoup plus difficile d'atteindre à une connaissance même approximative du monde astral en partant de l'observation purement sensible. Cette observation peut sans doute nous amener à reconnaître l'existence, en dehors des forces éthériques, d'autres forces qui viennent arrêter et même détruire l'œuvre de construction de l'éthérique. C'est ce que nous avons vu en observant la floraison et surtout le flétrissement et le dépérissement des plantes. Nous sommes ainsi conduits par nos observations jusqu'au seuil du monde

astral ; mais nous ne saurions dépasser le seuil et pénétrer dans ce monde en suivant la même méthode. Les formes du règne animal diffèrent sans doute des formes végétales parce que les animaux possèdent, outre le corps éthérique, un corps astral, mais celui-ci n'agit qu'indirectement sur la construction des formes et par l'intermédiaire du corps éthérique, ou en limitant l'action de ce corps. Chez l'homme le processus de la construction des formes est encore plus complexe, puisqu'en plus de l'éthérique et de l'astral, l'élément spirituel, le moi, vient donner sa marque à la structure physique.

Mais si l'observation sensible ne nous est que d'un faible secours pour pénétrer dans le monde astral, nous pouvons par contre y parvenir dans une certaine mesure par l'observation de notre vie intérieure, par l'introspection. Le corps astral est, en effet, le siège de notre conscience.

Le corps éthérique échappe presque entièrement à la conscience. Il ne provoque normalement en nous que des sensations vagues et diffuses de bien-être lorsque notre corps est en parfaite santé et tout à fait dispos, et de malaise lorsque nous sommes fatigués ou malades. Encore ces sensations ne sont-elles qu'un simple reflet de l'éthérique dans l'astral, perçues dans ce dernier élément.

Nous ne saurions donc atteindre directement l'éthérique par l'introspection ; pas plus que nous n'atteignons l'astral par l'observation des métamorphoses qui se manifestent dans les formes de tout être vivant. Par contre le champ entier de notre conscience est taillé dans le domaine de l'astral. Tout l'astral n'est pas conscient, mais tout ce qui est conscient se trouve inclus dans l'astral.

Nous voyons ainsi que, si nous passons de l'étude de l'éthérique à l'étude de l'astral, nous devons changer de méthode. Pour connaître l'éthérique, nous avons dû apprendre à diriger notre observation sur certains aspects des phénomènes que les sciences du physique négligent d'ordinaire. Il nous a fallu ensuite apprendre à penser ces observa-

tions, mettre le cheminement de notre pensée au pas des forces qui se manifestent par un mouvement rythmique incessant. Mais notre point de départ, le point d'appui où nous pouvons toujours revenir pour contrôler ou renouveler notre étude, c'est l'observation sensible.

Quand nous passons à l'astral, notre point de départ ne sera plus dans l'observation sensible, mais dans l'observation psychologique et tout particulièrement dans l'introspection.

L'ATTITUDE EXIGÉE POUR LA CONNAISSANCE DE L'ASTRAL

L'observation de la vie intérieure présente plus de difficultés et surtout de possibilités d'erreur que l'observation sensible.

Lorsqu'on s'observe soi-même, la première difficulté, la grande source d'erreur est la complaisance en soi. On ne s'illusionne jamais tant que sur soi-même, quelquefois par mésestime, plus souvent par ignorance, par confusion ou par confiance excessive. Il est difficile d'être objectif en face de soi-même. Il est encore plus difficile, presque impossible, de ne pas introduire dans ces observations quelque passion ou à tout le moins quelque couleur affective, un peu de dilection pour ce qu'on est et surtout pour ce qu'on croit être. L'objectivité, le calme de la pensée, l'impartialité de l'observateur qui laisse le phénomène se dérouler devant lui sans intervenir, sans prendre parti, sont cependant des qualités indispensables à tout investigateur des réalités spirituelles. Et il doit posséder ces qualités à un degré plus élevé même que le savant, observateur des réalités du monde physique.

C'est une des raisons pour lesquelles la préparation morale prend toute son importance lorsqu'on aborde l'étude de l'astral. Rudolf Steiner a longuement développé, dans *L'Initiation*, les conditions de cette préparation morale et les

qualités qu'il faut acquérir ou renforcer. Il a répété à maintes reprises que, *lorsqu'on fait un pas sur le chemin de la connaissance, il faut en faire trois sur celui du développement moral.*

Sur un point cependant, donnons quelques brèves indications. Pourquoi le monde astral exige-t-il tout particulièrement une attitude morale ? Ce développement moral a une raison d'être qui dépasse le souci d'éviter des erreurs. Nous allons le voir immédiatement.

En abordant le domaine astral, on entre dans le domaine d'où surgissent les forces morales. De ce point de vue encore, il y a contraste entre le monde éthérique et le monde astral. Le monde éthérique est en dehors de la morale. Les grandes pulsations cosmiques qui se manifestent au travers des rythmes de la nature sont sans rapport avec les qualités de notre vie intérieure. On ose à peine répéter, tant c'est un lieu commun, que les astres n'arrêtent pas leur ronde, quels que soient nos vertus ou nos crimes, ou que nos plus grandes douleurs n'empêchent pas le printemps de fleurir... L'indifférence de la nature à leur endroit a toujours frappé et souvent scandalisé les hommes.

Une partie du monde astral, celle qui règle l'instinct des animaux, échappe aussi à la loi morale. Tout change lorsque l'homme entre en jeu. Avec lui, l'élément moral prend une place prédominante. Pourquoi ? Le corps astral humain a été travaillé, ciselé, transformé par le moi. Il est pénétré, imbibé de spirituel, et de cette œuvre, encore inachevée, est née l'âme humaine.

Or, cette âme appartient toujours au monde astral, bien que la métamorphose qu'elle a subie l'oppose maintenant à l'instinct animal. Elle en fait partie comme notre corps physique, constitué d'éléments minéraux transformés pour devenir substance organique, fait partie du monde de la matière.

Mais il existe une grande différence entre ces deux corps et leurs mondes respectifs. Notre corps physique est enveloppé d'une peau qui l'isole du monde minéral. Même dans les systèmes respiratoire et digestif, l'organisme est séparé des substances inspirées ou ingérées qu'il n'assimile qu'au travers d'un appareil filtrant. Notre corps astral communique d'une façon beaucoup plus libre avec tout ce qui est de même nature que lui. Il se répand autour de nous. Il flotte dans les lieux que nous habitons et il en reste même quelque chose d'accroché aux choses qui nous appartiennent. Les autres le perçoivent, comme nous percevons le leur. Cela s'exprime par des formules vagues : « l'ambiance » d'une personne ou d'une maison ; dans une réunion l'apparition de tel personnage « jette un froid », tandis que tel autre apporte de la chaleur, de la gaieté ; en face d'un autre encore on a une impression de trouble ou de paix, d'inquiétude ou de sécurité. Le pouvoir qu'a l'homme sur les animaux s'exerce aussi, en grande partie, par l'action directe de l'astralité.

Si nous constatons de tels faits, il en est d'autres, plus importants encore, qui nous échappent. Notre corps astral agit constamment sur le monde astral dont il fait partie et où il est entièrement plongé pendant notre sommeil. Tout ce qui est en nous, sentiments, désirs, passions, vices, vertus, idées, volontés, s'inscrit dans ce monde, y prend forme, y acquiert une réalité concrète aussi précise que les objets dans le monde physique.

Par suite d'une des lois essentielles du monde astral, que nous aurons l'occasion d'étudier plus loin, tout ce qui constitue notre vie intérieure sur terre s'extériorise dans l'astral. Ce monde est ainsi sans cesse traversé par des vagues de passions, de désirs, d'enthousiasme, d'héroïsme, de peur... qu'y soulève l'astralité humaine. Un sentiment de haine, même s'il est uniquement nourri au fond de nous-même, s'il ne s'exprime par aucun acte, produit dans le monde astral un effet destructeur analogue à celui d'un coup

de fusil sur le plan terrestre. L'histoire la plus récente nous montre les dangers graves qui peuvent naître d'idées fausses ou de mensonges répandus parmi les hommes. Le monde astral en ressent plus encore les effets nocifs. Le calme, l'harmonie intérieure d'un homme qui a su atteindre à la sagesse sont au contraire ressentis comme une oasis de paix.

Ces quelques indications permettent de comprendre l'importance du développement intérieur pour qui veut prendre conscience du monde astral, et à plus forte raison y pénétrer. Insuffisamment préparé, il connaît le risque d'être comme emporté par les vagues de passion qui traversent ce domaine tumultueux. Il peut devenir le jouet ou la proie des êtres qui vivent au milieu de ces troubles, qui les créent.

Ainsi, pour aborder le monde astral, c'est non seulement la méthode, mais encore l'attitude intérieure qui doit être différente de celle qu'exigeait l'étude du monde éthérique.

Pour atteindre l'éthérique, nous avons dû développer une activité nouvelle et accrue de l'observation et de la pensée. Pour atteindre l'astral, il faut certes conserver et accroître ces facultés, mais il faut y ajouter encore un renforcement scrupuleux de notre conscience morale.

COMPLEXITÉ DE L'ASTRAL

L'étude de l'astral présente une seconde difficulté. Elle naît de la complexité même de ce monde, surtout tel qu'il apparaît dans la conscience humaine. En effet, l'astralité, élément essentiel de notre conscience psychologique, n'y apparaît pas à l'état pur. Des influences, des interactions provenant des autres éléments constitutifs de l'être humain y sont continuellement mêlées. La vie physiologique, tissée, ourdie de physique et d'éthérique, vient se refléter dans l'astral, tandis qu'à l'opposé l'action du moi, qui donne une marque originale à notre pensée et à nos sentiments, qui détermine notre destin,

notre *karma*, vient sourdre au travers des impulsions de l'astral.

Cette action du moi échappe à notre conscience ; elle est cependant continue et profonde. Lentement, toujours répétée au cours de chacune de nos existences antérieures, elle a peu à peu modifié, transformé, métamorphosé une part importante de notre corps astral. C'est de cette sorte d'union, des noces spirituelles du moi et de l'astral qu'est née l'âme humaine. Les facultés de l'âme — sentiment, pensée, volonté — se sont ainsi élaborées lentement au cours des âges et continuent à se constituer, à se développer et à s'enrichir. Tout ce qui différencie la psychologie humaine de la psychologie animale provient de l'action du moi sur l'astral, de l'esprit qui vit dans l'homme.

On peut donc établir la distinction suivante : tout ce qui, dans notre vie psychologique, se manifeste par des besoins, des désirs, des instincts, des impulsions, des attirances ou des répulsions, tout ce qui relève de notre tempérament, monte de l'astral, pénétré ou nuancé par l'éthérique et le physique ; nous avons en tout cela bien des points communs avec les animaux. Au contraire, tout ce qui est d'ordre moral ou intellectuel, vices ou vertus, passions, pensées ou sentiments originaux, faculté d'invention, sens du beau, du bien et du vrai, tout ce qui différencie les êtres humains l'un de l'autre, descend de l'astral, pénétré et travaillé par le moi.

Où donc saisir l'astral à l'état pur ? Telle est la difficulté à laquelle on se heurte dès qu'on aborde cette étude.

Nous devons prendre pour point de départ de notre connaissance ce qui, en nous, est pleinement conscient. Et cependant, dans ce champ de la conscience, tout ce qui monte de la bête, de l'astralité sous-consciente, s'entremêle et se fond avec ce qui descend de l'esprit, de l'astralité sur-consciente. D'un côté comme de l'autre, l'origine des impulsions qui se manifestent dans notre vie intérieure se perd dans les ténèbres de l'inconscience. Bien plus, en apparaissant dans

la lumière de la conscience, tout se change et se métamorphose.

Une image nous permettra peut-être, en nous aidant à « voir », de mieux comprendre.

La lumière de la conscience n'éclaire pleinement qu'une partie de l'astral, et les impulsions éthériques ou spirituelles qui viennent traverser et modifier l'astralité restent dans l'ombre épaisse de l'inconscient. Il en est donc de notre vie intérieure comme d'un théâtre où le centre seul de la scène serait éclairé par le faisceau étroit et vif d'un projecteur. Tout autour c'est la nuit. Et dans ces ténèbres on perçoit des ombres inquiétantes. La lumière les écarte, mais elles rôdent à l'entour. Qu'est-ce qui s'agite ainsi ? Sont-ce des bêtes, des monstres, des anges ? Des anges gris ou noirs ? Au centre la conscience lumineuse dresse un glaive de clarté qui écarte les ombres. La plupart des hommes ferment les yeux pour ne pas voir tout ce qui hante leur nuit. Ils veulent l'ignorer et ils parviennent à l'ignorer réellement. D'autres tremblent de peur. Quelques-uns cèdent au désir d'apprivoiser ou de soumettre ces êtres. Des ténèbres, en effet, s'élèvent des murmures. Ceux qui savent écouter entendent des voix. Elles disent : « Diminue cette lumière, éteins-la, et nous t'emmènerons dans nos royaumes, nous les partagerons avec toi. » Une voix s'élève et dit : « Eteins ta lumière et tu verras briller la mienne ; car je suis aussi porteur de lumière, et par l'éclat magique de mon flambeau tu connaîtras des fleurs plus belles, des parfums nouveaux, des plaisirs inédits. Je t'ouvrirai la porte de paradis ignorés... » Une autre dit : « Eteins ta lumière, je te communiquerai ma force et mon savoir. Sachant, tu pourras. Tu détiendras le pouvoir. » Des individus, des entraîneurs d'hommes ont cédé à ces appels de la bête, à la tentation du monstre...

Le chemin de connaissance que montre la science spirituelle ne s'enfonce pas dans la nuit. L'anthroposophie connaît les êtres dont les voix appellent et crient dans l'ombre ; ces

anges déchus sont l'émanation des puissances qu'elle dénomme Lucifer, le porte-lumière déchu, et Ahriman, l'esprit des ténèbres. Elle sait qu'il y a des savoirs indus et des lumières fallacieuses ; des lumières qui ne créent qu'illusions, fantasmes et mirages ; des savoirs et des pouvoirs indus, parce qu'ils ne sont pas fondés sur une force morale suffisante pour en supporter le fardeau.

Bien loin de le diminuer ou de l'éteindre, il faut au contraire toujours élargir le faisceau de lumière où vit la conscience. C'est précisément en cet élargissement que consiste l'initiation chrétienne, l'initiation moderne. Dans les temps passés, aux époques qui précéderent la venue du Christ, on a pu atteindre les mondes spirituels au travers de certains états de diminution ou d'évanouissement de la conscience, ceux que les psychologues modernes appellent des états seconds. On les nomme ainsi parce que la conscience normale étant éteinte, elle est remplacée par un autre état de conscience où apparaissent des facultés ignorées dans l'état normal.

Mais c'est une loi générale de l'évolution que tout ce qui ne se métamorphose pas conformément à l'impulsion générale universelle, que tout ce qui reste stationnaire, sans mourir ou disparaître, se dégrade, dégénère. C'est à des mondes spirituels dégradés que donnent accès aujourd'hui des états de conscience si nettement dégénérés que non seulement ils ne sont plus la marque d'une vie intérieure plus haute et plus noble, mais relèvent trop souvent de la clinique psychiatrique. L'évolution générale de l'humanité mène à un développement toujours plus grand du moi, donc, dans l'âme humaine, à un élargissement de la conscience, jamais à la diminution.

La science spirituelle anthroposophique conduit à l'initiation moderne et chrétienne. Elle ne peut donc se fonder que sur des données ou des impulsions pleinement conscientes. Notre développement spirituel doit tendre à un élargissement de cette claire conscience, et cette diffusion doit s'opérer à la

fois dans toutes les directions : vers le pôle de l'esprit comme vers le pôle du corps, vers la bête aussi bien que vers l'ange. Si la conscience pouvait s'élargir, par-delà les forces de l'âme, jusqu'au moi, et l'éclairer pleinement ; si elle pouvait en même temps descendre au travers de la vie physiologique jusqu'à la construction anatomique du corps physique, nous aurions atteint l'initiation suprême. Par le moi, nous pourrions posséder l'esprit qui vit dans l'homme ; par le corps physique, qui est plongé dans le monde matériel, qui en subit les lois, mais qui est en même temps construction du Créateur et temple des dieux, nous pourrions atteindre l'esprit qui vit dans l'univers. Nous serions amenés à reconnaître que l'un et l'autre esprits sont de même essence et nous pourrions dire : « Le Père et le Moi sont un. » C'est là le but suprême que quelques êtres peuvent atteindre par un long effort ; c'est également la fin dernière de l'évolution humaine. Lorsque l'ensemble de l'humanité y parviendra, ce sera « la fin des temps ». L'humanité rentrera dans le sein de Dieu.

Laissons de côté les destins exceptionnels et les perspectives lointaines. Pour ceux qui font leurs premiers pas sur le chemin, comment s'orienter ? Quels moyens employer pour élargir la lumière de la conscience ? C'est la connaissance des réalités spirituelles qui seule nous permettra de vaincre les obstacles et de triompher des dangers. C'est la connaissance claire et précise de ces réalités qui habituera nos yeux à fouiller la nuit, qui obligera nos ténèbres à recevoir l'esprit et sa lumière.

*
**

Il faut donc s'apprendre à voir, et à tout voir, sans parti pris, sans dégoût, et aussi sans volonté consciente ou inconsciente de tout sublimer. Le seul danger réel sur la route que nous suivons serait de fermer les yeux, de se refuser à voir. Si

quelque ombre nous paraît menaçante, il faut avoir le courage et la force de plonger dans la nuit, l'en sortir, l'amener en pleine lumière et la regarder en face. Elle perd aussitôt tout venin et tout pouvoir sur nous. Vis-à-vis des êtres du monde spirituel, nous sommes libres et inattaquables lorsque nous avons su les reconnaître. De là vient la nécessité, pour suivre le chemin de l'esprit, de fortifier en nous le courage.

La psychologie moderne a répandu et vulgarisé les notions d'inconscient et de subconscient. Elle nous a montré que notre conscience n'atteint qu'une partie de notre vie intérieure, que des richesses insoupçonnées, mais aussi des dangers réels vivent dans nos ténèbres. Freud et les psychologues de son école nous ont permis par leurs observations d'acquérir dans ce domaine des notions précieuses. Ils n'ont malheureusement étudié trop souvent que ce qui de notre vie physiologique s'allie à l'astral. Ils n'ont presque toujours, laissant de côté tout ce qui vient de l'esprit, porté leurs investigations que sur une partie, et la moins féconde, de notre vie psychologique. La science spirituelle doit tenir compte aussi de ce qui vient de l'esprit, du Moi.

Pour nous retrouver dans le dédale de notre vie intérieure, pour saisir le fil conducteur, nous essaierons d'abord de distinguer ce qui provient essentiellement des forces astrales, de dégager l'astral pur. Nous partirons de constatations très simples tirées de quelques observations élémentaires. Puis en second lieu nous nous efforcerons d'atteindre quelques lois générales du monde astral qui éclaireront plus largement certains domaines de notre vie intérieure.

COMMENT OBSERVER L'ASTRAL : LE CORPS DE SENSATION

Le corps astral peut être aussi appelé corps de sensation. C'est en effet par la sensation que l'activité du corps astral se

manifeste de la façon la plus directe et la plus immédiate. Partout où il y a astralité apparaît la sensation. Le corps astral mérite surtout ce nom de corps de sensation lorsqu'on le considère à l'état primitif, tel qu'il existe encore chez les animaux inférieurs. Chez l'homme, au stade de développement atteint actuellement par l'humanité, il procure la pure sensation. Mais cette sensation pure est extrêmement fugitive et il faut faire effort pour la maintenir, ne serait-ce qu'un rapide instant, dans la conscience. En effet, dès qu'apparaît une sensation, elle est immédiatement mêlée à notre vie affective, intellectuelle et volontaire. A peine est-elle née que le sentiment s'en empare ; tantôt il l'accueille et en jouit, tandis que la volonté cherche à la prolonger ou à la renouveler, tantôt il s'en détourne et la volonté tend à l'écarter. Elle devient en même temps objet de représentation. La pensée l'analyse, en cherche la cause, la compare, la juge d'après des normes préétablies, se concentre sur elle ou cherche à s'en distraire.

Ainsi, la sensation ne parvient à notre conscience que mêlée à mille autres éléments où l'astralité est nuancée soit par l'éthérique, lorsque c'est notre tempérament qui nous pousse à l'accueillir ou à la rejeter, soit par la pensée ou le sentiment qui viennent la renforcer ou l'assourdir. De toute façon, elle est très rapidement transformée, rendue souvent méconnaissable. Il suffit, pour s'en convaincre, de chercher à se rappeler une sensation même très vive, une douleur cuisante ou une grande jouissance. C'est une vérité banale que les joies et les souffrances s'oublient vite ; elles se métamorphosent surtout dans la mémoire, et le souvenir que nous en gardons ne nous en représente plus qu'un schéma déformé et pâli.

Ce serait un exercice fort important que de parvenir à saisir la sensation pure, de pouvoir la laisser résonner en nous sans que s'y mêle de la sympathie ou de l'antipathie, du sentiment ou un jugement. C'est, en effet, par la sensation que nous sommes renseignés sur le monde physique. Elle apporte avec

elle un enseignement que nous déformons si nous y mêlons immédiatement un apport trop personnel. Mais c'est un exercice fort difficile à réaliser, car s'attacher à la sensation et l'observer, c'est souvent la faire disparaître. C'est, en outre, un exercice qui pourrait devenir dangereux s'il n'était précédé d'une très sérieuse préparation morale. Qui pourrait répondre de ne jamais être tenté de rechercher la sensation pour elle-même, pour le plaisir que nous y prenons, sous le prétexte de l'observer ? Cela peut se produire même si la sensation est tout d'abord désagréable. La recherche de certaines sensations douloureuses est une déformation ou une anomalie fréquente de la sensualité.

L'élaboration de la sensation, par le corps éthérique et les forces de l'âme, dure pendant un certain temps. Il faut environ trois jours pour que cette élaboration soit entièrement terminée. Au bout de trois jours une sorte de stabilité s'établit. C'est l'image de la sensation complètement élaborée au bout de trois jours qui se fixe dans la mémoire. C'est cette image-souvenir transformée, déformée, ennoblie ou trivialisée, mêlée de sentiments, d'attrance ou d'antipathie, classée et jugée par la pensée, que nous pourrions ensuite faire revivre dans notre conscience, tant qu'elle n'aura pas sombré définitivement dans l'oubli.

Il serait fort important de pouvoir comparer la sensation pure, instantanée, et son image élaborée telle qu'elle subsiste dans la mémoire. C'est presque impossible. Pourtant nous apprendrions ainsi bien des choses sur nous-même. Cette déformation qui est à la base d'illusions ou de préventions joue un rôle important dans le travail de l'artiste et surtout du littérateur. Certains esprits déforment artistiquement ; d'autres affadissent ou vulgarisent.

Une étude de la sensation est cependant très importante pour la connaissance de l'astralité, et notamment pour nous apprendre à distinguer l'activité du corps astral de celle du corps éthérique et à établir les rapports de l'un et de l'autre

avec le corps physique. Nous donnerons quelques indications élémentaires sur ce point.

Toute sensation, agréable ou pénible, provient de l'activité du corps astral. Nous pouvons donc dire que chaque fois qu'un événement quelconque est accompagné d'une sensation, le corps astral y participe. Inversement, chaque fois qu'il n'y a pas sensation, c'est que le corps astral y reste étranger. Or, certains faits physiologiques, même fort importants ou fort graves, peuvent n'être accompagnés d'aucune sensation. Le cancer à ses débuts, par exemple, ne produit aucune douleur. Il en est de même d'un grand nombre d'intoxications qui ne se révèlent par la douleur qu'après avoir accompli de grands ravages. Nous avons affaire dans ces cas à des maladies qui attaquent surtout les corps éthérique et physique, et non le corps astral. Inversement, certaines affections qui n'atteignent pas gravement les corps éthérique et physique, comme le mal de dents et certains rhumatismes, provoquent une grande douleur. Ces affections ont donc surtout pour siège le corps astral (1). D'ailleurs si le corps astral n'est pas affecté par la maladie, l'état mental du malade reste normal. Un cancéreux, même gravement atteint, conserve souvent plus de lucidité dans sa pensée, plus de fermeté dans son humeur et ses sentiments que s'il avait une rage de dents ou une migraine. Le corps astral n'étant pas atteint, la conscience reste claire.

Toute sensation exprime une variation dans les rapports entre le corps astral et les corps physique ou éthérique. Si ces rapports sont complètement supprimés, comme dans le sommeil profond, ou sous l'action de narcotiques, ou dans les cas d'évanouissement, d'hypnose, toute sensation disparaît. Le corps astral est détaché des corps physique et éthérique.

(1) Ce fait n'a aucun rapport avec la cause, l'origine des maladies. Une maladie qui atteint surtout les corps éthérique et physique, comme le cancer, par exemple, est presque toujours provoquée par un trouble du corps astral.

Si les liens entre le corps astral et les corps physique et éthérique sont simplement relâchés, cette légère libération du corps astral se traduit en nous par une sensation agréable. Si par contre le corps astral se lie plus étroitement aux autres corps, alors naît la douleur. Il y a, entre le corps astral et les autres éléments constitutifs de l'homme, une sorte d'équilibre qui assure la pleine maîtrise de la pensée, des sentiments et de la volonté. Une rupture de cet équilibre par relâchement ou resserrement des liens du corps astral avec l'éthérique ou le physique va provoquer la joie ou la douleur et diminuer en même temps notre conscience. Une grande joie et surtout une grande douleur font « perdre la tête ».

Lorsque la sensation atteint une certaine acuité, variable selon les individus, la contraction ou le relâchement des liens entre le corps astral et le physique-éthérique va entraîner des effets physiologiques. Voici un cas de contraction :

La douleur fait jaillir des larmes. Pourquoi ? Les glandes lacrymales, comme toutes les glandes, sont sous la dépendance étroite du corps éthérique. Si l'astral afflue vers le centre de l'être, l'éthérique se rétracte et, par pression, produit la sécrétion physique. Une douleur particulièrement aiguë ou prolongée entraîne d'autres répercussions physiologiques, notamment sur le système digestif qui est dominé tout particulièrement par le corps astral ; elle peut causer des vomissements, par exemple ; une trop grande émotivité peut, dans certains cas, être la cause de l'entérite, etc.

Le relâchement brusque des liens du corps astral avec le physique-éthérique déclenche le rire. Le rire peut avoir des conséquences physiologiques bienfaisantes. Il peut être ressenti comme une nécessité après une émotion ou une douleur, ou encore une attention soutenue et prolongée qui a maintenu pendant trop longtemps la contraction du corps astral. Ce fait est particulièrement frappant chez les enfants ou les jeunes gens parce que chez eux les liens du corps astral avec le physique et l'éthérique sont encore très lâches. Les jeunes

enfants passent brusquement du rire aux larmes et inversement. Ce fait explique également pourquoi une atmosphère joyeuse peut être favorable à beaucoup de malades, leur faire « oublier » leur souffrance ; elle la diminue même réellement. La caresse a le même effet de relâchement sur le corps astral. C'est pourquoi les animaux, qui ne peuvent pas rire, aiment à être caressés. Si on passe doucement un doigt autour d'un point douloureux, la souffrance diminue momentanément par un léger dégagement de l'astral.

Nous voyons par ces derniers exemples que, si l'équilibre du corps astral avec les autres corps est rompu d'une façon trop forte ou trop prolongée, il tend à se rétablir par une sorte de compensation, analogue à un mouvement de balancier. Une souffrance trop intense peut provoquer un évanouissement, donc un relâchement tel qu'il entraîne la rupture complète des liens qui relient le corps astral au physique-éthérique. Inversement si le rire s'accroît et se prolonge jusqu'au fou rire, le trop grand relâchement du corps astral tend à se compenser par des séries de contractions brusques et on rit « aux larmes ». Ce rire spasmodique devient alors douloureux.

Une chute ou de brusques variations de vitesse ont également pour effet le dégagement du corps astral suivi de contractions. C'est ce qu'on cherche à provoquer dans les attractions foraines comme le « scenic railway », dont les glissades rapides suivies de ralentissements déclenchent des cris et des rires spasmodiques. Ces mouvements réduits au bercement relâchent doucement le corps astral et endorment. Plus accentués et répétés, ils absorbent l'activité du corps astral en l'obligeant à des contractions et des relâchements continus qui le détournent de ses autres fonctions, notamment des fonctions digestives ; on a le mal de mer avec ses conséquences de nausées, de vomissements et de diminution de la conscience.

De telles observations, et beaucoup d'autres que nous pouvons faire sur nous-même chaque jour, nous permettent de mieux saisir l'activité du corps astral. Elles nous aident également à comprendre que même dans les sensations qui ne s'accompagnent pas d'un sentiment appréciable de douleur ou de joie, le corps astral est perpétuellement actif.

On s'imagine volontiers, sur la foi des manuels de physiologie ou de psychologie, que la sensation est due uniquement à une action extérieure en face de laquelle nous serions purement réceptifs, complètement passifs. On prétend expliquer, par exemple, la sensation visuelle en montrant que d'hypothétiques vibrations ou corpuscules lumineux pénétreraient dans l'œil jusqu'à la rétine, que ces vibrations seraient transmises par les nerfs optiques jusqu'au cerveau où cette action, jusqu'ici purement mécanique, serait miraculeusement transformée en une image de formes et de couleurs. Ce roman pseudo-scientifique n'a d'ailleurs jamais satisfait personne et les psychologues et physiologistes sérieux l'ont toujours présenté comme une hypothèse qu'on ne retient qu'à défaut d'une autre meilleure. La mystérieuse transformation d'une action purement mécanique en sensation a toujours paru le point faible de cette hypothèse.

En réalité, cette théorie de la sensation ne tient compte que de la moitié du phénomène. Pour qu'il y ait sensation, il ne suffit pas de l'action du monde extérieur. Il faut que l'activité du corps astral et aussi du corps éthérique vienne s'y joindre. Les organes des sens ne sont pas simplement des agents de réception et de transmission. A travers eux l'activité des corps astral et éthérique « sort » en quelque sorte au devant de l'action physique extérieure. C'est de la rencontre de cette action extérieure et du corps astral que naît la sensation.

Cette participation active des corps astral et éthérique dans le phénomène de la sensation permet de comprendre le transfert des sens qui se produit fréquemment chez les

personnes qui ont perdu l'usage des organes d'un sens : l'aveugle, par exemple, qui arrive à percevoir des faits que normalement on ne perçoit que par la vue. Le corps astral, qui ne peut plus exercer son activité au travers de l'organe détruit, se sert d'un autre organe. On dit que les autres sens s'affinent. Mais ce n'est pas tant leur délicatesse en tant qu'organes de réception qui augmente que l'activité du corps astral.

On peut également comprendre pour les mêmes raisons les faits plus rares et extraordinaires de perceptions comme les visions à distance d'objets physiques sans usage possible des organes sensoriels. L'activité du corps astral supplée à l'insuffisance ou à l'impossibilité d'exercer l'organe physique. On cite de nombreux cas où les sorciers de tribus sauvages, en danger de mourir de faim ou de soif, ont pu percevoir à grande distance du gibier ou un point d'eau en un endroit déterminé, parfois fort éloigné. Le fait serait assez fréquent chez les Esquimaux et chez les naturels des déserts d'Afrique australe. La vision à distance se produit aussi chez certains médiums ou peut parfois être provoquée par hypnose. Il n'y a pas de différence essentielle de nature, mais seulement de degré entre des faits de ce genre et la vision normale. L'activité du corps astral est devenue si intense qu'elle peut s'exercer sans passer par l'intermédiaire de l'organe physique.

Des observations comme celles que nous venons de faire nous ont permis de constater l'activité du corps astral et de la délimiter. Elles ne nous ont pas encore permis de déterminer les lois propres à l'astral.

Nous avons pourtant, par nos observations sur les plantes, pu dégager certaines lois du monde éthérique. Pourquoi n'arrivons-nous pas au même résultat par nos observations sur l'astral ? La difficulté dans ce dernier cas tient à la complexité, que nous avons déjà relevée, de nos états de conscience. Mais nous pouvons découvrir certaines des lois de l'astral en observant un phénomène bien connu, et trop souvent méconnu, parce que mal observé : le rêve.

LA CONSCIENCE DE RÊVE

Certaines caractéristiques de la conscience de rêve peuvent nous éclairer sur l'activité du corps astral. Pendant le sommeil, le corps astral et le moi étant séparés des corps physique et éthérique, notre conscience normale s'efface et disparaît. Nous ne conservons aucun souvenir de l'activité du corps astral pendant le sommeil profond. Mais cet état intermédiaire entre le sommeil profond et la veille qu'est l'état de rêve va nous faire entrevoir certains aspects caractéristiques de l'astral. Le corps astral n'a plus à ce moment que des liens très relâchés avec les corps éthérique et physique ; les lois propres au monde astral vont donc s'exprimer plus librement dans le rêve. Pour les saisir, il faut naturellement s'attacher à tout ce qui est caractéristique dans la conscience de rêve, à tout ce qui la différencie de la conscience de veille.

Un rêve est généralement composé d'images empruntées au monde sensible : personnes ou lieux que nous connaissons ou que nous pourrions imaginer à l'état de veille. Mais ces images sont liées entre elles de façon inhabituelle ; les personnages se livrent à des actes inattendus qui nous paraissent parfois incohérents ou grotesques, souvent dramatiques. Pour saisir l'activité du corps astral, il n'y a pas lieu de s'attacher aux images, mais à cette action dramatique qu'éveillés nous n'aurions certes pas imaginée, et qui donne au rêve son caractère propre.

En étudiant cette originalité de la conscience de rêve, on parvient à en dégager quelques caractéristiques très importantes pour la connaissance de l'astral, et notamment : la projection hors de nous-même d'états intérieurs, l'inversion du cours du temps, enfin la création de symboles.

LA PROJECTION DE SOI

Une personne rêve qu'elle suit une route aboutissant à un pont. Sur ce pont, un groupe d'individus penchés sur le parapet paraissent suivre avec passion un événement qui se déroule au-dessous d'eux. Intrigué, le rêveur s'approche et voit une rivière au lit très large, parsemé de cailloux, mais où ne coule que très peu d'eau, une rivière du Midi. Cependant, au milieu du lit, un homme couché sur le dos s'efforce de nager en faisant la planche dans quelques centimètres d'eau. A chaque effort il se heurte brutalement le dos aux cailloux. La foule crie au nageur : « Sortez de là, vous allez vous blesser le dos. » Mais il répond : « Je veux plonger, je veux plonger. » Le rêveur s'émeut. Il veut porter secours à cet homme. Il le faut. Mais comment ? Il cherche de tous côtés. Cet effort le réveille. Il s'aperçoit qu'une légère blessure qu'il avait au dos s'est rouverte par suite d'un mouvement fait en dormant. La douleur s'est traduite dans sa conscience de rêve sous forme d'une image projetant la sensation hors de lui-même et la reportant sur une autre personne. Le point important dans un cas semblable, c'est que le rêveur n'a pas imaginé qu'il se livrait à une action absurde, mais qui expliquerait la douleur qu'il ressentait. Il a vu *quelqu'un d'autre* se blessant le dos. C'est ce transfert sur un autre de ce qu'on ressent soi-même qui est caractéristique de la conscience de rêve.

Nous trouvons ici une première particularité de la vie dans l'astral : une sorte de retournement de la conscience ayant pour conséquence de projeter à l'extérieur un état intérieur ; de faire percevoir comment se trouvent dans le monde qui nous entoure certaines sensations ou certains états que, dans notre conscience de veille, nous percevrions en nous.

Cette première caractéristique de la conscience dans l'astral est fort importante pour nous faire comprendre certains

aspects de notre vie intérieure et plus particulièrement de notre vie morale.

C'est cette faculté du corps astral qui nous permet de ressentir la compassion ou la sympathie, au sens primitif et étymologique de ces deux termes, c'est-à-dire exactement de souffrir avec un autre. Lorsque nous souffrons de la douleur qu'un autre éprouve ou que nous nous réjouissons de sa joie, ce n'est évidemment pas le sentiment d'autrui que nous ressentons. Les sentiments sont incommunicables ; ils restent enfermés en nous et nous sommes incapables de ressentir ceux des autres. Nous projetons sur autrui le souvenir de sentiments que nous avons ressentis dans des circonstances analogues, ou ceux qui seraient les nôtres si nous nous y trouvions. Cette tendance à transférer sur autrui nos propres sentiments est la base même de la règle morale qui nous engage à ne pas faire à autrui ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fit. Elle repose sur une faculté de notre corps astral.

Nous pouvons en trouver la preuve dans le fait que les êtres dont l'activité du corps astral est encore peu développée, comme les enfants ou les êtres primitifs, sont souvent incapables de compassion. Répétons avec le fabuliste que l'enfance est un âge sans pitié. Des enfants sont parfois cruels, surtout avec des animaux. Il faut certes les en empêcher ; mais il serait injuste de considérer ces actes de cruauté comme indice certain de méchanceté. L'enfant est bien souvent incapable de compassion parce que son corps astral n'a pas encore l'activité nécessaire pour lui permettre de projeter hors de lui, de reporter sur d'autres, des sentiments ou même des sensations comme la douleur qu'il n'a pas éprouvée. L'activité du corps astral n'est pleinement développée que vers quatorze ans ; la puberté est la manifestation de cet entier développement. Avant cet âge le corps astral est encore embryonnaire, comme le corps physique pendant la gestation. Certaines facultés du corps astral manquent à l'enfant ; on ne saurait lui en faire grief.

Si la faculté que nous étudions est une des bases de la moralité, elle peut aussi être la source de beaucoup d'erreurs.

Il n'est personne qui n'ait plus ou moins tendance à rejeter hors de soi ses qualités, ses tendances, ses défauts ou ses goûts. Souvent nous les attribuons gratuitement aux autres. Et si nous nous apercevons que nous nous sommes trompés, qu'ils ne sont pas comme nous, nous leur en voulons de notre erreur. Bien des conflits entre parents et enfants naissent de ce fait.

Plutôt que de chercher en nous les raisons de nos échecs et de nos fautes, nous nous en débarrassons bien souvent en les attribuant généreusement au monde extérieur. Il n'y a pas que les candidats recalés à un examen qui rendent volontiers responsables de leur insuccès la méchanceté des examinateurs ou cette entité symbolique qu'on charge volontiers de tous ses péchés : la malchance. Il en est ainsi dans les petits comme dans les grands événements. Quand on arrive en retard, ce n'est jamais par sa faute, mais bien à cause d'une sorte de malignité des choses ou des gens.

Ce sont souvent nos impuissances et nos incapacités que nous projetons volontiers hors de nous. Nous voudrions accomplir de grandes choses. Mais nous avons une vague conscience, une conscience de rêve, de notre impuissance à les réaliser. Au lieu de le reconnaître, nous accuserons les circonstances, notre mode de vie, le manque de temps ou d'argent... et surtout les autres qui ne nous ont pas soutenus, ou compris, ou qui nous ont contrecarrés !

C'est notre corps astral qui nous permet de nous soulager ainsi... mais en même temps de nous leurrer.

Cette loi générale de l'inversion du monde intérieur et du monde extérieur est surtout importante lorsque nous nous trouvons en face des réalités et des êtres du monde astral. Il en est ainsi tout particulièrement après notre mort dans l'existence qui s'écoule entre celle-ci et une nouvelle incarnation. Rudolf Steiner enseigne que ce *retournement* constitue l'es-

sentiel des expériences par lesquelles nous passons au cours d'une des périodes qui suivent la mort. Ce sont ces expériences que les Hindous dénomment Kama Loca et que le christianisme décrit sous le nom de *purgatoire*. Au cours de cette période, nous revivons tous les événements de notre vie, mais inversés ; tout ce qui s'est déroulé dans notre vie intérieure nous paraît étalé hors de nous dans le monde extérieur, tandis que nous ressentons intérieurement les effets de nos actes. Au cours de notre vie physique, nous avons, dans un accès de colère, frappé quelqu'un ; nous verrons dans le Kama Loca notre colère comme un rêve extérieur, une sorte d'animal féroce qui se jette sur nous, et nous ressentirons la douleur du coup que nous avons porté, ainsi que les sentiments de celui qui l'a reçu.

Nous retrouvons ici un phénomène analogue à celui de la compassion. Il est cependant beaucoup plus profond, et le retournement des situations est plus complet. Cela est dû à ce que, pendant cette période de notre vie *post mortem*, nous avons perdu notre corps physique et notre corps éthérique. Nous vivons donc dans l'astral pur et selon ses lois. Le retournement peut être complet, ce qui n'est pas possible pendant notre vie incarnée, où les lois de l'astral viennent sans cesse interférer avec les lois contraires du physique et de l'éthérique. En outre, dans le monde astral, les sentiments ne sont pas cachés en nous comme dans le monde physique. Ils peuvent être perçus comme nous percevons un objet dans le monde physique. La projection hors de nous-même de notre vie intérieure peut donc y être complète.

L'observation d'une particularité de la vie de rêve nous a ainsi permis d'atteindre une des lois générales du monde astral : celle du retournement.

Un autre exemple de rêve fera ressortir une seconde caractéristique du corps astral.

LA FACULTÉ DE CONSTRUIRE DES SYMBOLES

Une personne rêve qu'elle fait l'ascension d'une montagne. Le chemin est rude, pénible ; elle ne parvient à grimper qu'à force de volonté. Elle est essoufflée, épuisée, mais il faut monter. Elle approche du sommet, mais il est inaccessible, entouré de parois abruptes. Où trouver un passage ? Il n'y en a pas. Pourtant il faut avancer. Enfin voici une grotte. On peut y entrer... Elle se prolonge par une sorte de tunnel étroit. Le sol est humide, glissant, visqueux, l'obscurité se fait toujours plus profonde, mais il faut avancer quand même. Le rêveur se sent oppressé, angoissé dans ces ténèbres froides où il avance à tâtons. Il doit maintenant ramper, tant le passage est étroit. Il étouffe, il va périr. Non, il ne veut pas faiblir. Encore un effort. Il n'en peut plus. Un dernier effort ! Enfin il aperçoit au loin une lueur. Il s'y traîne. Oui, c'est bien la lumière du jour, une issue sur le ciel. La joie le réveille. Or, le dormeur rencontre à ce moment de grandes difficultés dans sa vie ; il s'efforce de les surmonter, mais ne sait pas encore comment il en sortira.

Un psychanalyste expliquerait peut-être un rêve de ce genre en faisant remarquer que l'impression de se faufiler péniblement au travers d'un passage étroit, visqueux, étouffant, est un symbole d'accouchement. Il en conclurait sans doute que le rêveur, au milieu des difficultés qu'il rencontre, éprouve inconsciemment le besoin de changer complètement de vie, de renaître à nouveau. Une telle interprétation serait sans doute juste.

Dans ce rêve, les difficultés pesantes et l'angoisse de l'incertitude se sont exprimées par un autre symbole, un symbole d'ailleurs banal : « gravir un chemin rude », « se trouver plongé dans les ténèbres » sont devenus des lieux communs parce que de telles représentations naissent spontanément chez la plupart des êtres. Elles sont empruntées à une

sorte de réservoir commun dans lequel ont puisé tous les hommes à toutes les époques. On voit ainsi réapparaître de nos jours, soit dans les rêves, soit dans des moments d'assoupissement de notre conscience, des symboles qu'employaient déjà dans leurs mythes ou dans les rites de leurs religions les peuples les plus anciens. C'est dans le monde astral que nous pourrions trouver ce réservoir universel des grands symboles.

Le corps astral en est le créateur. Il y a, ici encore, antagonisme entre l'astral et l'éthérique. Les forces du corps éthérique nous permettent de construire des images, nos représentations des choses du monde extérieur... Le corps astral, lui, s'exprime en symboles.

Si cette tendance du corps astral apparaît plus nettement dans la conscience de rêve, elle se produit également pendant la veille. La psychanalyse a mis en lumière cette particularité psychologique. Les observations de Freud et de ses disciples ont montré que nous créons sans cesse des symboles. Par exemple, nous lions symboliquement un objet à un sentiment ou à un désir. Si ce sentiment ou ce désir nous importune, nous cherchons inconsciemment à nous en débarrasser, il se trouve que nous allons perdre ou briser l'objet-symbole. Consciemment, nous croyons sincèrement que c'est « par hasard ». En fait nous avons été l'agent volontaire de la perte ou de la destruction de l'objet lié à un sentiment dont nous cherchions à nous libérer. Nous agissons inconsciemment comme si, en nous débarrassant de l'objet, du symbole que nous avons créé, nous pouvions supprimer le sentiment refoulé.

Notre vie intérieure est tissée de symboles beaucoup plus que nous ne l'imaginons, elle en est même souvent encombrée. Ce n'est pas seulement un objet, mais un homme, une personnalité disparue, même une notion abstraite qui peuvent devenir symboles. Ils servent de vêtement à un ensemble complexe de sentiments ou de désirs, souvent parce qu'on est incapable de les analyser et qu'il est plus simple et plus facile

de les couvrir d'une image ou d'une formule, parce qu'on n'oserait plus se les avouer à soi-même. Ils s'agrègent en un symbole qui, dès qu'il est constitué, masque à la conscience tout ce qu'il recouvre. Il sert aussi à les justifier. C'est le symbole, prétendons-nous, qui est haïssable ou adorable, vénéré ou honni ! Nous donnons ainsi libre cours à notre sentiment sans être gênés par les scrupules de notre conscience ou arrêtés par sa censure.

Naturellement on ne tiendra guère compte, dans cette élaboration du symbole, de ce qu'est en réalité l'objet, la personnalité, ou le contenu intellectuel de la notion abstraite derrière lesquels se masque un complexe de sentiments inavoués. Il devient impossible de discuter rationnellement la notion prise comme symbole ou de rétablir dans sa vérité historique le personnage promu à ce rang ; on déclencherait immédiatement des réactions émotives au lieu d'un examen des faits et d'arguments logiques.

La politique n'est-elle pas nourrie presque entièrement de ces sortes de symboles ? Elle en vit... et elle en meurt.

Bien que cette tendance à créer sans cesse des symboles soit un des principaux ressorts de notre vie psychologique, elle reste plongée presque entièrement dans l'inconscient. C'est ce qui peut la rendre dangereuse. Du fait que l'activité qui construit les symboles échappe au contrôle de la conscience, on commet communément l'erreur de croire que ces symboles ont été construits par la pensée, qu'ils représentent des idées, alors qu'ils ne sont en réalité que le masque d'un complexe de sentiments, de désirs, de volontés. Pour se faire illusion, on enrobe le symbole de mots qui, dans le dictionnaire, correspondent à des concepts, à des idées, mais qui n'ont jamais été pensés réellement par celui qui les prononce. C'est ainsi que naissent, se développent et s'exaspèrent tous les fanatismes, les mots d'ordre qui se créent et se colportent, « les mots qui sauvent et les mots qui tuent ».

Il est donc extrêmement important d'apprendre à construire correctement des symboles. C'est utile dans la vie courante pour ne pas nous illusionner sur les symboles que nous construisons sans cesse dans notre inconscient, et aussi pour éviter de nous laisser imposer les symboles construits par d'autres.

Certes, il ne s'agit pas d'éviter tout symbolisme. C'est une activité normale du corps astral et nous allons voir qu'elle est fort importante pour le développement spirituel. Mais il faut s'habituer à la rendre consciente. Il peut être commode qu'un complexe de sentiments et de volontés puisse s'exprimer par un symbole, mais il faut être conscient qu'il en est bien ainsi, se rappeler que ce ne sont pas des idées qui s'expriment sous cette forme. Il faut en outre être capable de reconnaître clairement quels sont réellement les sentiments, les désirs, les volontés qui s'expriment sous ce vêtement. On retrouve ici cette loi générale déjà exprimée : lorsqu'une faculté ou un être spirituel présentent quelque danger, ils perdent toute nocivité dans la mesure où l'on est capable de les reconnaître, de les regarder bien en face sous la pleine lumière de la conscience.

Dans son livre *La science de l'occulte*, Rudolf Steiner donne un exemple célèbre d'une méditation sur un symbole, celui de la Rose-Croix (2). Il explique longuement et de façon précise comment il faut construire le symbole et il montre de quelle façon la suite de pensées et de représentations qui sert à cette édification fait naître certains sentiments. Une fois la construction achevée, il faut se concentrer sur le symbole seul, et pendant la concentration, exclure toute autre pensée. Il ajoute :

La vertu d'un pareil symbole dépend de la manière dont on l'a composé avant d'en faire l'objet de la méditation. Si on

(2) *La science de l'occulte*, chap. « La connaissance des mondes supérieurs ». — Editions du Centre Triades, Paris 1976.

l'évoque sans l'avoir tout d'abord construit dans sa vie intérieure, il reste froid et beaucoup moins efficace que lorsqu'il a acquis son pouvoir d'éclairer l'âme au cours de la préparation. Pendant la méditation, il ne faut pourtant pas évoquer toutes les pensées qui ont servi à cette préparation, mais laisser *l'image seule* devant soi en esprit.

Le symbole repose donc bien sur un ensemble, un complexe de sentiments, éveillés au moyen de la construction. Au cours de la concentration, tous les éléments d'édification du symbole doivent disparaître ; lui seul doit subsister et les masquer, enveloppé seulement d'un halo, d'une aura de sentiments qui continuent de vibrer dans l'âme comme un accompagnement en sourdine. La méditation ainsi proposée suit donc très exactement le processus spontané de construction du symbole tel qu'il se déroule de lui-même dans notre inconscient. Mais ici tout s'est fait en pleine conscience, volontairement et d'après des représentations et des sentiments que nous avons pu choisir et contrôler.

LIBRE CRÉATION DE SYMBOLES

Par une méditation ainsi construite, notre âme parvient à se mettre à l'unisson d'une des lois du monde astral, mais elle la suit *par un acte libre*, issu de notre propre initiative, et non pas en nous laissant entraîner par les impulsions obscures de notre inconscient.

Cette liberté, cette autonomie est l'élément essentiel, celui qui donne toute sa valeur et son importance à l'exercice. Nous nous trouvons ici à un point central, crucial, sur le chemin que nous suivons dans notre marche vers l'esprit.

Jusqu'ici les observations que nous avons faites, les représentations ou les idées sur lesquelles nous nous sommes fondés étaient directement ou indirectement tirées du monde sensible ou liées à lui. Nos observations sur le monde éthérique constituaient des expériences sensibles-supra-

sensibles. Nous avons essayé d'apercevoir l'éthérique au travers des métamorphoses qu'il impose aux formes visibles. Les pensées que nous avons développées étaient mises à l'unisson des forces éthériques lorsqu'elles agissent dans le monde physique. En abordant l'astral, nous avons eu recours sans doute à l'observation de notre vie intérieure. Mais nous dirigeons notre observation vers certains aspects de cette vie intérieure qui sont liés au physique et à l'éthérique. Il en était ainsi pour tout ce qui concerne les rapports du corps astral avec les corps physique et éthérique. La faculté de transfert que nous avons observée comme première manifestation du corps astral peut sans doute s'exercer vis-à-vis des êtres spirituels ; mais dans la vie courante, elle tend à nous rapprocher des choses et des êtres du monde sensible.

Maintenant, en abordant l'activité créatrice de symboles, nous touchons à un domaine où l'activité du corps astral n'a plus aucun rapport avec le monde physique, et surtout n'est plus déterminée en quoi que ce soit par le physique-éthérique. Nous sortons complètement du monde sensible.

Après avoir décrit la méditation sur la Rose-Croix, Rudolf Steiner déclare :

Ces symboles sont choisis de telle manière qu'on peut faire totalement abstraction de leur rapport avec une réalité sensible et que leur valeur réside uniquement dans la force avec laquelle ils agissent sur l'âme quand celle-ci détourne toute son attention du monde extérieur, qu'elle étouffe les impressions des sens et qu'elle élimine aussi toutes les pensées qu'elle pourrait tenir d'une impulsion venant du dehors. (...)

Le processus de la méditation s'éclaire si on le compare au sommeil. (...) Bien que l'état de l'âme soit alors comparable au sommeil en ce sens qu'elle s'est détachée de son corps, cet état peut pourtant être considéré comme un état de veille *supérieur*. L'âme se connaît alors dans sa véritable nature indépendante, tandis qu'à l'état de veille ordinaire — ses forces étant beaucoup moins développées — elle ne devient consciente qu'avec l'aide de son corps ; elle ne se connaît donc pas elle-même et se perçoit seulement dans l'image que son corps — ou plutôt ses processus organiques — lui présentent comme une sorte de reflet.

Les symboles dont la construction a été décrite plus haut ne correspondent pas encore, naturellement, à des réalités du monde spirituel. Ils servent à détacher l'âme de la perception sensorielle et du cerveau auquel l'entendement est lié d'ordinaire. Ce détachement n'est acquis que lorsqu'on peut se dire : je me représente maintenant quelque chose au moyen de forces pour lesquelles ni mes sens ni mon cerveau ne me servent d'instruments. La première expérience qu'on fait sur cette voie, c'est cette indépendance à l'égard de ses organes physiques. On peut se dire ensuite : ma conscience ne disparaît pas lorsque je fais abstraction de mes perceptions sensorielles et de ma pensée rationnelle ; je puis m'élever au-dessus de celle-ci et j'ai alors l'impression d'être à côté de ce que j'étais auparavant. Telle est la première expérience purement spirituelle : la vision d'une entité, d'un Moi psycho-spirituel.

Cette expérience est donc d'une importance capitale. Mais il faut bien voir que la faculté de former des symboles existait avant cette expérience. Ce qui est essentiel, c'est que dans notre vie psychique ordinaire toute activité consciente est déclenchée directement ou indirectement par des impressions sensibles. Nous sommes donc déterminés plus ou moins par elles. Ici au contraire, l'homme peut, sans être déterminé par autre chose que par son libre propos, déclencher une activité purement spirituelle, une activité propre à un monde supra-sensible, au monde astral. Il sort donc bien du monde sensible pour entrer de son propre mouvement dans un monde supérieur, et d'une façon conforme aux lois de ce monde. Au lieu d'être porté par les lois du monde physique, il se modèle d'après les lois de l'astral auxquelles il s'est librement lié. L'exercice sur les symboles est donc bien un passage, un point crucial sur le chemin vers l'esprit. Grâce à lui on peut passer du monde sensible aux mondes supérieurs et cela par un acte libre.

Il est facile de comprendre qu'un tel exercice puisse être le point de départ d'un chemin de développement spirituel. C'est ce que montre Rudolf Steiner dans *La science de l'occulte*. La méditation sur les symboles est la première

méditation qu'il propose dans le chapitre de cet ouvrage consacré à la « connaissance des mondes supérieurs ». C'est un chemin plus rapide que celui qui passe par étapes successives du physique à l'éthérique, puis à l'astral. Il s'engage, en effet, directement dans des régions déjà complètement étrangères au monde sensible. Mais il ne peut être utilement suivi que par des âmes déjà sérieusement mûries et, en outre, bien entraînées aux exercices spirituels, car il n'est pas facile de réussir correctement une méditation sur les symboles. On entre dans un monde inhabituel pour notre conscience ordinaire. On n'est plus guidé par des notions tirées de l'expérience sensible, on manque de points de repère, de contrôle direct et immédiat. C'est un chemin difficile pour des débutants.

INVERSION DU COURS DU TEMPS

Avec le travail sur les symboles, nous sommes sortis du monde sensible, donc de l'espace tel que nous le concevons d'ordinaire. En passant à une autre observation de la conscience de rêve, nous allons sortir du temps tel qu'il se déroule habituellement devant nous. En effet, une troisième caractéristique de l'astral, l'inversion du cours du temps, apparaît fréquemment dans les rêves.

Voici par exemple un rêve cité dans plusieurs manuels de psychologie :

Une personne rêve qu'elle vit à l'époque de la Révolution. Le rêveur se ressent comme un ci-devant, un suspect ; il est poursuivi, traqué. Il parvient à échapper plusieurs fois aux sbires qui vont le saisir. Il lui faut prendre des noms d'emprunt, se déguiser, changer presque chaque jour de refuge. Il finit par être arrêté, emprisonné. En prison il vit maintes scènes dramatiques. Il est traduit devant le tribunal révolutionnaire. Un long procès se déroule. Malgré une défense

acharnée, il est condamné à mort, conduit à l'échafaud. Le coup de couperet de la guillotine le réveille. Il s'aperçoit alors que le ciel de lit s'est détaché et lui est tombé sur le cou !

Le choc a été interprété dans la conscience de rêve comme le coup de couperet d'une guillotine. Le long roman aux épisodes multiples qui a paru durer des mois a été déclenché par ce choc. Pourtant le coup de couperet était, dans le rêve, le dénouement de ce roman. Ce qui en fait a été le point de départ apparaît comme conclusion. La cause première devient l'effet final. Dans notre conscience de veille et dans le monde physique, la cause précède l'effet et le détermine. Ici le fait qui serait considéré comme cause lorsque nous sommes éveillés, apparaît comme l'ultime conséquence d'une longue suite d'événements. Pourtant c'est ce point final qui a engendré tout le roman. Il fallait expliquer le choc ressenti. Le corps astral a travaillé pour fournir une explication. Il l'a donnée en se conformant à ses lois propres parce qu'il était libéré des contraintes que lui opposent, lorsque nous sommes en état de veille, les corps physique et éthérique. Mais du même coup il nous découvre un des secrets de sa nature, une de ses lois maîtresses : dans l'astral le temps paraît se dérouler en sens inverse de son cours habituel. Il revient de l'avenir vers le présent. Cette inversion est due à ce que le monde astral est le monde de la finalité.

CAUSALITÉ ET FINALITÉ

Dans l'univers physique, la cause de tout ce qui existe dans le présent doit être cherchée dans le passé ; le passé détermine le présent, qui, à son tour déterminera l'avenir. Dans le domaine physique règne la causalité.

Dans le monde astral, tout ce qui existe dans le présent trouve sa raison, sa fin dans un but qui ne se réalisera que dans l'avenir, mais qui se préfigure dans le présent.

Dans le monde physique, lorsqu'on veut rechercher comment les événements s'enchaînent, se déterminent les uns les autres, il faut les suivre dans un ordre qui se déroule du passé vers le présent, conformément au temps tel que nous le concevons d'ordinaire. C'est ce que nous appelons l'ordre chronologique.

Dans le monde astral, si nous voulons découvrir comment un événement en a suscité un autre, il faut suivre l'ordre inverse, remonter dans le temps du présent vers le passé.

Le monde physique est dominé par la loi de causalité ; le passé impose rigoureusement l'état présent. L'astral au contraire prédispose le présent en vue d'une fin, le rend apte à recevoir les impulsions de l'avenir.

Ce problème de causalité et de finalité a toujours paru extrêmement ardu. Lorsque nous observons le monde physique, notamment tout ce qui est mécanique ou qui peut se ramener aux lois de la mécanique, il est évident que la causalité s'impose de façon absolue. Dès qu'on aborde les êtres vivants et surtout le règne animal, il semble qu'une sorte de finalité apparaisse. Elle se manifeste tout particulièrement dans l'instinct qui, presque toujours, fait agir l'animal *en raison* d'un événement futur que la bête est presque certainement dans l'impossibilité de prévoir.

Un sentiment profond rend l'homme incapable d'accepter la loi implacable de causalité pour tout ce qui concerne sa vie morale ou spirituelle. L'observation peut bien lui faire voir la causalité dominant la nature inanimée ; son intelligence peut lui en découvrir les lois, la science lui démontrer comment elles agissent. Il ne peut se résigner à la subir ; il demande quelle peut être la fin de toutes choses, quelle est sa raison de vivre, le but de sa destinée. Il recherche obstinément la finalité, même si la raison veut le persuader qu'il n'y en a point.

Ce problème de la causalité et de la finalité reste insoluble tant qu'on ne s'est pas convaincu que l'homme participe aux

deux mondes physique et astral. Il se trouve au confluent d'un passé qui le détermine et d'un avenir qui le sollicite et le prédispose. En lui jouent à la fois les lois de la causalité et les impulsions de la finalité.

Parce que l'homme possède à la fois un corps physique et un corps astral, dans chacun de ses actes causalité et finalité s'entremêlent. Prenons un exemple banal, un exemple terre à terre.

Observons un homme qui joue au billard. Une boule roule sur le tapis vert. Son trajet, ses ricochets obéissent aux lois de la mécanique. Ils sont déterminés par une cause : l'impulsion que le joueur a donnée à la boule. Cette impulsion est antérieure au mouvement. Tout ce qui se déroule sur le tapis vert, tout ce que le spectateur peut voir, est strictement conforme aux lois de la causalité. Ces lois déterminent en fin de course un carambolage. Tout ce que nous avons vu s'est déroulé dans le monde physique.

Mais tout change si nous nous représentons maintenant ce qui s'est passé derrière le crâne du joueur. Ici, c'est le carambolage qui était la raison, la fin de l'impulsion donnée à la boule. Ce que nous avons vu en dernier lieu sur le tapis vert était la cause déterminante qui a déclenché toute l'action, tandis que dans la pensée du joueur le carambolage était d'abord ; c'est lui qui a été vu en premier ; tous les mouvements qui l'ont précédé, pour le spectateur, n'étaient pour le joueur que la conséquence, la suite de sa représentation. Au moment où il jouait, où il donnait à sa boule l'impulsion nécessaire pour qu'apparaisse le carambolage, c'était l'avenir qui préformait, dans le présent, tous ses mouvements en vue du but à atteindre. Il agissait selon les impulsions de la finalité. Tout ce qui s'est passé derrière le crâne du joueur s'est déroulé dans le monde astral.

Il est important de remarquer qu'une fois le carambolage prévu, posé devant le regard intérieur du joueur, il faudra pour *réaliser* le carambolage dans le monde physique *utiliser*

les lois de la causalité. L'opération complète se décompose de la façon suivante :

1. Le joueur voit le carambolage à faire. C'est le plus lointain avenir qu'il ait à prévoir.

2. Le joueur se représente le trajet que doit accomplir sa boule pour parvenir au carambolage.

3. Il se représente les mouvements qu'il doit accomplir pour donner à la boule l'impulsion nécessaire afin qu'elle accomplisse le trajet prévu. C'est l'avenir le plus proche.

La pensée du joueur suit donc la série des opérations qui se dérouleront sur le tapis vert, mais elle les suit *dans un ordre inverse de leur succession dans le temps physique*. Il les suit en partant du plus lointain avenir, le carambolage, pour descendre vers le plus proche, les mouvements à accomplir pour donner à la boule l'impulsion voulue.

4. Le joueur donne l'impulsion à la boule et, désormais, tout se passera selon la loi de causalité et se déroulera dans le monde physique dans l'ordre inverse des représentations du joueur. D'abord le mouvement du bras, puis le trajet de la boule, enfin le carambolage.

Une seconde remarque est non moins importante. Jusqu'au moment où le joueur est passé de la représentation à l'acte, où il a mis la boule en mouvement, il pouvait choisir le trajet qu'il lui ferait parcourir. Il est rare qu'un carambolage ne puisse se faire que d'une seule façon. Dans une certaine mesure *le joueur était libre*. A partir du moment où le mouvement est déclenché, où la causalité remplace la finalité, où l'opération sort de l'astral pour entrer dans le physique, rien ne peut plus être changé, tout est *rigoureusement déterminé*, parce que tout est soumis à la causalité.

Ainsi, les impulsions qui traversent l'astral proviennent de l'avenir. Elles sont dirigées par la finalité. Lorsqu'elles pénètrent dans le monde physique, elles préforment dans le présent un événement futur. Elles y déposent une sorte de germe qui va se développer dès lors selon les lois de causalité.

Ce germe, d'abord difficile à discerner, déterminera l'événement qui existait en puissance dans le monde astral. Un certain temps s'écoulera entre le moment où le germe est déposé et le moment où l'événement se réalisera ; ceci en raison de l'inertie du monde physique qui s'oppose à toute transformation brusque. Il faut que l'événement mûrisse, que « les temps soient révolus ».

Tant que l'événement est seulement préfiguré dans le monde astral, les êtres dont les impulsions tendent à se réaliser dans le monde physique — qu'il s'agisse d'hommes ou d'êtres spirituels — conservent une grande liberté. Leur réalisation peut prendre toutes sortes de formes. Mais, dès que le germe est déposé, que l'événement est ainsi préformé dans le monde physique, il devient fort difficile de modifier son développement. L'impulsion, en pénétrant dans le domaine de la causalité, en prend le caractère de rigueur déterminante. Jusqu'alors souple, plastique, elle devient à partir de ce moment une cause fatale. Ainsi la causalité et la finalité ne s'excluent pas, mais s'entremêlent et se complètent.

L'homme, par son corps astral, fait partie du monde de l'astralité. C'est la raison pour laquelle il peut se fixer à lui-même un but, une fin, et agir de telle sorte qu'il soit capable de l'atteindre. Son action, dirigée par la finalité, est conforme aux lois du monde astral.

C'est cette même faculté du monde astral qui permet d'expliquer tous les faits de prémonition ou de prophétie et notamment les rêves prophétiques. Il faut bien remarquer que la prévision d'un événement peut être obtenue par plusieurs voies différentes.

L'observation peut nous permettre de découvrir le germe déjà déposé dans le monde physique. Il faut pour cela de la pénétration d'esprit, du coup d'œil, de l'intelligence ou de la sagacité ; bref des qualités, brillantes peut-être, mais normales.

Dans des cas plus rares, l'observation peut avoir été faite sans que nous ayons découvert son importance. Nous n'en avons tiré aucune conséquence. Mais, au cours d'un rêve, nous en verrons les effets. C'est possible parce que le corps astral ne cesse pas toute activité pendant le sommeil. Il arrive, de temps à autre, qu'un écolier qui n'est pas arrivé à faire son problème le soir, en trouve la solution en rêve et n'ait plus qu'à l'écrire le lendemain. Les deux faits sont analogues. Il n'est pas nécessaire de posséder des facultés supranormales dans un cas plus que dans l'autre.

Par contre, pour percevoir l'événement futur avant toute réalisation, lorsqu'il est encore en puissance et seulement préfiguré dans le monde astral, il faut de la clairvoyance. Mais les impulsions seulement préfigurées dans le monde astral peuvent encore se réaliser, comme nous l'avons vu, de bien des façons différentes ; elles n'ont pas encore de caractère certain et fatal. C'est pourquoi les cas de prophéties indiscutables, exprimées avec précision et exactement réalisées, sont rares.

Toutes les impulsions qui traversent l'astralité et pénètrent dans le domaine physique suivent les mêmes lois, quelle que soit l'importance de l'événement finalement réalisé ou la nature de l'être qui a donné l'impulsion. Le même processus se déroule, qu'il s'agisse d'un acte humain, de notre destinée, des fins ultimes de l'humanité, de l'évolution, de l'univers ou de la réalisation des desseins de Dieu. Les buts les plus lointains sont d'abord posés dans l'astral. Ils se préfigurent peu à peu en modifiant le monde astral d'abord dans un devenir un peu moins lointain, puis de plus en plus proche, jusqu'au moment où le germe en sera déposé dans le présent physique.

Le moment où se produira cette sorte de naissance est d'une importance capitale, puisqu'à partir de ce moment l'impulsion saisie par la loi de causalité ne peut plus guère être modifiée et qu'elle prend forme physique. Il faut donc que ce

moment d'incarnation ne se produise ni trop tard ni trop tôt. Si c'est trop tard, le germe n'aura pas le temps de se développer normalement et risque de rester sans effet. Si c'est trop tôt, le germe sera déposé à un moment où les conditions du monde physique ne sont pas encore favorables à son développement et il se produit une sorte d'avortement ou de monstruosité. Rudolf Steiner cite dans son œuvre des cas nombreux d'impulsions spirituelles qui ont succombé ou ont été dévoyées parce qu'apparues trop tôt dans un univers insuffisamment préparé. La même précaution doit être prise lorsque nous envisageons de réaliser quelque dessein important. Il faut savoir le laisser mûrir assez longtemps en nous-même et l'introduire au moment propice dans le milieu physique, par actes et même par paroles. Il est toujours dangereux de parler trop tôt d'un dessein encore irréalisable.

DESTINÉE ET KARMA

Notre destin individuel est soumis aux mêmes lois. Il est préfiguré dans l'astral avant notre naissance. C'est le *karma* de l'existence que nous allons vivre. Le germe en sera déposé dans le monde physique au moment de notre naissance. Les vieux contes qui nous montrent des fées assemblées autour du berceau d'un enfant, et lui apportant chacune en don une qualité qui n'apparaîtra que plus tard, expriment sous une forme poétique cette première ébauche du destin. Mais ce karma qui provient du monde astral est construit en vue d'un but, d'une fin qui dépasse les limites d'une seule existence.

On a souvent une conception trop étroite de la loi de karma. On imagine volontiers que les événements d'une vie sont seulement la conséquence de vies antérieures. En partant de ce seul point de vue, on est amené à ne considérer le karma que sous la forme d'une sorte de justice distributive, de morale en action, telle qu'on la trouve dans certain livres

destinés aux petits enfants... et que ceux-ci n'aiment pas lire, parce qu'ils ont encore un instinct juste de la vérité. Cette conception conduirait d'ailleurs à supposer un déterminisme rigoureux dans les actions humaines, ce qui ne laisserait guère de place pour la liberté.

C'est en l'étudiant du point de vue de la finalité que la loi de karma peut devenir féconde. L'humanité et chacun des individus qui la composent doivent atteindre au travers des vies successives les buts fixés à l'évolution de l'univers. Si, au cours d'une existence, une faculté indispensable pour notre développement ultérieur n'a pas été suffisamment exercée, les événements de la vie vont nous obliger à renforcer ce point faible. C'est donc essentiellement en vue de l'avenir qu'il faut purger le passé. Plutôt que de chercher à connaître nos existences passées (ce qui n'a guère qu'un intérêt historique, puisque nous sommes impuissants à y rien changer), il vaut mieux employer nos forces et nos connaissances de la loi de karma à préparer le bagage nécessaire à nos existences futures. Nous éviterons ainsi que des événements souvent pénibles nous obligent à le faire. L'acquisition des facultés et des vertus indiquées par Rudolf Steiner comme préparatoires à l'initiation nous seront à ce point de vue d'un grand secours. Nous pouvons, grâce à cette acquisition, développer harmonieusement et en pleine liberté toutes les forces dont nous aurons besoin dans cette existence et dans les prochaines.

Nous pouvons nous approcher de la connaissance de notre propre destin, de notre karma, en examinant et en retraçant devant nos yeux le déroulement des événements de notre vie. Ce ne sont pas ces événements eux-mêmes qui sont importants, ni le fait qu'au moment où ils se sont produits nous les ayons ressentis comme agréables ou désagréables, heureux ou douloureux. Une difficulté grave, un malheur peuvent avoir des conséquences bienfaisantes. Ce qui est important dans l'examen rétrospectif de notre vie, c'est le déroulement,

l'enchaînement des circonstances. Mais ces événements ne sont pas liés seulement par des relations de cause à effet ; en tant qu'ils expriment notre karma, ils sont généralement déterminés par la finalité, et par conséquent ils peuvent trouver leur raison dans un autre événement qui ne s'est réalisé que longtemps après et non pas dans un événement antérieur. Il est donc utile, pour que cette finalité nous apparaisse clairement, que l'examen de notre vie soit fait dans l'ordre inverse de son déroulement, c'est-à-dire en partant du présent, des faits les plus récents, pour remonter le cours de notre vie jusqu'aux souvenirs les plus anciens de notre première enfance.

Cet exercice d'examen rétrospectif poursuivi à rebours du temps peut sembler au début assez difficile à réaliser. On peut s'y entraîner en commençant par suivre de cette façon les faits qui se sont déroulés au cours d'une seule journée. Par exemple, s'il a fallu monter un escalier pour rentrer chez soi, on sera amené à se voir descendant à reculons ; un spectacle qu'on a vu commence par le dénouement, une conversation par les derniers mots échangés. Les événements vus ainsi, à rebours de leur ordre chronologique, prennent un tout autre aspect. On s'aperçoit que, même dans le détail des faits les plus insignifiants d'une journée, un événement qui n'est pas encore réalisé peut être préparé par un autre, et que ce dernier ne prend toute son importance et sa signification que si nous établissons un rapprochement juste entre les deux événements. Par exemple, sans raison apparente, nous sommes partis en avance ; les quelques instants de loisir dont nous disposions nous ont permis de faire une observation importante, ou de rencontrer inopinément une personne que, sans cette avance, nous n'aurions pas eu l'occasion de voir... De tels faits sont fréquents. Il faut naturellement les enregistrer avec calme et sans y voir, à chaque instant, l'intervention de puissances supérieures.

Des exercices comme ceux qui viennent d'être indiqués sont utiles pour renforcer et contrôler l'activité de notre corps astral. En nous menant jusqu'à la porte du problème du destin, du karma, ils nous font dépasser le domaine purement astral pour atteindre celui du spirituel, du moi. Le moi est l'élément qui passe d'une incarnation à l'autre et qui est par là même le porteur du destin. Nous pouvons lire dans l'astral l'image du moi inscrite dans le destin.

V

L'ÂME ET LE MOI

LE DIEU INCONNU

LE Christ, s'adressant à tous les hommes, l'atteste et l'affirme :

« Je vous le dis, vous êtes des dieux. »

(Jean, 10, 34)

Ce dieu inconnu qui vit en chacun de nous dans les ténèbres de notre inconscient, ne porte qu'un seul nom : moi. Nous n'en pouvons dire qu'une chose : je suis.

Que pouvons-nous *apprendre* sur le moi ?

La science spirituelle nous en dit à peu près ceci : le moi est d'essence spirituelle. Au commencement des âges il était avec le Père. Par notre moi, nous sommes tous frères du Christ. A la fin des temps, le moi sera réintégré au sein de Dieu ; il se réunira au Père. Au cours de l'évolution, le moi est l'élément qui passe d'incarnation en incarnation. Au travers des époques, d'existence en existence et d'avatar en avatar, il assure la continuité de l'Etre ; il demeure. Il pourrait dire de lui-même : je suis celui qui est, qui fut et qui sera.

A chaque naissance, le moi apporte du monde spirituel des impulsions qui se manifestent au cours de la vie terrestre par le

destin, le karma. Il en apporte également des inspirations. Chez la plupart des hommes, ces inspirations sont communes à tous les enfants qui naissent à la même époque, dans le même peuple et dans le même groupe. Ainsi s'exprime, au travers des individus, l'esprit, le style, le caractère propre à une époque, à un peuple, à un groupe. C'est le karma collectif qui vient se mêler au karma individuel. Intégrés l'un à l'autre, ils déterminent le destin de chacun.

Quelques individualités exceptionnelles apportent aussi directement du monde spirituel des révélations d'un caractère plus original. Ce sont des êtres désignés pour une mission spéciale. Ils seront des inspireurs, des précurseurs ou des maîtres.

Au cours de chaque existence et quel que soit le destin au travers duquel il passe, le moi s'enrichit d'expériences nouvelles. Après la mort il en emporte le fruit dans le monde spirituel. Mais ce qu'il emporte ainsi n'est pas tout ce que nous avons ressenti, compris ou voulu au cours de notre vie. C'est uniquement ce qu'il y a eu d'original dans notre façon d'être, de sentir, de penser et surtout de vouloir. Nous sommes des dieux pour autant que nous sommes créateurs et (c'en est le corollaire) nous ne sommes capables de créer que dans la mesure où le moi participe à nos actes.

Ce ne sont donc pas toujours nos plus grandes actions, ni les plus éclatantes, qui enrichissent le moi. C'en sont souvent de fort humbles ; ce ne seront en tout cas que celles où nous étions libres. Les sentiments, les idées, les actes qui ne sont que l'expression du karma collectif agissant au travers de nous, ne nous appartiennent pas. Les inspirations, même les plus hautes, que nous avons reçues gratuitement du monde spirituel ne sont pas notre bien. Nous en sommes seulement comptables envers l'Esprit qui nous les avait données. Nous sommes en face de lui comme les serviteurs, à qui, dans la parabole, le maître partant en voyage avait remis ses biens, les partageant entre eux selon

leurs capacités. Ceux-là seuls qui ont su les faire fructifier méritent de recevoir un don ; « car on donnera à celui qui a, et il sera dans l'abondance, mais à celui qui n'a pas, on ôtera même ce qu'il a » (Matthieu, 25, 29). C'est donc uniquement dans la mesure où nous avons apporté, de nous-même, un enrichissement à l'inspiration reçue, que nous avons acquis quelque chose.

LE MOI EST LIBRE PAR NATURE

Nous ne créons que si nous sommes libres. Or nous ne sommes pas libres vis-à-vis d'une inspiration du monde spirituel, nous ne pouvons que la recevoir si elle nous est donnée. Nous ne sommes pas libres lorsque nous exprimons simplement l'esprit de notre temps ou de notre peuple, car ce ne sont plus que préjugés dès que cet esprit s'affaiblit et tend à disparaître. Nous ne sommes pas libres lorsque nous obéissons à la loi morale.

N'étant pas libres, nous ne sommes pas créateurs, nous n'enrichissons ni notre moi, ni le monde spirituel.

Cela ne signifie pas qu'il faille agir contrairement à toute loi, à toute tradition, à toute règle sociale ou à toute inspiration. La liberté n'est pas fantaisie arbitraire ou anarchie. Nous ne sommes pas plus libres si nous prenons par principe le contrepied de la loi que si nous nous y conformons aveuglément. Nous devons donc agir conformément à la loi ou à la tradition si nous le jugeons bon, mais uniquement parce que tel est notre vouloir et non pas par respect aveugle pour la loi ou la tradition. La liberté comporte, certes, des dangers. Ils seront précisés plus loin. Mais il faut être capable de traverser et de surmonter cette phase dangereuse pour être en mesure d'inventer, de créer des formes d'action nouvelles qui ne soient pas pur conformisme envers les règles imposées par la loi. Il y a en effet

des façons originales d'être bon, de dire le vrai et d'agir bien. Cette façon originale d'être et d'agir apparaît lorsque nos actions sont déterminées uniquement par ce que Rudolf Steiner appelle « l'imagination morale ». L'imagination morale est une des facultés par lesquelles se manifeste le moi. Elle nous permet de découvrir des façons de nous comporter qui nous soient propres (1).

Rudolf Steiner écrit en substance à ce sujet qu'être libre, c'est pouvoir déterminer de soi-même, grâce à l'imagination morale, les représentations initiales de l'action. La liberté n'existe pas tant que quelque chose d'extérieur au moi (phénomène mécanique ou puissance surnaturelle) détermine mes représentations morales. Elle existe si je les produis moi-même. Ce n'est pas être libre qu'exécuter les intentions qu'un autre être a mises en moi. Un être libre est donc celui qui peut vouloir ce que lui-même tient pour juste... Les pouvoirs extérieurs peuvent m'empêcher de faire ce que je veux ; mais c'est seulement lorsqu'ils réduisent mon esprit à l'esclavage, c'est seulement lorsqu'ils chassent de ma tête mes motifs d'action pour mettre les leurs à leur place qu'ils entament réellement ma liberté. Il est en outre particulièrement important de signaler que c'est l'expérience intérieure qui permet de certifier qu'une volonté est libre.

Nous pouvons comprendre la possibilité de cette liberté que nous décrit Rudolf Steiner et nous représenter son mode d'action en nous souvenant des notions que nous avons dégagées au cours de notre étude sur le corps astral. Il y en a deux qui sont essentielles pour parvenir à une claire compréhension de ce qu'est l'acte libre.

Tout d'abord la notion d'une activité intérieure qui n'est plus déclenchée ou déterminée par des impressions sensorielles ou par des concepts tirés, extraits des sensations.

(1) Rudolf Steiner : *La Philosophie de la Liberté*, chap. XII. — Editions Anthroposophiques Romandes, Genève 1979.

Les exercices sur la construction des symboles nous ont permis d'acquérir l'expérience de cette activité intérieure autonome, ne reposant sur rien d'autre que sur notre libre propos.

En second lieu, l'inversion du cours du temps dans le monde astral nous a fait constater la faculté que possède l'homme de se poser à lui-même des buts, des fins qui ne se réaliseront que dans l'avenir, et d'en concevoir la réalisation en imaginant à rebours la succession des actes qui lui permettront d'y parvenir.

En rapprochant ces deux notions tirées des indications données par Rudolf Steiner, nous pouvons concevoir comment il est possible de déterminer par nous-même des représentations initiales d'actions qui ne nous seront dictées par rien d'autre que notre imagination morale. Puis pour réaliser les fins ainsi imaginées, pour les faire pénétrer de façon efficace dans le monde sensible, nous suivrons le processus qui a été décrit à propos de l'exemple du joueur de billard. Cette réalisation est dénommée par Rudolf Steiner « la technique morale ».

C'est donc au travers du corps astral, et grâce à ses facultés, que le moi, l'esprit qui vit dans l'homme, peut agir dans le monde physique. C'est bien ainsi d'ailleurs qu'agissent tous les êtres spirituels, tous les créateurs, tous les dieux.

Tels sont, dans leurs grandes lignes, les enseignements que la science spirituelle nous donne sur le moi.

L'ACTIVITÉ INTÉRIEURE AUTONOME

Le point essentiel, ce qui fait l'ossature de cet enseignement, est le rapport étroit du moi et de la liberté.

Mais tout ceci n'est que description purement intellectuelle. On peut l'apprendre comme on apprend n'importe

quoi. Ce n'est pas encore expérience du moi. Nous pouvons décrire et nous représenter le « mécanisme » de l'action libre. Mais ainsi que l'écrit Rudolf Steiner : « C'est l'expérience intérieure seule qui permet de certifier qu'une volonté est libre. » Cela ne peut pas se prouver, cela peut seulement s'éprouver. Si nous cherchons jusqu'au plus profond de nous-même, où trouverons-nous donc l'expérience de notre moi ?

« Je » — « Moi » —, « Je suis. » Petits mots banals qui sortent à chaque instant de notre bouche, si communs que nous n'y prêtons même plus attention. Masquent-ils vraiment cette réalité grandiose que décrit la science spirituelle ? Où se cache donc ce dieu inconnu, enseveli dans nos ténèbres ? Comment se fait-il qu'il ne se révèle pas à nous ? Pourquoi agit-il si sourdement que nous ne le percevions jamais ?

L'EXISTENCE DU MOI

Pour nous aider à bien concevoir cette difficulté, évoquons tout d'abord le tableau que nous tracions plus haut au sujet de la conscience. Nous l'imaginions n'éclairant qu'une faible partie de notre vie intérieure. En deçà et au-delà s'étendent de larges plages d'ombre où l'on perçoit encore vaguement un grouillement indistinct dans la pénombre de la subconscience ; plus loin, tout autour, c'est la nuit profonde. D'un côté le moi est plongé dans cette nuit. De l'autre côté se trouve notre corps physique. Par expérience directe, ils nous sont aussi inconnus l'un que l'autre.

Quelle expérience intérieure avons-nous de la structure de notre corps, de nos tissus, de notre squelette ? Aucune. Notre corps physique, nous le percevons par les sens, comme le corps d'un autre et de la même façon. On a

étudié l'anatomie sur les cadavres. Nous nous représentons nos tissus, nos organes internes et nos os d'après des planches anatomiques. Nous sommes convaincus qu'ils existent en nous parce qu'on nous dit que si nous ne les possédions pas nous ne pourrions pas vivre. Mais nous n'en avons aucune conscience directe, immédiate. Supposons un instant que notre corps physique ne soit pas perceptible par nos sens. Qu'en saurions-nous ? Rien. Tout au plus quelques sensations que nous transmettrait le corps astral nous avertiraient qu'il y a là quelque chose. Nous dirions : *je souffre ou je jouis de cette sensation*, et le quelque chose que nous imaginerions être le siège de la sensation, comment l'appellerions-nous ? Moi. Nous dirions : « Ce quelque chose, c'est moi qui souffre ou qui jouis. »

En effet, si nous cherchons où est notre moi, notre premier mouvement est de le confondre avec notre corps physique. Nous avons l'impression suivante : là où est mon corps physique, je suis. Si mon corps physique n'y est pas, je ne suis pas là. Le moi est évidemment lié au corps physique ; mais il est non moins certain qu'il n'est pas le corps physique. Les troubles mentaux qu'on appelle maladies de la personnalité n'atteignent pas en réalité le moi. Ils ne sont d'ailleurs pas toujours la conséquence d'un trouble organique, encore moins d'une lésion anatomique.

De ces quelques constatations, nous pouvons tirer un premier enseignement : le moi et le corps physique se trouvent plongés l'un et l'autre dans la nuit de l'inconscient ; on pourrait dire qu'ils sont, dans ces ténèbres, aussi loin l'un que l'autre de la lumière de la conscience. Cependant, si opposés qu'ils puissent paraître, nous les sentons liés. Il semble qu'ils se rejoignent dans cette nuit, qu'ils s'y unissent par quelque rapport obscur, mais étroit.

Si nous passons de l'introspection à l'observation extérieure de notre corps, nous retrouvons la trace de ce lien. Le corps physique humain a des similitudes très évidentes

avec le corps physique des animaux supérieurs. Il en diffère cependant sur certains points essentiels : l'homme seul peut se tenir debout ; l'homme seul possède un larynx qui lui permette de parler, une structure cérébrale qui lui permette de penser. La station droite, la parole, la pensée sont le propre de l'homme, et cela grâce à une conformation anatomique qui n'existe que dans le corps physique humain. Si l'organisation de l'animal diffère de celle de la plante parce que l'animal possède un corps astral, les différences anatomiques que nous relevons entre l'homme et l'animal doivent donc provenir de ce que l'homme possède, outre le corps astral qui souffre et se réjouit, un moi qui pense, qui juge et qui invente.

Ainsi nous trouvons bien dans notre corps physique la trace, la *signature du moi*. Ce n'est là sans doute qu'une indication, qu'une présomption tout extérieure de l'existence du moi. Retenons cependant ce premier point ; nous aurons l'occasion d'y revenir. Nous devons toutefois constater loyalement que nous ne pouvons pas acquérir par l'étude du corps physique une connaissance ou même une preuve de l'existence du moi.

Serions-nous plus heureux en interrogeant le corps éthérique ? Lui aussi échappe à l'introspection ; il est plongé dans les ténèbres de l'inconscient. Elles sont moins profondes peut-être que celles qui nous dérobent la structure anatomique de notre corps physique ; mais en l'état actuel de notre développement, la conscience ne peut cependant les fouiller.

Du fait que la présence du moi met une marque profonde sur notre corps physique, lui impose une conformation qu'on ne retrouve pas chez les êtres privés d'esprit personnel, nous pouvons inférer que le corps éthérique porte lui aussi la marque du moi. L'enseignement de la science spirituelle nous le confirme. Le corps éthérique, en effet, construit le corps physique. Mais il agit comme le

maçon qui bâtit une maison. C'est bien le maçon qui agit, mais il suit les plans que lui fournit l'architecte. Les formes du corps physique sont déterminées en raison de la présence du moi afin que celui-ci puisse habiter le corps. Les formes sont inscrites dans l'éthérique avant d'être réalisées dans le physique. On pourrait donc bien retrouver dans l'éthérique une certaine image du moi. Mais pour le constater, il faudrait posséder les organes nécessaires à la perception de l'éthérique, donc une des formes de la clairvoyance. Nous nous heurtons, ici encore, à un obstacle, puisque nous cherchons dans cet ouvrage ce que nous pouvons connaître des mondes supérieurs en employant uniquement nos facultés normales, et sans pouvoir encore nous servir de la clairvoyance. Nous devons reconnaître que, dans ces conditions, le corps éthérique ne peut rien nous apprendre sur le moi.

Passons à l'astral et cherchons si nous y pourrions trouver une expérience directe du moi.

A la marge, à la frange de la conscience, nous trouvons des facultés qui sont incontestablement, nous l'avons vu, la conséquence de l'action du moi, sa marque la plus évidente : celles qui permettent d'inventer. L'homme seul est capable d'invention morale.

Ici encore nous trouvons la trace du moi, mais non le moi lui-même. Nous constatons que l'homme invente et que l'animal n'invente pas. Nous en inférons que cette différence tient à ce qui distingue l'homme de l'animal, au moi. Mais cela ne nous permet pas d'atteindre directement le moi. Ce n'est même pas une preuve de son existence ; ce n'est qu'une présomption. Nous pouvons la retenir comme nous en avons retenu une autre, celle tirée de la différence de forme et de structure anatomique entre l'animal et l'homme.

Il nous faut continuer notre recherche. Que trouvons-nous sous la pleine lumière de la conscience ? Ce que nous

appelons les forces de l'âme : le sentiment, la pensée et la volonté. Mais si nous distinguons en théorie ces « facultés », elles sont en réalité étroitement liées, et il s'y rattache encore, de loin sans doute, mais très solidement, toute la grappe de bêtes et d'anges que nous avons perçue grouillant dans la pénombre à la marge, à la frange de la conscience. Toutes ces impulsions nobles ou impures, tout ce potentiel d'héroïsme ou de lâcheté, de grandeur ou de mesquinerie, d'amour ou de cruauté, qu'un événement fortuit fera peut-être un jour sortir de l'ombre, et souvent rentrer aussitôt, tout cela mêlé, contradictoire et pourtant uni, forme ce qu'on appelle d'ordinaire : l'âme.

Dans ce tohu-bohu où nous avons du mal à nous reconnaître nous-même, il y a pourtant un fil conducteur ; un fil auquel tout est attaché : tous nos *souvenirs*, tout ce que nous sommes, tout ce que nous voudrions être, tout ce que nous étalons devant les autres et tout ce que nous cachons. Ce fil, qui seul fait l'unité de ce mélange discordant, nous l'appelons aussi : moi. Pour couronner l'édifice disparate de ce prétendu moi, nous y collons encore une étiquette : notre identité, cet état civil qu'un gratte-papier a couché sur son registre le lendemain de notre naissance, d'après les déclarations de la sage-femme et d'un ami de la famille. Et si je dis que cela n'est pas le vrai moi, peut-être un lecteur vaguement inquiet fera-t-il le geste de sortir de son portefeuille ses pièces d'identité avec photographie et empreintes digitales et dira : « Voyons, c'est pourtant bien cela : moi. »

Non, regardons-nous bien, ce n'est vraiment pas cela le dieu inconnu ; ce n'est pas ce petit bonhomme gonflé de lui-même qui désire être décoré ou porter un titre, qui aime s'entendre appeler : M. le Président, mon cher Maître ou M. le Ministre. Il n'a rien de divin, cet agglomérat de bas appétits et d'aspirations vagues vers un idéal mal conçu, de pensers banals encombrés de lieux communs, de

sentiments médiocres et de velléités qui ne trouvent jamais la force de se réaliser en actes efficaces.

Et pourtant il est là et il veille, silencieux, dans l'ombre, le dieu non révélé. On le pressent voilé, assourdi, derrière bien des vies grises d'apparence, mais toutes remplies de devoirs volontairement accomplis, de sacrifices consciemment assumés. Dans d'autres existences, il éclate soudain et manifeste dans un éclair éblouissant son origine divine. On peut l'apercevoir, le reconnaître au travers d'une œuvre d'art, d'une invention, d'un poème, d'un drame ou d'une révélation. Mais ce n'est souvent que l'éclat d'un moment et l'histoire anecdotique nous montre le Maître, qu'au travers de son œuvre on jugerait divin, soumis au lot commun des soucis médiocres, des vanités mesquines, des appétits vulgaires.

Pourtant, dans les âmes d'apparence les plus basses, les plus sordides, il est là, le dieu, et il travaille inlassablement à son grand'œuvre : la transmutation du corps astral en âme humaine. Mais ceci, c'est encore affirmation de l'enseignement, ce n'est pas expérience ou connaissance directe du moi.

LE PETIT MOI (EGO)

Cherchons encore et, pour nous éclairer, voyons tout ce qu'on a dit du moi ; ayons recours encore une fois à l'enseignement de la science spirituelle.

Dans ce que nous venons d'observer au sujet du petit moi, de l'*ego*, de celui qui apparaît dans notre conscience, il est un point important qui doit être retenu. Ce qui caractérise ce petit moi, c'est qu'il est le fil qui relie toutes nos sensations, tous nos sentiments, toutes nos pensées, toutes nos volontés conscientes. Il leur donne une sorte de qualité, de couleur ou d'odeur commune qui nous permet de

nous les attribuer, de dire que ce sont là nos idées ou nos sentiments. Si devant nous on expose d'autres idées, si on décrit d'autres sentiments, nous pourrions les admirer ou les contredire, mais nous savons qu'ils ne sont pas nôtres. Par contre nous pouvons, par la mémoire, nous souvenir qu'enfant ou adolescent, adulte même, nous avons professé certaines idées, vécu certains sentiments qui nous paraissent aujourd'hui étranges, ridicules, odieux même. Mais nous savons que ce furent nos idées, nos sentiments. Nous les répudions aujourd'hui, nous pouvons nous indigner contre nous-même, mais nous savons pourtant qu'ils sont nôtres ou qu'ils le furent. Ils ont notre odeur ; ils portent nos couleurs.

A côté du véritable Moi, du Moi éternel qui se manifeste tout particulièrement comme le fil qui passe d'une existence à l'autre et les relie, nous trouvons donc le petit moi, l'*ego*, qui joue un rôle analogue à travers tous les événements d'une de nos existences et les rattache par le sentiment obscur d'une identité commune. Il y a un rapport entre ces deux moi. Le petit masque le véritable Moi. Il en est comme le vêtement, comme son costume de tous les jours. Mais il n'est pas le Moi, pas plus qu'un veston, même décoré d'une rosette à la boutonnière, n'est l'homme qui le porte.

Certains psychologues ont tout particulièrement retenu cette activité unificatrice qui donne sa tonalité, sa couleur personnelle à toute notre vie intérieure consciente. Ils ont supposé que cette activité était le moi lui-même alors que ce n'est qu'une de ses manifestations, nous dirions volontiers : un des ses attributs. Ils l'ont souvent comparée au fil qui relie les perles d'un collier. Une telle comparaison est à la fois juste et fautive, mais elle présente aussi un grand avantage : elle permet, lorsqu'on y réfléchit, de découvrir où se trouve l'erreur. En effet, réfléchissons-y. Qu'est-ce qui fait le collier ? Les perles sans doute ; le fil aussi, car des perles

sans fil ne font pas un collier. Mais est-ce vraiment tout ? Non, il a fallu qu'un joaillier s'en mêle, car un collier de perles n'apparaît pas spontanément. Le joaillier a choisi des perles de couleur semblable et de grosseur voulue. Il les a rangées par ordre de taille et enfin il les a reliées par un fil. Si les perles sont les événements de notre vie intérieure, si le fil est le petit moi qui les relie, le joaillier est le véritable Moi. Dans un collier il y a les perles et le fil, qu'on voit, mais aussi le travail du joaillier qu'on ne voit pas. Il est invisible, et pourtant nous savons bien qu'il n'y aurait pas de collier sans un joaillier qui l'ait fabriqué. Les psychologues qui ne tiennent compte que de l'activité unificatrice de notre vie intérieure et la comparent au fil d'un collier oublient le joaillier et la nécessité de son existence pour qu'il y ait un collier. S'ils avaient pensé au joaillier, ils auraient été amenés à concevoir l'existence du véritable Moi, qui a conçu les événements de notre karma pour provoquer les réactions de notre petit moi.

L'ATMA ET L'ATMAN

L'erreur que les psychologues occidentaux ont commise en oubliant le joaillier — ce qui les a empêchés de parvenir à la conception du véritable Moi —, les penseurs hindous ne l'ont pas faite.

Le but du développement spirituel, disent-ils, est d'arriver à se concentrer sur l'« atma », l'esprit qui est dans l'homme, donc le Moi véritable. Or l'« atma » étant de même nature que l'« Atman », l'esprit qui est dans l'univers, l'homme qui parvient à s'unir complètement à l'« atma », qui n'est plus lui mais uniquement « atma », se confond immédiatement avec l'« Atman » universel, se réintègre et s'absorbe en lui. C'est le « nirvâna ». Mais pour

obtenir ce résultat, il faut sacrifier le petit moi, tuer en soi le sentiment de la personnalité.

C'est en effet le sens de l'*ego* qui nous sépare de tout ce qui est universel. Dès que nous disons : moi, nous nous opposons immédiatement à tout ce qui n'est pas moi ; aux autres, à la nature, à l'univers, à Dieu. C'est cette « séparativité » qu'il faut, d'après l'enseignement hindou, parvenir à éliminer pour quitter le monde physique et s'intégrer à l'esprit universel. C'est donc le petit moi qu'il faudrait faire disparaître, qu'il faudrait sacrifier au profit du Moi éternel pour atteindre le monde de l'esprit (2).

L'ÂME ET L'ESPRIT

Le christianisme prend sur ce point le contrepied de la doctrine hindoue. Le christianisme à ses débuts savait encore et enseignait qu'il existe en l'homme, à côté de l'*âme*, un *esprit*, donc le véritable Moi. Saint Paul, par exemple, n'écrit-

(2) Nous employons ici la terminologie du védantisme. Les notions qui viennent d'être résumées se retrouvent tout particulièrement dans la Chândogya et la Brhad-Aranyaka Upanishads. Tout particulièrement dans cette dernière, on peut citer le célèbre dialogue entre Yajnavalkya et sa femme Maitreya qui veut devenir sa disciple. Yajnavalkya lui explique qu'au terme de la voie qu'il lui propose, tous les êtres et toutes choses se trouveront résorbés dans l'Atman.

Comme un morceau de sel jeté dans l'eau s'y dissout, et il n'y a pas moyen de le saisir, mais en quelque point qu'on prenne de l'eau, toujours on trouve le sel, de même en vérité ce grand Etre infini, sans limites, tout spirituel, surgit de ces éléments et disparaît avec eux. Car « je l'affirme, il n'est pas de conscience après la mort ». Ainsi parla Yajnavalkya.

Alors Maitreya : « Le Seigneur m'a affolée en assurant qu'il n'y a pas de conscience après la mort. » Il répondit : « Je ne parle pas pour affoler ; ma parole en vérité n'a d'autre objet que d'instruire. Là où il y a dualité, l'un voit l'autre, l'un entend l'autre, l'un connaît l'autre ; mais quand tout est devenu l'Atma de chacun, qui et par qui pourrait-il voir, entendre, poser, connaître ? »

Au sein de toute la philosophie védantique, cet exemple a ceci de très intéressant qu'on y voit une âme simple comme celle de Maitreya reculer « affolée » devant la perspective d'un évanouissement total de sa personnalité.

il pas aux Thessaloniciens : « ... Que tout votre être, l'esprit, l'âme et le corps, soit conservé irrépréhensible... » (saint Paul, I Thessaloniciens, 5, 23). Cette notion d'*esprit* jouait un rôle capital chez les chrétiens de cette époque. Par le baptême ou l'imposition des mains, le chrétien parvenait à l'expérience directe de l'esprit en lui. Et dès lors il en recevait des révélations. L'Esprit se manifestait en lui par des dons, comme le don de « parler en langues » ou le don de « prophétie ».

Cependant, malgré cette importance donnée à l'esprit dans l'homme, il a toujours été professé, dès cette époque, que la mission du Christ avait pour but de *sauver les âmes des hommes*. Il n'était pas nécessaire, en effet, de sauver l'esprit. L'esprit appartient par sa nature même au monde spirituel ; il est d'origine divine ; il est divin par essence ; nulle puissance dans l'univers ne saurait lui ôter cette qualité. Il ne peut pas se perdre.

Il n'en est pas de même de l'âme, acquise et développée par un lent travail au cours de nombreuses incarnations. L'âme et le petit moi qui lui sert de support, d'ossature, peuvent se pervertir, s'éteindre, périr. C'est donc bien le petit moi qu'il fallait sauver.

Mais pour qu'il soit sauvé, encore faut-il son adhésion. La rédemption offerte à tous doit être acceptée par le chrétien. Il faut que le fidèle fasse la moitié du chemin qui mène au Christ. Il faut que le petit moi se dépouille de tous les appétits qui l'attachent trop étroitement à la terre, aux tendances animales de son être. Il doit être moralisé, spiritualisé.

Aussi, très rapidement, l'Eglise met l'accent principal de son enseignement sur l'âme, non sur l'esprit. C'est vers une sublimation de l'âme qu'elle fait porter tout son effort. L'Eglise prend bien, sur ce point, une position diamétralement opposée à celle de l'hindouisme. L'hindouisme sacrifie l'âme, le petit moi, pour que règne en l'homme l'esprit impersonnel, universel, indifférencié. Le christianisme veut

sauver l'âme, la personnalité humaine, le moi, en les moralisant, en les spiritualisant. Pour y parvenir, elle ne craindra pas de mettre une sourdine aux manifestations de l'esprit dans l'individu, de les négliger dans son enseignement ; puis, peu à peu, de faire oublier même la notion d'esprit et d'arriver enfin à condamner l'affirmation de sa présence dans le complexe humain.

Dès la deuxième ou troisième génération de chrétiens, les manifestations de l'esprit se font plus rares, puis disparaissent. Elles se taisent, une à une, les voix rauques de ces hommes inspirés qui, saisis soudain du « don des langues », faisaient retentir les premières assemblées chrétiennes d'un flot de paroles désordonnées, si obscures, si incompréhensibles qu'un interprète devait les traduire à l'auditoire (3). On ne voit plus se lever ces prophètes au visage ascétique, au regard perdu dans le lointain, qui décrivaient en phrases mystérieuses, où éclataient parfois des images fulgurantes, leurs visions grandioses ou terribles : des apocalypses lointaines, ou le commencement de tous les temps, ou la gloire éblouissante de Dieu environné des neuf chœurs d'anges. Leur place est occupée maintenant par des exégètes, des docteurs et surtout des moralistes. Au magistère des inspirés « fous de Dieu » succède le magistère des évêques, des évêques, directeurs de conscience qui ont « charge d'âmes ». Les manifestations de l'esprit ne restent à l'honneur et au premier plan que dans quelques communautés, surtout chez celles d'Asie Mineure. Il en surgira des mouvements puissants, les Montanistes, les Gnostiques. Mais l'Eglise est déjà assez forte pour les endiguer, puis pour faire taire l'esprit. Il sera rejeté de la confession chrétienne avec les premiers hérétiques.

L'hostilité de l'Eglise envers les manifestations de l'esprit n'était pas arbitraire. La notion même d'esprit risquait de

(3) Saint Paul, I Corinthiens, 14, 1 à 33.

faire échec à la mission qu'elle estimait avoir reçue du Christ : sauver les âmes rédimées par le sacrifice du Golgotha ; donc moraliser, sublimer l'âme, la personnalité humaine. L'esprit, nous l'avons vu, n'a pas à être sauvé. L'esprit ne pêche pas. L'esprit n'a pas à recevoir d'enseignement. L'inspiré n'a qu'à laisser couler à travers lui le souffle divin, qui apporte avec lui toute connaissance. L'action de l'esprit, c'est le miracle perpétuel. Dès lors, que de tentations, que de facilités offertes aux âmes faibles ! « Mon esprit ne pêche pas », dira le jouisseur, « il ne peut pas se perdre. Alors qu'importe l'âme, puisque je ne périrai pas tout entier. Profitons de cette vie. » De son côté le mystique dira : « L'esprit est divin, pourquoi porter le fardeau d'une âme imparfaite ? Par l'ascèse débarrassons-nous des guenilles du corps et de l'âme pour nous unir à l'esprit. » Sans le savoir, peut-être, le mystique se détournera ainsi du christianisme pour rejoindre l'hindouisme.

L'Eglise a vu le danger. Après avoir entaché d'hérésie les fidèles de l'esprit, dispersé leurs sectes, elle a détruit leurs œuvres, tous les livres gnostiques que l'esprit avait dictés. Il fallait que la notion même d'esprit fût oubliée. Cette notion, le concile de Constantinople de 869 l'a condamnée. « Que soit anathème », a-t-il déclaré, « celui qui enseignera que l'homme est composé d'un corps, d'une âme et d'un esprit. L'homme n'est composé que d'un corps et d'une âme possédant des propriétés spirituelles. »

Pour mieux sauver l'âme, l'esprit était mis hors la Sainte Eglise.

Ainsi, en face de ce problème des rapports de l'âme et de l'esprit, du petit moi et du Moi éternel, d'Anima et d'Animus, l'Eglise d'une part, l'hindouisme de l'autre ont pris des attitudes opposées, aussi partiales et excessives l'une que l'autre. Il ne reste pas moins certain qu'envers l'homme la mission du Christ consistait à sauver l'âme, le petit moi, l'ego.

Une telle affirmation pose aussitôt de nouveaux problèmes.

MÉFAITS ET MÉRITES DU PETIT MOI

Cette âme chaotique, ce petit moi ridicule et pervers, bouffi d'orgueil et pétri d'égoïsme, valaient-ils le sacrifice d'un dieu ? Le méritaient-ils ? C'est une question que beaucoup de théologiens se sont posée avec angoisse. Ils n'ont guère su y répondre qu'en célébrant la miséricorde et l'infinie bonté de Celui qui a accepté le sacrifice nécessaire pour assurer cette rédemption. Essayons d'y répondre d'après l'enseignement de la science spirituelle.

Après chaque existence, lorsque le corps physique meurt, le véritable Moi emporte dans le monde spirituel, nous l'avons vu, une partie, un lambeau du petit moi. C'est parfois une magnifique trophée, ce n'est bien souvent que fort peu de chose. Ce ne sont en tout cas que les actes par lesquels nous fûmes créateurs, ceux où, n'étant déterminés par rien, ni par personne, nous avons pu imprimer dans le monde l'image de notre propre personnalité.

Ces actes libres, par qui ont-ils été réalisés dans le monde physique ? Par le Moi éternel ? Non, par le moi périssable qui les a conçus dans l'âme.

Regardons-le, encore une fois, ce petit moi. Nous pouvons nous représenter le méchant bonhomme bien campé sur ses deux jambes courtes. Il regarde devant lui en clignotant et dit : « Il n'y a que deux choses qui comptent : moi et l'univers. » Puis, après un regard circulaire, il ajoute : « Le monde est mal fait. » (Sous-entendu : « Moi qui le considère et le juge, je suis intelligent et bien fait. ») Il n'en reste pas à cette outrecuidance. Il veut non seulement être, mais avoir.

Il jette un regard sur le sol où il enfonce ses pieds et dit : « Ceci est mon champ. J'y construirai ma maison pour y loger ma femme et mes enfants. Et tout cela sera bien fermé pour que, sans ma permission, nul n'y puisse entrer. Tout sera bien à moi. » Il ajoute ainsi l'égoïsme à l'orgueil.

Il fait comme il a dit. La maison est construite et le jardin planté à sa taille qui est courte, mais c'est bien sa maison et son jardin. Il jugeait le monde mal fait. Il commence à le transformer à son image, qui n'est pas toujours belle. Et en passant devant cette maison, chacun dira : « Ici demeure un imbécile prétentieux » ; devant la maison voisine : « Celui-ci est un avare utilitaire » ; plus loin encore : « Celui qui fit construire cette maison a su ménager la vue, il est artiste, mais n'a pas su adapter sa conception au climat du pays. » L'empreinte de chaque petit moi s'est inscrite dans le paysage, sans l'embellir hélas, mais en le transformant. Par égoïsme et par orgueil, le petit bonhomme, sans qu'il s'en doute, sert le plan des dieux ; il s'est fait créateur. Il y met de la gaucherie, souvent de la bêtise, mais il avance sur la voie qui mène au divin.

Est-ce pour cela qu'il fallait le préserver, qu'il fallait le sauver ? Pourquoi le monde spirituel attachait-il une importance aux faits et gestes de ce petit moi, de ce moi haïssable ? Le Moi véritable ne suffisait-il pas ?

C'est le Moi éternel qui a besoin du petit moi périssable. Il faut nous souvenir qu'au commencement des âges le Moi éternel était avec le Père. Il était, si l'on peut s'exprimer ainsi, une particule de la substance divine, une particule indifférenciée. Mais il était dans les desseins de Dieu que chaque moi devînt un être autonome dans le monde spirituel. (Ce ne sont là bien entendu que des images, mais pour essayer de concevoir des faits spirituels, il nous faut les ramener à des concepts humains.) Pour être autonome, que faut-il ? Il faut que chaque moi ne soit plus traversé uniquement par les impulsions divines, ne soit plus un instrument passif au travers duquel le monde spirituel ne ferait que s'exprimer lui-même. Il faut que le moi, lié à la matière inerte, puisse agir par lui-même, librement. Pour être libre, il faut devenir indépendant du monde spirituel, ne plus recevoir passivement ses impulsions, pouvoir même s'opposer à lui. Enfermé

dans la matière qui lui voile l'esprit, qui le coupe du monde spirituel, l'homme devient libre. Il cesse d'être un instrument des forces divines.

Mais d'un autre côté, il fallait éviter un danger : que le moi descendu trop profondément et trop vite dans la matière s'y engloutisse, s'y perde, rompe définitivement tout lien avec le monde spirituel.

Nous avons vu que toute impulsion, tout événement qui vient du monde spirituel doit, avant de se réaliser dans le physique, être préparé, préformé dans l'astral d'abord, puis dans l'éthérique. Il ne faut pas que la réalisation se fasse trop tôt ou trop tard. La descente du moi vers le corps physique doit donc se faire progressivement, par étapes, et il faut que chaque étape soit préparée par un long travail d'édification. Chaque élément de l'être humain doit être déjà assez spiritualisé pour que le Moi divin puisse y habiter.

C'est par le corps astral que ce travail a commencé. La création de l'âme humaine en est le résultat, même si elle est encore inachevée.

Le corps éthérique, puis le corps physique devront être transformés à leur tour. Ce dernier travail est entrepris, mais ses résultats ne sont pas encore nettement perceptibles. Il se manifestera par un élargissement de la conscience qui progressivement fera reculer les ténèbres, éclairera l'éthérique, puis le physique. Les recherches modernes sur l'inconscient, l'intérêt qu'elles suscitent, sont, à ce point de vue, un symptôme important.

Cependant, par ce travail même, le moi égocentrique prend toujours plus d'importance et de force. Il acquiert davantage de pouvoir créateur et, son orgueil y poussant, il s'en croit plus encore qu'il n'en a. Pour affirmer sa personnalité, il commence par s'opposer à son milieu, à sa famille, aux institutions de son pays. Cela se traduit en théories et en revendications et s'exprime, selon la mode du moment, en formules telles que : les droits de l'individu, les droits de l'homme, le droit pour

chacun de vivre sa vie, etc. Il croit, le petit bonhomme, pouvoir « changer la face du monde », qu'il estime de plus en plus mauvais ; il veut imposer aux faits ses idées abstraites et ses conceptions. Naturellement, de temps à autre les faits se vengent. Il va de soi qu'il en accusera les autres, la conjuration d'ennemis insaisissables, les méfaits de conspirateurs, de la congrégation, de la maçonnerie, des trusts internationaux ou d'une nième colonne, mais jamais lui-même. Pour assurer ce qu'il croit être sa liberté, il « abreuve ses sillons de sang impur »... comme si la liberté pouvait être autre chose qu'une expérience intérieure, comme si on pouvait l'acquérir en faisant couler le sang des autres !

Ce sont là sans doute des bouillonnements d'adolescence, car il est très jeune, le petit moi. Il n'y a que quelques millénaires que chaque être humain a acquis le sentiment d'être une personnalité. Encore ce sentiment a-t-il eu pendant ce laps de temps des éclipses très nettes.

Pourtant il fait son chemin, le petit moi, il acquiert de l'assurance, il s'affirme toujours davantage et par ses bêtises, ses erreurs, ses crimes même, autant que par son travail et ses plus belles réalisations, il fait toujours davantage acte de créateur, parce qu'il devient de plus en plus libre. Etant libre, il est sujet à l'erreur, aux fautes, au péché. Si nous étions soumis uniquement aux impulsions de notre Moi éternel, nous n'aurions que des sentiments divins, des pensées d'une sagesse infinie et tous nos actes seraient impeccables... mais nous ne serions pas libres ; le monde spirituel dans toute sa force et sa grandeur se déverserait sans effort à travers nous. Pour devenir des êtres spirituels autonomes, il faut que nous soyons responsables de nos actes. Nous devons apprendre à porter le fardeau de la liberté. La rançon de la liberté, c'est l'erreur et le péché.

Mais « nous », c'est aussi notre vrai Moi, notre Moi divin, celui qui ne se trompe pas et ne pèche jamais. Comment se fait-il qu'il laisse commettre à l'ego tant de fautes, de sottises,

de malpropretés et de crimes, qu'il fallut le sacrifice d'un dieu pour sauver cette malheureuse individualité humaine ?

C'est pour assurer le développement du Moi éternel que tout ce mal est devenu nécessaire. Qu'est-ce en effet que le développement, que le progrès pour un être spirituel divin comme notre Moi éternel ? Il est d'essence divine. Il ne peut donc acquérir ni qualités, ni mérites, ni vertus, ni savoirs ; il les possède tous. Il est virtuellement baigné dans la lumière et la perfection divines qu'il détient par essence. Le progrès, pour lui, consiste à devenir un être autonome dans le monde spirituel ; à ne plus être un reflet, mais un créateur ; à ne plus être une émanation divine mais le centre d'un univers, d'un microcosme original ; au lieu de n'être qu'un rayon de la gloire céleste, à devenir lui-même un dieu.

Or, cette gestation d'une divinité nouvelle serait impossible dans un monde purement spirituel. Il est impossible de rien ajouter, de rien modifier à la splendeur et à la perfection de l'œuvre divine. Comment pourrait-on apporter un détail nouveau et original à un chef-d'œuvre parfait ? On ne pourrait que le gâter.

Un être qui participe pleinement à la vie spirituelle ne peut prendre que deux attitudes :

Ou bien il reconnaît les splendeurs et la sagesse de l'œuvre divine et il accepte d'y participer. Il n'y pourra jouer dans ce cas qu'un rôle dont tous les gestes sont réglés à l'avance. Il renonce par conséquent à toute autonomie.

Ou bien il réédite le geste de Lucifer. Il s'oppose à Dieu et se révolte contre lui. Lucifer, au sein des hiérarchies célestes, a agi comme un moi humain qui voudrait devenir autonome dans le monde spirituel. Il n'avait d'autres ressources que d'essayer de se tailler, aux dépens de ce monde, un royaume à part, un royaume qui, soustrait à Dieu, soit à lui.

Les « moi » humains ont agi avec plus de sagesse et de patience. Ils ont attendu au cours des âges que des organismes possédant un corps physique, un corps éthérique et un corps

astral fussent peu à peu constitués par les soins des hiérarchies et parvenus à un état de forme tel que des « moi » puissent les adombrer. Les « moi » ne pouvaient cependant pas s'incarner aussitôt et entièrement dans ces organismes. Ils eussent perdu leur qualité d'êtres spirituels et quitté définitivement leur patrie céleste. Ils devaient rechercher un progrès en devenant autonomes, mais cela sans déchoir, sans abandonner leur nature spirituelle.

C'est au moyen de ce qu'il pourra susciter dans l'organisme à la fois physique, éthérique, astral, humain, que le moi peut acquérir son autonomie. Il doit peu à peu spiritualiser cet organisme pour pouvoir s'y incarner complètement.

Au début, l'union du moi et de l'organisme humain était fort lâche. Le moi flottait autour de l'organisme. Il a élaboré tout d'abord le corps astral. L'être humain a perdu l'instinct animal, simple reflet d'une intelligence supérieure. Il a acquis par contre une âme consciente qui se sent autonome dans le monde physique, parce qu'elle est coupée de tout rapport immédiat avec le spirituel. Le petit moi est devenu le centre de cette âme et, de plus en plus, il se sent libre, il devient créateur. Chaque acte libre accompli par le petit moi dans le monde physique libère d'autant dans le monde spirituel notre Moi éternel.

LA DUALITÉ HUMAINE

L'autonomie n'a pas les mêmes conséquences dans le monde physique, où les réalités spirituelles sont voilées à la conscience humaine, que dans le monde spirituel où on les contemple face à face. Dans le monde physique, l'acte libre, créateur, n'a pas le caractère de rébellion contre le plan divin qu'il prendrait dans le monde spirituel.

Pendant chaque existence physique, le Moi éternel est voilé par les ténèbres de notre inconscient. Il ne saurait agir dans la pleine lumière de la conscience, sinon l'*ego* ne serait plus libre.

Il suscite certaines impulsions, mais il ne nous détermine pas. De là vient ce sentiment d'une dualité de nature que nous ressentons en nous-même. L'adage ancien le reconnaissait déjà. « Je vois le bien et le mieux, mais je fais le mal. » Le Moi éternel est là, derrière ce que nous appelons la « voix de la conscience ». Ainsi s'explique que le Moi divin, quoique toujours présent, nous reste inconnu ; qu'il possède une sagesse divine et que nous soyons cependant sujets à l'erreur et au péché.

Le Moi éternel ne peut rester indéfiniment lié à l'organisme humain. Il y perdrait sa nature spirituelle. Il le quitte donc à intervalles réguliers pour réintégrer sa patrie spirituelle. Il le fait chaque nuit pendant le sommeil. Il le fait après la mort, jusqu'à une nouvelle naissance. Grâce à la liberté acquise dans le monde physique, il jouit dans le monde spirituel d'une certaine autonomie, partant d'une certaine conscience de lui-même. On n'est conscient, en effet, que dans la mesure où l'on peut s'opposer au milieu dans lequel on se trouve. Parce qu'il a acquis l'autonomie, le moi n'est plus simplement du spirituel perdu, confondu, dissous dans l'océan spirituel du monde divin. Sans doute il est encore un être spirituel, donc un reflet, une image de Dieu. Mais il en est de lui comme d'une image dans la glace qui cesserait d'être un simple reflet, qui peu à peu prendrait une expression, une mimique personnelles, ne suivrait plus exactement les gestes de celui qui se mire, mais se mettrait d'elle-même en mouvement.

Cette autonomie est encore bien faible, bien fragile. A mesure que le moi pénètre plus avant dans le monde spirituel, elle se dissipe, elle fond à l'ardeur du feu divin. (Il s'agit ici d'images empruntées au monde physique, inadéquates par conséquent aux réalités du monde spirituel, mais indispensables à notre intelligence.)

Si le moi demeurait dans le monde spirituel, il perdrait entièrement sa conscience, son individualité, il retournerait au

divin impersonnel. Il entrerait en « nirvâna », il suivrait la voie que préconisent les maîtres hindous. Pour accomplir sa mission, il faut donc qu'il redescende vers la terre, qu'il se lie de nouveau à un organisme humain. A chaque descente il peut s'incarner un peu plus profondément, car il a appris à élaborer toujours mieux l'organisme auquel il se lie. Une soif plus grande de liberté, un sentiment plus vif de la personnalité sont les conséquences de cette incarnation plus profonde.

LIBERTÉ ET PÉCHÉ

Mais c'est ici le point culminant de ce grand drame cosmique qui se joue autour de la personnalité humaine. Une liberté plus grande augmente aussi les occasions d'erreur, de fautes, de péchés, de crimes. Lorsqu'après la mort le moi emporte les fruits de l'existence qui vient de s'écouler, que présente-t-il au monde spirituel ? Des œuvres que nous appelons bonnes parce qu'elles sont conformes au plan divin, ou compatibles avec lui. Mais d'autres y sont nettement contraires, elles doivent en être rejetées. Si ces dernières l'emportent, l'autonomie du Moi éternel diminue ; sa conscience, son individualité disparaissent ; sa mission est manquée ; l'âme humaine, son grand'œuvre, qu'il a patiemment élaborée, qu'il a arrachée au monde périssable, est rejetée par le monde spirituel, condamnée, perdue.

La liberté est nécessaire pour que le moi conserve sa conscience, son individualité. Comment concilier cette nécessité avec les conséquences de la liberté, les fautes qu'elle occasionne ? Le problème n'a pas toujours été posé exactement dans ces termes, mais il a été entrevu par un grand nombre de religions et tout particulièrement par le christianisme. Le fait que la liberté dont l'homme doit jouir entraîne la possibilité du péché, la fasse même naître, a été ressenti comme le *péché originel*. La nécessité de la liberté a été vue clairement par le

christianisme primitif. C'est le point essentiel de l'enseignement de saint Paul.

Comment ce drame pouvait-il être dénoué sur le plan universel, sur le plan cosmique ?

Il a fallu qu'un être divin prenne à sa charge les conséquences néfastes de la liberté, les fautes, les péchés qu'elle entraîne. Ce fut la mission du Christ. Il est « l'agneau de Dieu qui enlève le péché du monde ». Grâce à lui, l'âme humaine, toujours plus libre, peut, malgré ses fautes, être sauvée, acceptée dans le monde spirituel.

PEUT-ON PROUVER L'ESPRIT ?

De notre longue et patiente recherche, de notre « quête » du moi, que rapportons-nous ?

Beaucoup de choses, si nous tenons compte de tout ce que nous avons emprunté à l'enseignement de la science spirituelle.

A peu près rien si, fidèles à notre dessein, nous ne retenons que les notions acquises uniquement par nos facultés normales d'observation, de jugement, de pensée, à l'exclusion de toute connaissance obtenue par la clairvoyance.

Dans ce dernier cas, il faut reconnaître que nous n'en savons guère plus sur le moi que ce que nous aurions pu apprendre dans un manuel quelconque de philosophie : « le moi est une donnée immédiate de la conscience », une notion qui s'impose à nous sans que nous puissions établir son bien-fondé. Nous ne pouvons reconnaître qu'une chose : aucune pensée, aucun raisonnement, aucune connaissance ne serait valable si nous ne l'admettions pas comme indiscutablement établi. Aucune pensée, aucune connaissance ne serait en effet possible si nous supposions que les choses et nous-même peuvent à la fois être et ne pas être.

Il y a pourtant quelques acquisitions à notre actif.

Pour avancer, au cours de notre recherche du moi, nous avons dû, à chaque pas, utiliser l'enseignement de la science spirituelle. Puis nous avons découvert que les données ainsi empruntées nous permettaient d'expliquer certaines expériences de notre vie intérieure et aussi certains faits historiques comme l'opposition de l'hindouisme et du christianisme ou encore une évolution dans l'attitude de l'Eglise au cours des premiers siècles chrétiens. Ce sont là des faits que tous les historiens des religions constatent, mais dont la science spirituelle révèle le sens.

Ainsi, en prenant pour *hypothèse de travail* les données de la science spirituelle, nous avons reconnu qu'elles pouvaient nous aider à expliquer certains faits. C'est une méthode que nous avons adoptée au début pour la commodité et la clarté de l'exposé. Désormais il est impossible de procéder autrement. Or, l'hypothèse de travail est une méthode qu'on admet comme valable dans certaines disciplines scientifiques. Il en est ainsi dans les sciences qui, par la nature même des faits qu'elles étudient, ne peuvent employer la méthode expérimentale, et tout particulièrement dans les sciences historiques. Lorsqu'un historien veut expliquer certains événements qu'il constate, comment procède-t-il ? Il forge une hypothèse de travail et recherche si elle peut rendre compte de ces faits. Dans l'affirmative, il la considère comme valable, sinon comme prouvée. C'est une méthode, en effet, qui ne présente pas un caractère de rigueur absolue. Les résultats qu'elle permet d'obtenir ne s'imposent pas à tous les esprits. Ils laissent toujours place à pas mal d'incertitude. Aussi voit-on les théories historiques ou sociologiques s'effondrer aussi facilement qu'elles s'échafaudent. En matière historique, dès qu'il ne s'agit plus de constater simplement les faits, mais de les interpréter, on ne peut jamais apporter de preuves telles que tout homme raisonnable soit *contraint* d'accepter telle interprétation. Des opinions individuelles peuvent s'affronter, ce qui serait impossible en mathémati-

ques ou en chimie. Pour interpréter des faits historiques, on reste *libre*.

Nous tenons ici la clé du mystère, la raison de cet extraordinaire obstacle auquel nous nous sommes heurtés à chaque pas au cours de notre recherche. Nous la tenons, mais à condition de faire appel une dernière fois aux données de la science spirituelle. Elle nous enseigne que nous devons rester libres en face du spirituel. Il ne faut donc pas que nous soyons contraints d'en admettre l'existence. Il est nécessaire que nous conservions une large liberté d'opinion pour interpréter les faits où la marque, la signature de l'esprit peut être relevée. Des preuves péremptoires, indiscutables, ne nous laisseraient pas libres. Nous ne sommes pas libres d'admettre que deux et deux fassent trois ou cinq ou que la somme des trois angles d'un triangle fasse plus ou moins de deux droits. Nous sommes contraints d'admettre la plupart des faits que constate la physique ou la chimie et les lois qu'on en tire. Mais le spirituel, lui, ne doit pas nous être imposé de l'extérieur, par démonstration péremptoire, pas plus que par autorité. Il ne peut être atteint par une âme qui resterait passive. Il faut que nous allions au devant de lui, que notre âme ne s'incline pas seulement devant les preuves qu'on lui apporte, mais que, de son propre mouvement, elle parte à la recherche du spirituel, comme les chevaliers de la légende à la quête du Graal. C'est seulement par une activité de notre vie intérieure que nous pouvons atteindre l'esprit. Il faut en outre que cette activité devienne si intense qu'elle dépasse nos facultés normales, qu'elle atteigne la clairvoyance.

Il faut l'admettre : par l'observation, par le jugement, par le raisonnement, nous ne pouvons acquérir une expérience directe du spirituel, pas plus que par des démonstrations matérielles.

Ce ne sont pas seulement les problèmes relatifs au moi qui échappent ainsi à nos facultés normales. Tous les faits d'ordre spirituel ne peuvent être ni atteints, ni établis, ni

prouvés de façon assez péremptoire pour ne laisser aucun doute dans l'esprit.

Il en est ainsi, notamment :

de l'existence de Dieu et des êtres spirituels ;
de la vie après la mort ;
de la réincarnation ;
du problème de la liberté et du libre arbitre ;
de la mission du Christ et même de son existence physique.

Ce sont là des questions qui doivent rester ouvertes, pour que soit sauvegardée la liberté humaine en face du spirituel.

Cela signifie-t-il qu'aucune connaissance ne soit possible aux hommes dans ce domaine ?

Non certes, puisqu'on peut y atteindre par le développement de facultés supranormales, par la clairvoyance. Mais pour ceux qui ne la possèdent pas ou ne peuvent l'acquérir, n'y a-t-il aucune ressource ? Si, par la méthode qui vient d'être indiquée : en examinant les données recueillies par clairvoyance et en recherchant si elles s'appliquent aux faits qu'on peut constater. C'est une méthode qui laisse place à bien des interprétations, à bien des doutes. Oui, mais l'étude, le travail sur la pensée, la méditation développent peu à peu chez ceux qui les pratiquent un sens de la vérité qui est déjà proche des facultés supranormales et qui peut les guider.

L'EXPÉRIENCE DU SPIRITUEL

Dès le début de cette étude, nous avons remarqué qu'il nous faudrait employer pour parvenir à une connaissance des mondes suprasensibles, qui sont de différentes natures, plusieurs méthodes. Chacun de ces mondes ne peut être atteint que par un mode d'investigation qui lui soit propre, qui lui soit adapté.

En ce qui concerne *le monde éthérique*, l'observation de la métamorphose des formes, l'expérience sensible-suprasensible, nous ont permis d'aller fort loin dans son étude.

L'introspection nous a ouvert les portes du *monde astral*.

Le chemin que nous avons suivi, après nous avoir fait ainsi traverser le monde éthérique et le monde astral, s'arrête au *seuil du monde spirituel*. Ici, l'emploi d'un *nouveau mode d'investigation* devient nécessaire. Si nous voulons pénétrer plus avant, nous ne le pouvons que grâce à une expérience intérieure nouvelle. Ni l'observation du sensible, ni l'étude de nos états d'âme conscients ne peuvent nous aider. Il est nécessaire de développer nos facultés supranormales, d'atteindre à la clairvoyance. Il faut que nous ayons la force et le courage de pénétrer dans l'inconnu.

Toutes les mystiques, toutes les initiations anciennes ont connu et décrit ce moment critique.

Les mystiques chrétiens l'ont dénommé, à la suite de saint Jean de la Croix, le « passage dans la nuit obscure ». Dans son poème célèbre, le grand mystique chrétien chante en effet l'événement dans ces termes :

*Par une nuit obscure,
O la merveilleuse aventure
Je suis sorti sans être vu.*

Les mystes de l'époque gréco-latine symbolisaient le même événement par le « saut de Leucade ». Ce saut était représenté dans la grande fresque décorant l'abside de la basilique pythagoricienne de la porte Majeure à Rome. D'après la légende, la poétesse Sapho, amoureuse d'Apollon, se trouvait sur une falaise de l'île de Leucade, lorsqu'elle aperçut son divin amant qui, sur une île voisine, l'appelait. Elle n'hésita pas pour le rejoindre à plonger du haut de la falaise qui dominait à pic la mer. Un miracle se produisit. Les vents la portèrent jusque dans les bras d'Apollon, à qui elle fut ainsi réunie à jamais.

Dans tous les pays et sous des affabulations très diverses, de

nombreuses légendes nous montrent des êtres humains, généralement des femmes, qui sautent ainsi du haut d'une tour ou d'un rocher pour rejoindre celui qu'elles aiment ou pour échapper à des ennemis qui les traquent. Ces légendes retracent le souvenir d'anciennes initiations.

Si le saut dans la nuit obscure ou dans l'abîme n'est plus qu'un symbole chez les mystiques ou chez les initiés des époques classiques, il était réellement exécuté dans des temps plus reculés au cours des épreuves initiatiques. On affirme que des mystes plongeaient effectivement dans la mer du haut de la falaise de Leucade à l'endroit où Sapho se serait élancée vers Apollon. Au cours de certains rites, on obligeait les mystes à sauter dans un puits obscur sans qu'ils sachent ce qui les attendait au bas et s'ils ne s'y rompraient pas les os. C'est ce qu'on appelait souvent l'épreuve de l'air. La chute, l'angoisse du péril couru avaient pour effet d'entraîner une rupture momentanée des liens unissant le corps physique et le corps éthérique. Cette rupture se traduisait dans la conscience du myste par des expériences spirituelles profondes.

On n'obtiendrait plus aujourd'hui, par ces moyens, les mêmes résultats, parce que nos corps éthériques sont devenus beaucoup moins souples. Des plongeurs, des parachutistes font chaque jour des sauts plus impressionnants et surtout plus prolongés que les mystes d'autrefois. Ils n'en tirent aucune expérience spirituelle. On peut remarquer cependant que dans des cas d'accidents par chute grave, lorsque la victime échappe à la mort, elle raconte souvent qu'elle a eu pendant la chute des expériences qui l'ont beaucoup frappée : elle a revu toute sa vie d'un seul coup, en une sorte de panorama, ou, plus rarement, elle a eu une sorte de vision cosmique des forces agissant dans l'univers. L'angoisse de l'accident, jointe à la chute, éveille un lointain écho des expériences par lesquelles passaient les mystes de l'Antiquité.

Aujourd'hui ce n'est plus par un artifice extérieur qu'on peut parvenir à l'expérience spirituelle, mais uniquement par une

activité accrue de la vie intérieure. Cette activité doit être déclenchée par notre volonté consciente et libre et non par des exercices sportifs imposés par un mystagogue.

Sur quoi doit porter cette activité ?

Nous avons eu l'occasion, au cours de cet ouvrage, d'indiquer quelques-uns des points de passage indiqués par Rudolf Steiner comme les plus favorables pour « faire le saut » de nos facultés normales aux supranormales.

Dans notre étude sur l'éthérique, nous avons vu comment la méditation sur la graine peut amener le développement des organes de perception de l'éthérique.

La construction du symbole et l'exercice sur la représentation à rebours d'une suite d'événements pour constater l'inversion du temps, nous ont ouvert des portes sur le monde astral.

COMMENT SAISIR LE MOI

En ce qui concerne les points de passage vers le spirituel, vers le Moi profond, Rudolf Steiner en indique trois.

Nous pouvons trouver le premier de ces passages en approfondissant l'expérience de la destruction et reconstruction du corps physique. Nous avons rencontré cette expérience en étudiant les rapports de l'éthérique et de l'astral. Nous avons vu qu'en Inde, en Grèce, le culte des dieux qui expriment dans leur nature complexe ce phénomène de destruction et reconstruction du corps, a éveillé des mouvements mystiques et religieux fort importants. Il est bien entendu qu'il ne saurait être question de ressusciter des cultes qui correspondaient à un état de développement spirituel de l'humanité bien différent du nôtre. Les faits que nous avons cités n'ont pour nous qu'un seul intérêt : ils nous montrent que le phénomène du renouvellement de l'organisme peut être la source d'une expérience religieuse profonde.

Nous savons tous que nos cellules meurent. D'après les calculs des physiologistes, notre corps est entièrement renouvelé au bout de sept ans environ. Ainsi il ne subsiste rien aujourd'hui de ce qu'était notre corps il y a sept ans. Le fait est bien connu, mais c'est une connaissance purement intellectuelle. Il faut que nous ayons la force de la transformer en une expérience intime, vécue. C'est le nœud du problème et c'est là aussi que se rencontre la difficulté. Il peut être plus facile pour la vaincre de ne pas l'aborder de front. Le travail sur un tel problème ne peut être fructueux qu'après une étude approfondie des forces éthériques et de l'astral, ainsi que de leurs rapports dans la nature et les êtres vivants. C'est un travail de second degré, s'il est possible de s'exprimer ainsi.

Comment pourrait-on par cette expérience parvenir à une connaissance du moi ? Nous l'avons déjà indiqué. Les formes du corps humain, son plan de construction sont déterminés par la présence du moi, lié intimement à l'organisme. Il y aurait donc lieu de se concentrer tout particulièrement sur ce qui est spécifiquement humain dans notre organisme, sur ce qui s'exprime par la faculté de se *tenir debout*, celle de *parler* et celle de *penser*. Les Anciens l'avaient déjà pressenti. Les mystères d'Eleusis comportaient, outre les cérémonies cultuelles, des courses à pied et un concours d'éloquence. Rudolf Steiner a maintes fois insisté sur l'importance de ces trois facultés et sur le fait qu'elles sont étroitement liées. En elles s'exprime la nature spirituelle de l'être humain.

Dans le plan de construction de l'organisme qui constitue le corps éthérique, nous pouvons donc, dit Rudolf Steiner, trouver une image du moi.

Nous pouvons en second lieu connaître *le moi dans le corps astral*. On y parvient ici par un approfondissement de l'expérience que nous avons déjà décrite à propos de la construction des symboles. L'exercice sur la construction des symboles doit s'épanouir, dit Rudolf Steiner, en une expérience intérieure, celle de notre autonomie spirituelle. Nous constatons qu'en

construisant le symbole, nous dépassons notre vie psychique ordinaire. Nous percevons que notre activité intérieure n'est plus déterminée uniquement par nos sens. Nous pouvons contredire l'adage d'après lequel « il n'y a rien dans la pensée qui n'ait été d'abord dans les sens ». Nous prenons donc conscience d'une activité intérieure qui n'est déclenchée par rien d'autre que notre propre volonté. Cette intervention de la volonté dans l'activité pensante nous permet de passer de l'astral au moi.

Enfin on peut atteindre *le moi dans le spirituel*. « Dans ce cas », écrit Rudolf Steiner, « le moi se révèle comme une essence spirituelle existant par elle-même et, jusqu'à un certain point, indépendante dans son univers spirituel ».

On parvient ainsi à la connaissance des faits que nous avons décrits en étudiant le moi, et en exposant les conditions et les raisons de son autonomie dans le monde spirituel.

On peut se préparer à cette expérience par l'exercice de « la pensée sur la pensée », souvent indiqué par Rudolf Steiner. Comment pensons-nous ? Comment les idées, les images s'accrochent-elles les unes aux autres pour former ce que nous appelons notre pensée ? La pensée de chacun se forme, s'organise d'une façon différente. On peut s'en rendre compte en étudiant comment les idées s'enchaînent ou s'appellent chez un philosophe ou un littérateur. On se rend compte ainsi de la façon dont s'exerce la faculté d'invention de la pensée. Or cette faculté d'invention est une manifestation du moi. Elle constitue en outre un acte libre, qui est la marque d'un moi, d'un être indépendant, autonome dans le monde spirituel.

Tels sont, d'après Rudolf Steiner, les points de passage par lesquels nous pourrions continuer notre quête du spirituel au-delà du point où s'arrête le chemin que nous avons suivi.

CONCLUSION

NOUS voici parvenus au bout de la route que nous avons projeté de parcourir.

Le problème posé était le suivant : l'enseignement que nous donne la science spirituelle sur les mondes suprasensibles constitue-t-il une véritable science, ou bien n'est-ce qu'une révélation à laquelle on ne puisse adhérer que par la foi ? Jetons un dernier coup d'œil sur le chemin que nous avons parcouru pour trouver une réponse à cette question.

La science spirituelle possède des modes d'investigation, des méthodes qui lui sont propres. Ceci n'a rien que de légitime. Chaque ordre de faits dans le monde physique ne peut être connu que par des disciplines appropriées. Les faits ne sont pas établis par les mêmes moyens si on passe des mathématiques à l'histoire ou aux sciences naturelles, et la façon de penser varie, elle aussi, d'une science à l'autre.

Pour parvenir à une connaissance des réalités que la science spirituelle cherche à atteindre, il faut donc s'habituer à diriger son observation sur un aspect des faits que les sciences de la nature laissent de côté, parce qu'il n'est pas de leur domaine. Il faut aussi s'habituer à les penser d'une façon nouvelle. Cet entraînement progressif constitue bien un chemin, une voie de développement qui nous ouvre peu à peu des domaines jusqu'ici ignorés.

C'est le chemin que nous avons suivi. Nous avons voulu, de propos délibéré, n'avoir recours dans nos investigations qu'à nos facultés ordinaires et normales. Rudolf Steiner, en

effet, a maintes fois affirmé que pour admettre les enseignements de la science spirituelle, même pour vérifier, au moins en partie, son bien-fondé, il n'était nécessaire de faire appel qu'aux facultés que tout homme possède : observation, jugement, bon sens. Nous avons voulu vérifier s'il en était bien ainsi.

Nous avons vu qu'en ce qui concerne *le monde éthérique*, l'observation des êtres vivants permet de vérifier dans leurs points essentiels les affirmations de la science spirituelle. Les données ainsi obtenues peuvent être considérées comme aussi sérieusement établies et prouvées que beaucoup de vérités scientifiques officiellement admises.

La nature même des faits par lesquels se manifeste *le monde astral* permet moins de rigueur dans la démonstration. Les faits d'ordre psychologique sont toujours fluides ; ils laissent place à des divergences d'interprétation. D'ailleurs la psychologie officielle se heurte aux mêmes difficultés. Sur ce terrain encore, la science spirituelle se trouve sur un pied d'égalité avec les autres disciplines scientifiques.

Nous ne pouvons, par nos facultés normales, atteindre les *faits d'ordre spirituel*. Ils leur échappent. Nous l'avons reconnu. Mais la science spirituelle a au moins un mérite. Elle peut expliquer pourquoi.

En outre, si les réalités du monde spirituel ne peuvent être saisies directement par nos seules forces, elles nous ont été minutieusement décrites par Rudolf Steiner. Leurs effets, leurs conséquences dans le monde physique ont été indiqués, expliqués. Nous pouvons donc, *a posteriori*, examiner si les faits correspondent bien à l'enseignement donné. Si cette méthode est la moins rigoureuse de toutes, elle est cependant employée et reconnue comme légitime, nous l'avons vu, dans maintes disciplines scientifiques.

Enfin il est un point qu'il ne faut pas perdre de vue : l'enseignement de la science spirituelle n'est pas une suite disparate de données éparses, sans liens. Elle forme au

contraire un ensemble coordonné où tout se tient et s'enchaîne, une unité organique. On serait tenté parfois de la comparer à l'un de ces grands systèmes philosophiques où les penseurs les plus puissants se sont efforcés de réunir en une vaste synthèse toutes les connaissances humaines. De ces grands systèmes, la science spirituelle a l'envergure. Mais elle en diffère cependant par la façon dont elle est construite. Les systèmes philosophiques forment un ensemble où tout est ordonné autour d'un point central d'où tous les détails sont logiquement déduits, où tous peuvent être logiquement ramenés. Cette notion centrale peut être formulée en une ou quelques propositions simples. Le mot « système » exprime de façon claire cette formation d'une synthèse par coordination logique. La science spirituelle n'a pas ce caractère. Elle ne pourrait être comparée qu'à une formation organique. Or, un être vivant ne possède pas un organe central d'où tous les autres tireraient leur existence et auquel on pourrait tous les ramener. Tous coopèrent conjointement à l'unité de l'être. Tous sont indispensables à la vie, aucun n'est le point essentiel dont tout l'organisme dérive. Le cœur et le système sanguin ne sont pas davantage le centre de l'être que le cerveau et le système nerveux. Le système respiratoire n'est pas moins nécessaire que le système digestif ou les glandes endocrines. Tous sont cependant liés et réagissent les uns sur les autres ; aucun ne peut subsister hors de l'ensemble qu'ils constituent.

De même, dans la science spirituelle, le monde astral et ses particularités ne sauraient être logiquement déduits des descriptions qu'on nous donne du monde spirituel ; le monde éthérique n'est pas la conséquence du monde astral et il n'en tire pas son origine. Et cependant tous ces éléments sont indispensables. Ils forment un tout, un ensemble vivant qui s'exprime dans la vie de l'univers et dans la vie de l'être humain. Nous ne saurions ni nous comprendre, ni comprendre l'univers si nous ne voyions pas tous ces éléments réunis en un ensemble organique et chacun à sa place dans son rôle et

sa fonction bien déterminés. La science spirituelle est la conception globale vivante d'un univers vivant. Ce n'est pas une construction logique, abstraite, systématique.

Dans ces conditions, on ne saurait en détacher une partie ; admettre par exemple l'existence des forces éthériques parce qu'elle paraît la plus solidement fondée et rejeter le reste de l'enseignement. Ce serait aussi inintelligent que d'admettre l'existence d'un système nerveux qui vivrait tout seul, séparé de tout organisme.

On admet d'ordinaire dans les sciences qu'une hypothèse qu'on ne peut vérifier peut être reconnue comme valable lorsqu'elle s'accorde avec des données qui ont été solidement contrôlées et éprouvées, lorsque l'ensemble forme un tout.

On doit équitablement appliquer la même règle à la science spirituelle. Si nous pouvons considérer comme sérieusement établies certaines de ses données, nous devons admettre comme valables, jusqu'à preuve du contraire, des affirmations que nous ne pouvons prouver, mais qui s'accordent organiquement avec ce qui a été reconnu vrai. Le fait que nous pouvons contrôler, par nos facultés ordinaires, une partie importante de l'enseignement, nous autorise à admettre les données que nous ne pouvons pas vérifier, au moins sous bénéfice d'inventaire. On peut leur accorder un « préjugé favorable ». Il est donc normal et légitime de les prendre comme hypothèse de travail.

Il résulte de notre examen que la science spirituelle a droit au titre de science. Ses affirmations peuvent être vérifiées par des méthodes qui sont reconnues comme valables lorsqu'on les applique aux sciences officielles. On doit donc, à tout le moins, les prendre en considération.

En sera-t-il vraiment ainsi ? Non certes. Il se trouvera un grand nombre de bons esprits, solides, intelligents, cultivés, formés aux disciplines scientifiques, philosophiques ou religieuses, qui s'insurgeront. Plus on leur apportera de preuves, d'arguments sérieux, plus il se rebelleront, tandis qu'ils

supporteraient, accepteraient même une vague et nuageuse religiosité sentimentale. Pourquoi cela ? Il appartient à une science du spirituel de l'expliquer.

Nous avons vu qu'en face des problèmes que pose le spirituel, l'homme doit, à l'époque actuelle, rester libre. Il a droit à cette liberté.

Tous ceux qui ont compris cet enseignement doivent donc tout d'abord, dans des cas de ce genre qui sont très fréquents, respecter entièrement cette liberté, ne jamais s'efforcer de prouver à tout prix, ni se faire fort d'apporter des arguments destinés, croient-ils, à forcer la conviction.

Ils doivent chercher à comprendre leurs contradicteurs, sans jamais les accuser, même intérieurement, d'étroitesse d'esprit, d'entêtement dans des préjugés ou de mauvaise foi.

Parmi ces détracteurs, il s'en trouvera de plusieurs catégories.

Tout d'abord des hommes qui sont profondément préoccupés des problèmes d'ordre spirituel, mais qui, inconsciemment, ne se sentent pas la force de les aborder directement, de front, par eux-mêmes, et d'être seuls, en pleine conscience, en face d'une décision et d'une direction spirituelle à prendre. Devant leur regard intérieur, ils aiment que le spirituel miroite, comme un étang au crépuscule, dans une brume un peu indistincte, à la marge, à la frange de la conscience. Il leur semble qu'ils défloreraient le spirituel en s'efforçant de le penser, de le discuter. Ils veulent y joindre un sentiment de chaleur intérieure et non de froides vues de la pensée. Ils ressentent le besoin d'être enveloppés, portés, bercés par les formes religieuses. Leur faiblesse intérieure doit être soutenue par un directeur de conscience. Il leur faut un marchepied pour atteindre au spirituel ; ils ne peuvent l'aborder que par le truchement des rites, des cérémonies, des sacrements. Ils s'échauffent à la chaleur communicative des prières publiques ; leur conscience se voile légèrement et s'irise au rythme lénifiant des chants liturgiques. Ils se sentent apaisés. Ils sont

rassurés lorsqu'ils pénètrent dans le spirituel au milieu de toute une foule. Tout seuls ils auraient peur de n'être pas « dans le bon chemin ». S'ils se risquent à la prière ou à la méditation solitaires, il faut au moins que ce soit dans des formes éprouvées, décrites, conseillées par une tradition plusieurs fois millénaire.

Il faut se garder d'essayer de troubler la conviction ou la foi de ces hommes, surtout si elle leur apporte vraiment la paix intérieure. Ce sont des âmes encore trop jeunes pour la science spirituelle. On peut au contraire les aider en leur communiquant, sans les inquiéter par l'origine, des données judicieusement choisies de la science spirituelle qui puissent apporter un peu plus de solidité à leur conscience.

Il est une autre catégorie d'hommes qui ne ressentent aucun besoin de connaissance spirituelle. Ils doivent être laissés, eux aussi, entièrement en paix ; leur destin, leur karma les écarte, pour cette incarnation, de tout problème autre que ceux du monde physique. Ce n'est pas une preuve de fermeture d'âme ou de non-valeur. C'est l'indication que, karmiquement, ils doivent rester actuellement étrangers à toute préoccupation spirituelle.

Le plus grand nombre des détracteurs de la science spirituelle, les plus ardents aussi, sont tous ceux qui, inconsciemment, ont peur du spirituel. Rudolf Steiner a souvent répété que la peur du spirituel est une des caractéristiques les plus frappantes de l'âme moderne. Il y a un nombre considérable d'hommes qui *ne peuvent pas supporter* qu'il existe quoi que ce soit de spirituel. Pour eux il ne s'agit même pas de discuter le problème ; ils ne tolèrent pas qu'il soit posé. Ce n'est pas leur pensée qui rejette des arguments, c'est leur volonté qui s'insurge ; une volonté issue de leur inconscient et qui s'impose à eux avec une violence irraisonnée qu'ils ne sont pas maîtres de discuter. Si on essaie de les convaincre, si on leur apporte des arguments qui paraissent sérieux, qu'ils craignent de ne pouvoir réfuter, ils ripostent par la colère ou par la

haine. Ils supporteraient n'importe quelle superstition, même la plus grossière, parce qu'elle est sans prise sur eux. Ils tolèrent les religions ; elles sont sans attrait à leurs yeux. Ils se disent et se croient larges d'esprit, impartiaux, objectifs. Ils affirment posséder « l'esprit scientifique ». Mais l'idée seule qu'on puisse étudier scientifiquement les mondes suprasensibles leur paraît intolérable, car ils sentent qu'ils pourraient être obligés d'admettre l'existence de ce spirituel qu'ils veulent à tout prix écarter d'eux.

Pour les comprendre, il faut se souvenir qu'à notre époque la plupart des êtres humains doivent passer par une expérience capitale : ils doivent se sentir entièrement coupés du spirituel ; il faut qu'ils aient la conviction d'être sur terre en face d'un monde purement physique. C'est le seul moyen de faire l'apprentissage de la liberté, de sentir qu'on doit diriger par soi-même et par ses propres forces sa vie morale, sa pensée, toute sa vie intérieure. On apprend ainsi qu'on peut se poser à soi-même ses propres buts, qu'on peut devenir un être autonome. Nous avons vu qu'acquérir cette conviction de la liberté, de l'autonomie, peut être la première des expériences supranormales, une de celles qui ouvrent la porte des mondes supérieurs. On voit aussitôt comment il peut être nécessaire qu'à notre époque tant d'hommes fassent cette expérience, même sous forme inconsciente. Ils passent par une épreuve qui sera capitale pour leurs existences futures. Il faut donc qu'ils s'écartent du spirituel ; et cela se traduit en eux par la peur.

Faut-il donc abandonner tout désir de voir les hommes d'aujourd'hui se frayer un nouveau chemin vers l'esprit ? Non certes. Il faudrait au contraire pouvoir retracer, devant le plus grand nombre d'esprits possible, les images des mondes suprasensibles que décrit la science spirituelle. Il y a en effet dans ces images mêmes une force d'éveil des facultés suprasensibles, ou tout au moins d'un sens de la vérité qui en est tout proche. A un autre point de vue, c'est le devoir strict

de tous ceux qui ont reçu l'enseignement de la science spirituelle de le donner à leur tour. En contrepartie il est sain, pour leur propre développement, de le faire.

Pour bien comprendre comment il faut agir vis-à-vis d'êtres qui ne recherchent pas par eux-mêmes la connaissance des vérités d'ordre spirituel, il faut bien se rappeler que la science spirituelle n'a pas seulement pour but d'éveiller l'intelligence. Elle vise un développement complet de l'être humain. De propos délibéré, nous avons, dans cet ouvrage, restreint notre étude au problème de la connaissance et des méthodes sur lesquelles on peut légitimement la fonder. Il est juste, lorsqu'on aborde un enseignement, d'éprouver s'il est solidement établi. Il est normal également que, se trouvant brusquement mis à même de puiser dans la masse immense de faits que nous révèle la science spirituelle, on se sente avide de connaissances. On voudrait tout absorber. On ressent une sorte d'ivresse. Il semble que des pans de murs s'écroulent, que des horizons immenses sont brusquement dévoilés ; on perçoit des rapports nouveaux entre les faits ou les choses, des enchaînements inattendus. On a l'impression délicieuse de mieux comprendre toutes choses, de devenir plus intelligent. C'est un sentiment naturel sans doute, mais il ne faut pas s'attarder à cette griserie intellectuelle, s'y complaire, en faire le seul but de ses efforts. Si on en reste là, il se développe rapidement un peu de vanité jointe à de la sécheresse. On ne porte plus d'intérêt qu'à une sorte de jeu intellectuel ; et l'attrait d'un jeu, si passionnant soit-il, diminue tôt ou tard. On passe ainsi à côté du but qu'on aurait pu atteindre.

C'est une transformation de l'être humain tout entier qui doit s'opérer, et pas seulement de l'intelligence. Il faut se souvenir que le chemin de développement que la science spirituelle nous propose ne comporte pas seulement le renforcement de l'activité de la pensée, sur lequel nous avons uniquement insisté dans ce livre, mais aussi le développement moral que décrit Rudolf Steiner, notamment dans *L'Initia-*

tion. Si nous savons joindre ce développement moral à l'activité de la pensée, alors vraiment la science spirituelle devient vivante, et nous vivifie en métamorphosant, en transmuant tout notre être.

Ceux qui nous entourent ressentent beaucoup plus profondément les qualités ainsi acquises que tous les arguments et toutes les preuves que nous essaierions de leur apporter, les faits et les descriptions dont nous voudrions les émerveiller. Ils seront frappés de l'objectivité dans les jugements, de l'absence de passion dans les opinions, du sens de la vie que nous pourrions manifester dans tous les domaines de la vie courante. Si nous avons pu acquérir de la fermeté dans nos décisions, de la présence d'esprit et du courage devant les événements inattendus, de la sérénité dans les épreuves, ils le reconnaîtront. Ils demanderont d'où nous viennent ces facultés. Il n'y aura pas de raison de le leur cacher. Ils n'adhéreront peut-être pas à nos convictions, mais ils auront au moins pour elles du respect. Ils comprendront peut-être ce qu'est vraiment dans son essence la science spirituelle, ce qu'elle devrait être pour tous : une école de sagesse.

C'est sur ce mot de sagesse que nous devons terminer ce livre. Si nous voulons, en effet, caractériser la science spirituelle mieux que nous n'avons pu le faire dans ces pages, si nous voulons la résumer en un mot, nous devons dire qu'elle est une sagesse, une sagesse humaine, une « Anthropolosophie ».